This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2219

LES

PAYS LUMINEUX

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

L'Italie des Italiens, 4 vol.	14 fr.
Les derniers abbés, 1 vol.	3
Les derniers marquis, 1 vol.	3
La jeunesse de Mirabeau, 1 vol.	3
Ces petits Messieurs, 1 vol.	1

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain

LES

PAYS LUMINEUX

VOYAGE EN ORIENT

PAR

Mme LOUISE COLET

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTI
UNIV
- 5 JAN 1968
OF OXFO
LIBRA

LES

PAYS LUMINEUX

VOYAGE EN ORIENT

AVANT-PROPOS

L'inauguration du canal de Suez attirait les imaginations vers l'Égypte, où de toutes les parties du monde allaient accourir les savants, les écrivains, les artistes dignes de comprendre et d'applaudir un génie persévérant et pratique. L'œuvre prodigieuse de la réunion des deux mers, déclarée impossible au début, s'était accomplie, grâce à la tenace volonté d'un seul homme. Cet homme est grand et son nom restera à jamais inscrit dans l'histoire de la civilisation.

L'Égypte, dont les monuments gigantesques, le fleuve nourricier, le ciel immuablement limpide,

sont éternellement l'admiration du monde, s'apprêtait à fêter, avec toutes les pompes de l'Orient, le Français illustre qui l'avait dotée d'une merveille nouvelle.

Je dus d'être conviée à ce grand spectacle à l'*amitié littéraire* de M. Louis Alloury, rédacteur du *Journal des Débats* et l'un des administrateurs de la compagnie de l'isthme de Suez. J'ai employé et souligné à dessein le mot d'amitié littéraire que l'éminent critique, esprit hardi en philosophie et en politique, me témoigna, dès mon début dans les lettres. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis qu'il signala mes premiers vers, et durant ces nombreuses années, marquées par tant d'oublis et d'abandons gratuits, l'ami intellectuel a toujours prêté à mes ouvrages le bienveillant appui de son autorité. Est-il une amitié plus solide que cette sympathie inspirée par l'idéal et restant inaccessible aux atteintes auxquelles tant de sentiments succombent ?

M. de Lesseps accéda avec une cordialité courtoise à la demande de M. Alloury, et je partis pour l'Égypte.

Durant six mois, je me suis enivrée des beautés de la nature dans les contrées les plus splendides du monde : la basse et la haute Égypte, la Sicile, les Calabres, Athènes, Constantinople. J'ai contemplé sur ces différents rivages les plus beaux monuments de l'art égyptien, de l'art arabe et de l'art byzantin. Je me suis nourrie de l'histoire antique et moderne de ces peuples divers ; de l'étude de leurs religions, de leurs mœurs, de leurs sentiments, de leurs passions,

dont bien des parties restées inconnues au voyageur hâtif m'ont été révélées, en Grèce et dans l'Italie méridionale par des sympathies politiques et littéraires qui me conviaient à l'intimité des foyers; en Égypte et en Turquie, par mon admission inespérée dans les harems, retraites impénétrables, où, surprise et émue, j'ai trouvé les âmes les plus hautes, les cœurs les plus délicats, les plus aimants, les plus rares. Ainsi se dérobent sur les sommets des Alpes des lacs enclos, profonds et limpides, diamants incommensurables qui concentrent leurs rayonnements dans d'inaccessibles solitudes.

En route! maintenant, lecteurs, suivez-moi comme des compagnons bienveillants, et puissent mes récits vous distraire des soucis que tout homme porte en soi. En les écrivant, je cherche moi-même l'oubli.

CHAPITRE I.

Départ de Paris, les adieux. — Antony Deschamps. — Embarquement à Marseille sur le paquebot à vapeur *le Mœris*. — Les passagers français et allemands. — Morgue et raideur de quelques-uns. — La glace est rompue par le mal de mer. — Ma compagne de cabine. — Nous longeons la Corse et l'île de Caprera. — Messine et les côtes de la Calabre entrevues la nuit. — Perspective du port d'Alexandrie. — Éblouissement du ciel africain. — M. de Lesseps vient à bord. — Triomphateur de l'idée. — Vrai roi de l'Égypte, il nous introduit dans ses États. — Séjour à Alexandrie.

I.

Le jeudi 7 octobre au soir (1869), il y avait à la gare de Lyon un mouvement inusité à l'heure du départ du train express pour Marseille. Des artistes, des littérateurs, des savants et quelques hommes du monde se trouvaient là réunis, comme dans un salon provisoire ou dans un grand théâtre un soir de première représentation. De toutes parts jaillissaient des mots vifs, frivoles ou émus; on se sentait en plein courant d'esprit parisien, de cet esprit subtil et léger qu'on peut censurer, mais qu'on est forcé de reconnaître unique au monde par sa propre qualité de conception rapide, d'expression nette et de compré-

hension subite ; Anglais, Allemands et Italiens mettraient une journée à exprimer le nombre d'idées et de sentiments que nous formulons en une heure. Soit inspirée, soit hasardeuse et inconsciente, notre parole court comme si la mort nous talonnait en nous menaçant de son inexorable silence.

Lorsque j'arrivai, ce soir-là, à la gare, accompagnée de ma famille, qui était venue de Normandie pour me dire adieu, tous les causeurs bruyants et brillants de cette foule d'élite se précipitaient dans les wagons, prêts à partir. J'en fis autant après avoir embrassé ma chère et unique enfant. Nous nous tenions encore enlacées, elle en dehors et moi en dedans de la portière, quand j'avisai M. Eugène Pelletan.

— Eh quoi, vous êtes du voyage ? lui criai-je, heureuse à l'idée d'avoir pour compagnon de route ce noble et grand esprit qui était resté un des souvenirs les meilleurs de ma vie littéraire.

— Non, c'est mon fils qui part, me répondit l'éminent écrivain, je vous le recommande.

— Et vous, monsieur, intervint ma fille avec son jeune et irrésistible sourire, recommandez donc aussi ma mère, qui est souffrante, à monsieur votre fils.

— De tout mon cœur, répliqua Eugène Pelletan, si je puis reconnaître le wagon où il est monté.

Il courut en avant, causa quelques secondes avec un voyageur penché en dehors d'un des compartiments, puis revint à moi en disant : « La chose est faite. Vous vous trouverez à Marseille sur le pont du paquebot. »

Je serrai sa main ; j'embrassai une dernière fois ma fille. Le convoi se mit en mouvement. Je sentis alors cette défaillance de cœur que j'éprouve à chaque départ.

Durant cette minute où la vapeur qui jette dans l'air son sifflement strident n'a pas encore communiqué au convoi son élan irréfrénable, mon cœur indécis se cabre en arrière ; tout ce que j'y laisse d'aimant et d'aimé m'y rappelle et m'y retient ; en cette seconde d'hésitation, j'entrevois toutes les possibilités du malheur. — Retrouverai-je au retour ceux que je viens de quitter? Un navrant peut-être se dresse devant moi. L'attraction et l'éblouissement des pays inconnus disparaissent. Les hôtes les plus chers et les plus assidus de mon foyer abandonné me disent : Songe que tu peux ne plus nous revoir et ne plus nous entendre, au jour où tu reviendras.

En cet instant de vision funèbre j'arrêterais, si je le pouvais, la vapeur qui m'emporte ; mais elle s'est transformée en élément et je subis sa force vertigineuse, esprit et corps bondissent et se raniment par l'impulsion qui les pousse en avant.

Après une heure de cette course précipitée à travers l'espace, je sens je ne sais quoi de vivace et de résolu succéder à l'abattement et à la timidité du départ.

J'avais passé la journée du 6 octobre (veille de mon départ de Paris) presque tout entière avec Antony Deschamps, un ami de trente ans, mon ami le plus cher et le plus fidèle dans le monde des lettres, un sincère et fier poëte qui ne démentit jamais par

un acte servile la hauteur de ses inspirations, indifférent aux vaines distinctions et aux prétendus honneurs ardemment convoités par tous les écrivains, même les plus grands. Il traitait les décorations, tant françaises qu'étrangères, de hochets puérils devant faire pitié à qui tient le sceptre du génie et il disait du *steeple-chase* incessant des concurrents à l'Académie française, que la docte assemblée ne pouvait servir qu'à consacrer des médiocrités, vu que les vrais talents tirent d'eux-mêmes leur consécration.

La maladie nerveuse dont il fut atteint dans sa jeunesse et dont il ne guérit jamais, n'avait pas courbé le sens altier de ce libre esprit. Il avait dans l'art le mépris du charlatanisme et dans tous les sentiments la haine du faux. Tromper, mentir, pour se parer de la grandeur ou des vertus qu'on n'a pas lui paraissait la pire des bassesses.

Il avait puisé, dans la fréquentation assidue du génie du Dante, l'usage des mots concis et des brèves sentences qu'il employait pour flageller tout ce qui est vil. Aucune réputation ne l'éblouissait, aucuns dehors ne lui cachaient le fond des êtres et des choses.

Nul ne mesura et ne jugea mieux que lui les personnages qui ont figuré dans la longue parodie de l'Empire; il perçait d'un trait les cyniques et monstrueux repus de la fortune de la France qui escomptèrent l'honneur et la gloire de la patrie contre les satisfactions de leurs appétits et de leur gloriole.

Je transcrirai un jour quelques anecdotes recueillies par lui sur les hommes de ce temps en me gar-

dant d'altérer la touche hardie et l'honnête brutalité avec lesquelles il mit en relief les vices de ces énervés !

Je l'aimais pour cette franchise et cette hauteur d'allure; mais aussi par gratitude personnelle. Depuis trente ans que nous étions liés d'une pure amitié, il m'avait constamment donné la preuve du dévouement le plus rare à trouver dans le monde littéraire ; chaque fois que j'avais été trahie dans une de ces relations intellectuelles où, imprudemment, je mettais tout mon cœur, mais qui d'homme à femme ne sont souvent qu'un jeu de vanité et de galanterie, j'avais trouvé en lui un défenseur *courageux*. Car il faut du courage dans une société corrompue pour donner raison aux vaincus de l'amour, de l'amitié ou de la gloire. Qui eût préféré leur douloureuse défaite au triomphe acquis par la violation secrète du bien et du beau ?

Comme il fut le témoin presque journalier de ma vie ouverte à toute heure à son affection vigilante, il put constater dans ces ruptures navrantes (où l'ami et le confident de la veille devient l'ennemi et le calomniateur du lendemain) de quel côté fut la trahison.

Il jugeait avec son inflexible droiture les calculs d'intérêt et de vanité des hommes au cœur sec qui se glorifient de duper un cœur ému, et quelles que fussent leur fortune et leur position dans le monde, il n'en était jamais ébloui. Il restait le juge intègre et redouté de leurs actions cachées, se tenant à distance des succès hâtifs et bruyants que leur décernait une camaraderie intéressée.

Mes longs séjours en Italie des dernières années n'avaient fait que resserrer cette fidèle amitié. Ses lettres remplacèrent alors les fréquentes visites qu'il me faisait à Paris. Il se passionnait pour la résurrection de l'Italie; il avait été l'ami des plus célèbres proscrits italiens exilés en France. Tout jeune, en pleine Restauration (1822), il vécut à Rome, dans cette Rome licencieuse et vraiment papale qu'on ne reverra plus. Les mœurs romaines étaient encore, à cette époque, celles décrites par le président de Brosses, et plus récemment par Stendhal. Il avait logé à Rome, ainsi que son ami Alexis de Tocqueville, chez une *honnête* veuve de la bourgeoisie dont les deux filles, jeunes et belles, étaient les maîtresses, l'une d'un cardinal et l'autre d'un monsignor. Celle qui était échue au cardinal, quoique fort glorieuse des soins que lui rendait un prince de l'Église, se plaignait au jeune poëte français de l'avarice *del ricco vecchio*. Si bien qu'aux fêtes du carnaval, n'ayant pu obtenir de Son Éminence une robe de gala qu'elle convoitait depuis longtemps, elle eut recours au *giovane straniero* et fit un beau matin une saignée de *cento scudi* à sa bourse.

Il fallait entendre ce grand et libre esprit évoquer à quarante ans de distance cette scène érotico-burlesque! C'est en apportant le chocolat au jeune poëte que la brune et ardente signorina lui fit un jour cette prière. Il était au lit, encore fatigué d'une excursion de la veille à travers les ruines. Il eut un élan d'émotion et d'attendrissement qui lui conquirent la belle romaine; il se leva instantanément et

courut chez le banquier Torlonia prendre sur le crédit qui lui était ouvert les *cento scudi* désirés par la jeune fille. — « O carissimo! s'écriait celle-ci, en l'embrassant : *Niente di più gentile nell'amore che la gioventù!* »

Le cardinal apparaissait dans le fond du tableau avec son grand nez souillé de tabac liquéfié, coulant sur son camail violet en larmes putrides.

Puis c'était à Naples l'étonnement et la répulsion de ces deux jeunes voyageurs français : Antony Deschamps et Alexis de Tocqueville, l'un qui fut le pur traducteur de Dante et l'autre l'historien philosophique de la grande république américaine, en voyant s'étaler le long de *Tolède* dans sa terrifiante nudité la prostitution des deux sexes. Tandis que plus dépravés et plus cyniques que ceux de Constantinople et du Caire, les *ruffiani* napolitains demandaient aux étrangers ébahis : — « *Signorini, volete una bella ragazza o volete un abatino?* » Et cela en pleine tyrannie bourbonienne et papale, au temps où Grégoire XVI enfermait au fort Saint-Ange les patriotes romains et où le vieux roi *Nasone* [1], veuf de l'infâme Caroline, à peine réinstallé à Naples par une armée autrichienne, condamnait à l'échafaud, à l'exil ou au bagne, les libéraux napolitains auxquels il avait juré, l'année précédente, une constitution; c'étaient sous ce ciel radieux, après dix-huit siècles de catholicisme, les vices

1. Surnom donné par les lazzaroni de Naples à Ferdinand Ier.

et les crimes, la fange et le sang, comme aux jours de Néron et de Caligula!

Le sentiment de dégoût et de révolte qu'un tel spectacle inspira au jeune poëte resta vivace dans son cœur, et lorsque, trente ans plus tard, l'Italie tout entière se leva et s'arma pour venger ses affronts séculaires, aux légitimistes et aux ultramontains français, accusant hypocritement (la comédie se continue de nos jours) les révolutionnaires italiens de déchaîner l'athéisme et la démagogie : — En fait d'athéisme, leur répliquait Antony Deschamps, la signification de ce mot étant la négation du bien qui implique la négation d'un Dieu juste, on ne saurait trouver d'athéisme plus monstrueux que celui qui règne à Rome depuis tant de siècles; et quant à la démagogie dans le sens le plus barbare et le plus crapuleux du mot, pas un tribun antique, pas un révolutionnaire moderne n'en excita les fureurs à l'égal de ce roi *Nasone*, un Bourbon, un descendant de Louis XIV, un monarque par droit divin, fraternisant avec les lazzaroni, et livrant à cette aveugle populace la noblesse et la bourgeoisie éclairée de son royaume, comme les vils Césars livraient de fiers gladiateurs aux bêtes du cirque[1].

1. J'ai dit dans l'*Italie des Italiens*, t. III, les souvenirs que mon père (qui avait vécu à Naples auprès de son père, négociant en pelleteries et fournisseur de la cour) avait recueillis sur Caroline de Naples et sur le roi *Nasone*. Quand l'armée française entra à Naples, l'infâme couple royal échappa par la fuite à la juste colère de la noblesse et de la bourgeoisie. Ramené par les Anglais

L'intimité si douce de cette longue amitié, fortifiée par une expansion réciproque de tous les nobles sentiments humains, avait résisté à l'absence et aux distractions des voyages; mais, depuis deux mois, nos causeries étaient forcément interrompues par la faiblesse physique de mon cher poëte fraternel.

Son esprit était resté ailé et perçant; il s'était même aiguisé dans sa faculté prédominante qui fut toujours « de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir[1]. » Son corps chancelait comme sous un choc intérieur incessant. Quoique souffrante moi-même, j'allai le voir plusieurs fois à Passy. Le docteur qui le soignait m'avait atterrée en me disant qu'il pouvait mourir d'un jour à l'autre.

Lorsqu'il sut mon départ pour l'Égypte, il fit un effort suprême et me fit deux visites dans la même semaine. La veille de mon départ il passa cinq heures chez moi. Il était livide, son visage décharné grimaçait convulsivement. Tous ses nerfs vibraient; ses mains de squelette tremblaient en tenant la tasse de bouillon ou le verre de vin de Bordeaux que je lui

il exerça d'horribles représailles contre les plus illustres Napolitains; ces vengeances s'étendirent jusqu'aux Français résidants dans le royaume et qui avaient applaudi aux triomphes de notre première République; on les enchaîna derrière le cortége royal qui ramenait les Bourbons.

Au nombre de ces malheureux, bués et fustigés par les lazzaroni, les accablant d'outrages et leur lançant des pierres, se trouvait mon grand-père et, chose plus inouïe, une de ses vieilles sœurs qui tenait sa maison à Naples. Lui nargua la populace et la défia; mais la pauvre femme perdit la raison dans cette scène d'horreur. Elle est morte folle en France où mon grand-père la ramena. Un de mes plus vieux parents se souvient encore l'avoir entendue, dans sa démence, maudire Caroline et son indigne mari.

1. Voltaire, *Zadig*.

faisais servir par intervalle. Je fermais les yeux pour ne pas voir ce pauvre corps près de devenir cadavre, et pour mieux entendre ce radieux esprit qui, sans éclipse, se manifesta jusqu'aux derniers jours. J'avais le pressentiment qu'à mon retour je ne le retrouverais pas. Lorsqu'il se leva, il m'embrassa, sur le seuil de ma porte ; des larmes jaillirent sur mon visage. Feignant de m'attendrir sur moi-même : — « Si j'allais mourir là-bas ! cher Antony, » lui dis-je en serrant ses deux mains comme pour le retenir.

— Vous ! s'écria-t-il. Oubliez-vous que nous, poëtes, en nous identifiant sans cesse aux choses éternelles, nous participons de leur vitalité et de leur durée ? Nous avons deux forces en nous pour combattre la mort : notre labeur idéal et l'amour.

> Car celui-là bientôt sent le froid du trépas
> Qui ne travaille point, ou bien qui n'aime pas.

— Ces vers sont de vous ? repartis-je, vous seul savez dire avec simplicité les choses les plus grandes.

Il avait saisi la rampe et descendait péniblement l'escalier ; arrivé en bas, il me cria : — A demain ! Si je puis me tenir sur mes jambes, je vous reverrai à la gare de Lyon.

Le lendemain, ma fille et moi l'espérions encore au moment du départ. S'il n'était pas là, l'ami incorruptible, inséparable depuis tant d'années de nos joies et de nos peines, c'est qu'il se mourait.

Ainsi que Béranger et les deux Alfred[1], il avait connu ma fille tout enfant; comme eux il avait appelé le bonheur sur ce petit être adorable; il l'avait chanté dans des vers émus. L'enfant grandit, et jeune fille, puis jeune femme et jeune mère, toujours elle avait trouvé le doux poëte aimant et bon, pliant sa grandeur à tous ses vouloirs, ainsi que le plus tendre aïeul eût pu le faire.

J'attache, comme autrefois les Grecs, une influence heureuse à ces parentés intellectuelles répandant leurs vœux sur une destinée qui commence. Si jusqu'ici aucun malheur irréparable n'a atteint mon unique enfant, ne serait-ce point parce que les plus beaux génies de ce siècle ont souri à son berceau, et que le plus grand de tous, Victor Hugo, l'a bénie a Guernesey?

Il se dégage une émanation bienfaisante et une force protectrice des êtres supérieurs qui dominent l'humanité. Ce sont là les vrais saints et les sages intermédiaires auquels il faut croire.

II.

J'arrivai à Marseille, tellement brisée par les fatigues et les émotions des jours précédents, que je dus passer toute la journée du 8, alitée. Je ne quittai l'hôtel où j'étais descendue que le samedi, 9 octobre,

1. Alfred de Vigny et Alfred de Musset.

vers trois heures, pour aller m'embarquer, au port de la Joliette, sur le paquebot à vapeur *le Mœris*. Le pont du navire était encombré par les passagers, se heurtant aux portefaix marseillais qui criaient et juraient, suivant leur coutume, en déchargeant çà et là nos bagages. Les plus avisés d'entre nous s'empressèrent, dès leur arrivée à bord, de faire choix d'une cabine; quant à moi, par un irréfrénable penchant, je cède d'abord à ce qui me charme avant de penser à ce qui m'est utile. Le mouvement du port m'intéressait, j'y restai pour voir défiler mes compagnons de route. Ma vie de voyage et de solitude des dernières années m'avait rendue presque étrangère à la plupart d'entre eux. Théophile Gautier, qui était venu souvent chez moi lorsqu'il eut pour la première fois la velléité d'être de l'Académie française, parut d'abord ne pas me reconnaître. Charles Blanc, récemment nommé membre de l'Institut, eut le bon goût de se souvenir qu'il m'avait vue à Londres, en compagnie de son illustre frère, resté mon ami. Nous échangeâmes quelques paroles cordiales, et il me nomma ceux des invités que je ne connaissais point, entre autres le peintre Fromentin, l'illustre chimiste Bertholet, le docteur Broca, le caricaturiste Darjou, Yung, collaborateur des *Débats;* Fernet, du *Temps;* Lambert, du *Moniteur universel;* Florian-Pharaon, de *la France*, et Eugène Tarbé, frère du directeur du *Gaulois*. Dans un jeune homme énorme, à face souriante, qui me salua à ma grande surprise, je reconnus M. François Lenormant, directeur du *Correspondant*. Je me détournai pour serrer la

main du jeune et svelte Pichot, fils d'Amédée Pichot[1], mon bienveillant compatriote provençal. Filleul d'un de mes plus chers parents, chez lequel il venait de s'arrêter à Arles, et qui l'avait chargé d'une lettre pour moi, Pierre Pichot m'assura de son dévouement durant le voyage que nous allions entreprendre. — « Je compte sur vous, lui dis-je en riant, et sur Camille Pelletan pour m'être secourables en cas de défaillance. » La sympathie des pères impliquait pour moi la courtoisie des fils ; mais les mœurs littéraires avaient subi une transformation complète entre deux générations.

Il était difficile de se reconnaître au milieu de la cohue compacte qui se pressait en ce moment sur le pont : une douzaine de femmes élégantes s'y distinguaient à peine ; la plus jeune et la plus jolie était Mme Charles de Lesseps, qui, avec son mari et son jeune beau-frère Victor de Lesseps, allaient rejoindre en Égypte leur glorieux père, héros pacifique de la grande fête à laquelle nous allions assister. Vive et spirituelle, cette jeune femme fut la gaieté et le charme de notre traversée. Son mari, que j'avais vu à Paris, me la présenta au moment où *le Mœris* allait virer de bord.

Rien de moins imposant que la perspective du nouveau port appelé la Joliette : si l'on regarde du côté de la ville, la vue est bornée, au premier plan, par deux monuments énormes en construction. L'art

1. Directeur de la *Revue Britannique*.

n'a rien de commun avec ces bâtisses vulgaires, dont l'une sera la cathédrale de Marseille et l'autre le nouveau restaurant de la *Réserve*[1]. Les deux monuments se valent. Je me hâte d'en détourner les yeux pour contempler l'horizon du côté de la mer. L'îlot aride du château d'If se dresse sur les eaux tranquilles; on croit voir, aux lueurs du crépuscule, la figure indignée de Mirabeau planer, menaçante, au-dessus de cette vieille prison. C'est là que l'homme de caste se transforma en défenseur du peuple, et le libertin frivole en tribun formidable. Il me déplaît qu'à cet hôte immortel et véritable du château d'If, l'imagination facile et souvent banale d'Alexandre Dumas ait substitué son héros imaginaire de *Monte-Cristo*. Ces usurpations du roman sur l'histoire ont l'inconvénient d'attirer l'attention de la foule sur des personnages fictifs, tandis qu'elle ignore même les noms des hommes les plus mémorables qui ont illustré nos annales. Depuis la publication de ce roman, trop célèbre, tous les voyageurs, surtout les femmes, qui ont visité la geôle du château d'If, n'ont pas manqué de demander au gardien de leur ouvrir le cachot de *Monte-Cristo*, et, imperturbable dans la confirmation d'une légende qui lui procure d'inépuisables pourboires, le gardien obéit. Essayez de demander à ce même homme qu'il vous montre la chambre où fut enfermé Mirabeau et où il médita, au bruit des tempêtes, l'émancipation de la France et du monde, je suis certaine que vous entendrez la

1. L'ancien restaurant de ce nom se transformait à cette époque en une villa offerte par la ville au prince impérial.

même réponse qui me fut faite à Naples quand je cherchai à découvrir, parmi les casemates du donjon de l'Œuf, la fosse humide et noire où Campanella a gémi pendant quarante ans : « *Non se conosce questo uomo.* » (On ne connaît pas cet homme-là), me dit le cicerone.

Le murmure de voix de ceux qui m'entouraient se confondait au murmure des vagues. Je me sentais seule au milieu de cette foule ; je me mis à rêver à la destinée sinistre de tous ceux qui ont combattu pour l'humanité. Je fus tout à coup arrachée à mes réflexions par la phrase suivante, prononcée avec cet accent marseillais brutal et perçant, intolérable à quiconque a vécu à Paris : « Oui, monsieur, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, disait derrière moi une jeune femme, j'ai fait hier le pèlerinage de Notre-Dame de la Garde pour en obtenir une bonne traversée, puis celui du château d'If pour y voir la chambre de *Monte-Cristo.* » Ces paroles s'adressaient à un gros Allemand à barbe rousse, journaliste viennois. Je me mis à rire en entendant confirmer si à propos le point de départ de ma rêverie. Je tournai la tête, et en voyant celle qui avait parlé, mon rire se transforma en sourire sympathique. C'était une jeune mère tenant par la main un gros garçon de deux ans, et en allaitant un autre de quelques mois ; ce dernier était enveloppé d'un long châle de cachemire rouge, et, à sa chair rebondie, promettait de devenir aussi robuste que son frère. Ces deux enfants énormes contrastaient avec le corps frêle de leur mère, dont la taille ne dépassait pas celle d'une petite fille de douze

ans. Elle portait un peignoir en étoffe de laine très-fine rayée, rouge, bleu et noir, ouvert sur la poitrine et laissant voir un sein brun, sans relief, auquel son nourrisson vorace semblait pourtant trouver un lait abondant dont on voyait choir les gouttes comme des perles des coins de sa bouche rosée. Les bras fluets, à la peau bise, de la jeune femme se jouaient dans des manches larges; ses poignets mignons étaient ceints de gros bracelets arabes de l'or le plus pur. A chaque doigt de ses mains effilées scintillaient des bagues de pierreries; ses pieds d'Espagnole étaient chaussés de bas de soie blanche et de fines mules de velours noir brodé d'or et de corail. Sa robe, flottante de toutes parts, était comme fixée autour du cou par un collier à triple rang de vrais sequins d'or sur lequel tintaient de longues pendeloques suspendues aux oreilles. La tête jaillissait de ce riche carcan, énergique, puissante et comme disproportionnée avec le corps délicat. Une bouche fraîche, toujours ouverte par un rire de contentement, laissait voir des dents un peu longues, mais inaltérées et d'un blanc de nacre; le grand nez busqué, aux narines frémissantes, attestait qu'elle était de race juive portugaise croisée de race arabe. Très-mince vers le haut, ce nez, qui dans la vieillesse devient la disgrâce d'un visage, séparait à peine, à sa racine, deux yeux noirs immenses aux cils bruns frangés; le rayonnement en était tellement lumineux qu'on était fasciné par leur flamme intense, bien que le regard exprimât plus d'avidité animale que de passion et d'intelligence. Le front bas était comme encadré par les arcs épais des

sourcils et par la massive ondulation d'une chevelure splendide, relevée en une triple torsade qu'une de ces épingles italiennes, nommées *spada*, assujettissait à peine au sommet de la tête. Cet échafaudage capricieux et savamment combiné, joint aux talons de ses mules, ajoutait un tiers de hauteur artificielle à sa stature naturelle. Un charme étrange s'échappait de tout ce petit être sans beauté réelle, sans harmonie dans les traits, sans grâce dans les formes, mais ayant des yeux comme on n'en voit pas et des cheveux uniques au monde. L'œil d'un artiste ne se serait pas trompé sur le fugitif attrait que lui prêtait la jeunesse, et eût deviné l'horrible petite vieille que ce corps chétif et ce visage au nez prédominant deviendraient un jour.

En ce moment elle était si vivace et si gaie, elle couvrait de baisers si retentissants les joues de son dernier-né, que, me souvenant des enfants de ma fille, je lui souris maternellement. Elle allait m'adresser la parole, quand la cloche du dîner retentit. Tous les passagers qui s'étaient attardés sur le pont se précipitèrent vers le double escalier conduisant au grand salon du navire. A ce signal, la jeune mère saisit de son bras maigre aux muscles d'acier son fils de deux ans, et le hissa sur son épaule, tandis qu'elle pressait sur son cœur, avec des poses de madone de Murillo, son autre *bambino* endormi. Dans le mouvement qu'elle fit, ses cheveux, s'échappant de l'épingle qui les retenait, tombèrent sur ses pieds comme un voile de veuve. Le journaliste allemand, ébloui, s'offrit à porter un de ses deux enfants.

— Laissez-moi donc, exclama-t-elle en riant, les hommes n'entendent rien à manier les enfants, si vous voulez être galant, courez à la recherche de ma négresse Norma et dites-lui de me faire servir un bon souper tout près de ma cabine. J'ai une faim de lionne, c'est-à-dire de nourrice.

III.

Le Mœris était un des plus vastes paquebots des *Messageries impériales*. Les soins de confort et de propreté qu'on trouvait à son bord redoublèrent à l'occasion des fêtes auxquelles nous allions assister. Le capitaine, M. Frédéric Rigodet, mit à honneur de satisfaire les invités de toutes les nations qu'il conduisait à Alexandrie. Trois rangs de tables, somptueusement servies, se déployaient dans toute la longueur de l'immense salon de ce beau navire. La lumière des girandoles reflétée par les glaces des parois faisait scintiller les cristaux et l'argenterie. Les parfums des fleurs et des fruits groupés dans les surtouts se mêlaient à l'odeur appétissante des mets les plus rares. Le meilleur des restaurants parisiens n'aurait pu offrir un dîner plus exquis à une réunion de gourmets. Nous étions là cent cinquante convives, les Français en majorité, puis des Allemands, des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, des Belges, des Norwégiens, etc. Je fus placée entre M. Charles de

Lesseps et le capitaine du *Mœris*. L'air frais du soir, longtemps respiré sur le pont, nous avait donné à tous une « faim de nourrice » qui me fit penser à la jeune mère ; je la cherchai en vain du regard et me renseignai sur ce qu'elle était.

— Quelle paire d'yeux et quelle étrange petite femme, me dit le capitaine en riant ; c'est une juive de Marseille, mariée à un riche négociant d'Alexandrie ; elle a fait plusieurs fois la traversée sur mon navire, je vous assure que c'est une étude à faire, et puisque, à mon grand regret, je n'ai pu, ajouta-t-il, vous donner une cabine pour vous seule, j'ai pensé que sa compagnie vous divertirait.

— Mais c'est une trahison, capitaine ; ces deux marmots vont geindre toute la nuit.

— Rassurez-vous ! la mère et les enfants seront couchés dans une heure et dormiront déjà d'un lourd somme quand vous irez vous coucher vous-même. »

A quoi bon protester ? Nous goûtions tous le charme du bien-être, l'entrain que donnent un bon dîner et une causerie animée. Je m'abandonnais à la gaieté générale. La traversée commençait sous les plus heureux auspices. La nuit était tranquille, le ciel étoilé. Après le café, le docteur Broca, en quelques brèves paroles, opina pour une promenade digestive sur le pont. Les hommes allumèrent leur cigare, les femmes s'enveloppèrent de manteaux. En allant chercher un burnous dans la cabine où l'on avait déposé mes bagages, j'aperçus à l'entrée du couloir qui y conduisait la dame juive accroupie à la turque sur un moelleux

tapis ; ses longs cheveux qu'elle avait laissés déployés, par négligence ou par coquetterie, se déroulaient derrière elle. Elle mangeait encore d'un appétit vorace. Sa négresse, agenouillée, lui servait à boire, et tour à tour déposait devant elle les plats que lui faisait passer un domestique du navire. L'aîné des enfants, tout barbouillé d'un pudding à la crême, s'était endormi à côté de sa mère, tandis que le plus petit continuait à téter gloutonnement le lait qui jaillissait de sa mamelle brune et flasque.

Bois, mon petit roi,
Bois bien, soûle-toi!
Viande et vin en moi
Font du lait pour toi.

chantait la mère avec le même sans-gêne que si elle eût été dans sa maison d'Alexandrie.

Elle me salua comme je passais. Elle avait appris, me dit-elle, que je serais sa compagne de cabine. Elle s'en félicitait, espérant, ajouta-t-elle, que j'aimais les enfants. — « Oh ! oui, repartis-je, pourvu qu'ils dorment tranquilles. — Ils dorment dejà, répliqua-t-elle, ce sont deux agneaux. »

Quand je ressortis de la cabine, je trouvai près d'elle le journaliste viennois ; il lui proposait une promenade sur le pont.

« Je mériterais d'être battue, si j'exposais mes enfants à s'enrhumer, » lui répondit-elle.

Je suffoquais dans ce couloir sans air ; me voyant pâlir et chanceler, elle poursuivit : — « Mais offrez donc votre bras à madame. »

Le gros Allemand obéit, et tout en me hissant vers le pont, il murmurait machinalement : « Quels yeux ! oh ! quels yeux ! ils ne regardent pas : ils dévorent.

— Yeux de tigresse idolâtrant ses petits, dis-je, je ne crois pas qu'il y ait place dans ce cœur pour un autre sentiment que la passion maternelle.

— Peut-être, ajouta-t-il, et ce peut-être vaut bien une tentative. »

Après m'avoir fait asseoir sur un banc, il me quitta pour aller poursuivre son mirage. Presque aussitôt je le vis revenir bredouille : « Elle dort déjà dans sa cabine ; je vous envie, me dit-il, vous qui la verrez endormie, ses longs cheveux déployés.

— Je crains fort, repartis-je, que les braillements des petits ne me gâtent cette idylle. »

Il était huit heures et demie du soir, la brise avait fraîchi, et il fallait, pour ne pas grelotter, marcher sur le pont au pas de course. Les hommes se réchauffaient avec leur cigare ou leur pipe, quelques femmes les imitaient et fumaient des cigarettes turques. Bientôt un vent plus fort se leva ; les vagues se gonflèrent au-dessous du navire ; au sud-ouest, elles se dressaient à l'horizon comme des monticules.

— Allons-nous avoir une tempête ? demandai-je au pilote.

— Une tempête non, mais une petite danse.

Nous entrions dans le golfe de Gênes, golfe orageux, aux bruyantes clameurs, qui mugit à l'heure où j'écris ces pages (fin octobre 1873) avec la même furie qu'il y a quatre ans, quand nous cinglions vers l'Égypte.

Vers neuf heures un quart, la bourrasque et le froid nous forcèrent à descendre dans le grand salon, brillamment éclairé, où nous avions dîné. Les plus éprouvés s'étendirent sur les divans, les plus courageux commencèrent à écrire les lettres qui devaient être mises à la poste à Messine. Les correspondants des journaux combattaient vaillamment leur malaise. MM. Yung et Feyrnet écrivaient à la même table. M. Eugène Tarbé, un joufflu garçon de vingt ans, imberbe, chantait joyeusement au piano sans se préoccuper des renseignements qu'il devait adresser au *Gaulois*, et dont il se déchargea durant presque tout le voyage sur le caricaturiste Darjou. MM. Florian-Pharaon et Lambert alignaient prestement et sans désemparer leur prose. Le jeune Pierre Pichot venait de me montrer Camille Pelletan qui, dans un des angles les moins éclairés de la salle, formait comme un tableau vivant de l'école flamande; son corps grêle et long semblait flotter dans un pantalon large et dans une veste étrange retenue à la taille par une ceinture de laine brune, sa chemise était ouverte et froissée et sa cravate nouée à l'aventure; d'un grand béret fantastique d'un blanc sale qui, comme un saladier de faïence, couronnait sa tête expressive, sortaient les boucles soyeuses de ses cheveux bruns. Son front intelligent, lisse et pur, était éclairé par deux yeux noirs superbes (les yeux de son père); son nez au vent et ses lèvres déprimées, serrant une de ces pipes dite *brûle-gueule*, formaient le plus bizarre contraste avec le haut de son visage d'une beauté grecque. L'*humour* et l'esprit petillaient dans cette physiono-

mie unique, on y devinait le style de ses articles du *Rappel*, dont la verve endiablée et la fantaisie en font à vingt ans un des plus brillants rédacteurs de ce journal. Il écrivait en ce moment avec une rapidité vertigineuse sa première lettre sur le voyage en Égypte.

De si terribles événements se sont passés depuis cette époque, que je n'ai pu lire aucune des correspondances publiées dans les journaux par mes compagnons de route. J'ignore même si elles ont été réunies en volume. Mais je suis certaine que celle de Camille Pelletan a dû reproduire avec un vif relief toutes les étrangetés de cette terre biblique. A chaque feuillet qu'il remplissait d'une main fébrile, il se versait un petit verre de cognac, refoulant ainsi les haut-le-cœur que lui donnaient les oscillations du navire. Derrière lui, l'encourageant de son regard tranquille, Théophile Gautier, affaissé sur un tas de coussins, était d'une pâleur morbide ; au gonflement des paupières et à la boursouflure des traits, on eût dit un masque de cire ; il n'écrivait point, il ne parlait pas, et ses lèvres semblaient ne plus avoir la force de tenir son cigare ; tout à coup il se leva sans se plaindre, et, avec cette marche lente et cette sobriété de mouvement qui le caractérisaient, il marcha vers l'escalier conduisant aux cabines. « Je vais dormir, » dit-il en passant près de quelques amis.

Il était dix heures, j'écrivais fiévreusement les derniers feuillets de ma première lettre, autour de moi presque tous avaient terminé leur besogne. Les uns s'étaient endormis en fumant sur les divans circu-

laires, d'autres avaient regagné leurs cabines. Les plus jeunes s'obstinaient à lutter contre le sommeil et le malaise précurseur du mal de mer qui nous menaçait, riaient, chantaient, gambadaient. Eugène Tarbé, toujours au piano, exécutait un pot pourri étourdissant où se confondaient l'air de la *Marseillaise* et celui de *Partant pour la Syrie*. Il héla tout à coup Camille Pelletan qui venait de clore sa lettre et étirait ses longues jambes et ses bras pour se remettre d'aplomb. « Un tour de valse avec Darjou, » exclama la voix claire de Tarbé, en passant à une modulation de la *Marseillaise*. Le svelte Camille saisit le caricaturiste, dont le sommet de la tête effleurait à peine son épaule, et le força à faire le moulinet. Mais en ce moment le roulis devint si fort qu'il les lança tous deux sur le divan. Camille Pelletan se remit à fumer et à boire philosophiquement. Darjou, évidemment ému de la bruyante hilarité qui salua sa chute, redressa sa taille et boutonna majestueusement son veston.

Le journaliste viennois et Pierre Pichot étaient assis à la table où j'écrivais. Je dis à ce dernier : — Amenez-moi donc Pelletan, que nous fassions connaissance et que je lui serre la main ; vous savez bien qu'en cas de péril je compte sur vous deux au nom de vos pères.

Sans lever son béret fantastique, le jeune Camille vint à moi en deux enjambées. — Je ne sais pas, me dit-il, si nous nous entendrons en littérature ; n'importe, comptez sur moi, quoique je sois demi-mort ; et il retomba sur le divan.

— Les littérateurs français manquent de tenue,

murmura le journaliste viennois, toujours correctement cravaté de bleu et dont les cheveux pommadés et alignés en boucles indéfrisables gardèrent leur irréprochable symétrie à travers les tempêtes de la traversée.

Tout à coup les clameurs de plusieurs voix montèrent vers nous du côté de l'entrée du salon qui conduisait aux cabines. M. Florian-Pharaon accourait en nous disant, effaré, et pourtant gaiement : — Vous êtes là bien tranquilles; vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ! Théophile Gautier vient de se démettre la clavicule !

— Et vous riez, repartis-je, de ce triste accident?

— Je le déplore, reprit-il, mais un détail tellement burlesque s'y trouve mêlé, qu'il est impossible de ne pas en être égayé. C'est un tableau tragi-comique, jugez plutôt. En nous quittant tantôt, poursuivit-il, Gautier a été renversé par le roulis sur l'escalier qui mène aux cabines ; il s'est relevé sans sentir d'abord sa blessure, et avant d'aller dormir il est entré dans un certain cabinet. Mais quand il a voulu rajuster cette partie de notre habillement que ne nomment pas les Anglaises, il lui a été impossible de mouvoir le bras.

Je passais en ce moment près de la porte du cabinet, je l'entends crier : — A moi, Lambert ! Eh ! Lambert !

Je crus qu'il répétait la plaisanterie populaire dont tout Paris a retenti. — Eh ! Gautier ! lui ai-je crié, qu'avez-vous donc à rire? — Mais je ne ris pas, je suis blessé ; j'appelle Lambert ! Entrez donc !

Je compris qu'il s'agissait de Lambert du *Moniteur*, et j'envoyai à sa recherche tout en aidant Gautier à se reboutonner et à se remettre debout. En ce moment le docteur Broca bistourise notre grand poëte.

En apprenant ce fâcheux accident, nous quittâmes tous le salon pour aller savoir des nouvelles du blessé. Le docteur Broca venait de lui poser un premier appareil ; un peu de fièvre s'était déclarée, compliquée du mal de mer. Le docteur opinait qu'il faudrait débarquer le poëte à Messine.

— J'y débarquerai aussi, gémissait le gros Tarbé, pris tout à coup de vomissement.

La bourrasque éclatait. Nous chancelions tous ! Les garçons de chambre ne savaient à qui répondre et tendaient aux plus malades les vases opportuns.

— J'en ai assez de la terre d'Égypte ! criait une voix entrecoupée d'un hoquet.

— Eh ! les Pyramides ! exclama Darjou.

— Quarante cuvettes nous regardent ! exclama Tarbé.

Les plus atteints cherchaient à s'étourdir par des bouffonneries. A grand'peine, en m'étayant aux parois du couloir, j'étais arrivée dans ma cabine. J'y trouvai la jeune mère juive endormie avec ses deux enfants, l'un à son sein et l'autre à ses pieds, sur la même couchette.

Je m'étendis dans un des lits parallèles, cherchant à échapper à ce mal abrutissant par une immobilité de cadavre : je pensais à ma fille et à mes chers petits-

enfants, et j'étais attendrie en regardant dormir cette jeune mère. Prête à me dévouer à elle, je m'imaginai qu'elle serait de son côté secourable. Je commençais à m'assoupir quand l'aîné des enfants s'éveilla en beuglant : — Tais-toi, Nini, dit la mère, tu vas réveiller *Coco*. — Je veux mon pantin, je veux du *nanan*, criait Nini, en battant de ses petits pieds mignons le giron maternel. Il atteignit son petit frère qui, brusquement éveillé, poussa à son tour des cris de paon.

— Vous êtes bien heureuse de pouvoir dormir tranquille, me dit la juive.

J'aurais éclaté de rire à cette hyperbole, si je n'avais été comme paralysée par le mal de mer.

La rafale qui redoublait imprimait au paquebot des oscillations terribles.

— Je veux mon pantin ! répétait l'obstiné Nini d'une voix stridente, et se hissant sur l'épaule de sa mère, il cherchait à saisir la ficelle du jouet. Mais à peine y eut-il réussi qu'il lança le pantin dans la cabine en criant plus fort : — Je veux du *nanan;* j'en veux ! j'en veux !

— Tais-toi, Nini, la boîte aux bonbons n'est pas là, répliqua la mère.

— Va la chercher ! J'en veux ! j'en veux !

— Si vous ne m'aidez pas à le calmer, me dit-elle, cela peut durer jusqu'au jour.

— Eh ! qu'y puis-je ? Je suis incapable de faire un mouvement, madame.

— Si vous avez des bonbons, repartit-elle, donnez-les-lui pour qu'il se taise.

— Oh ! de tout mon cœur ! murmurai-je. Prenez mon sac de voyage au pied de mon lit, vous y trouverez des pralines et des petits fours de Castelmuro.

— Ils sont bien meilleurs que ceux de Paris, reprit-elle, et, si vous permettez, j'en mangerai quelques-uns, car voilà que la faim me revient.

— Prenez-les tous, les sucreries me font horreur, répliquai-je entre deux spasmes suivis de vomissement.

J'étais retombée inerte sur ma couchette tandis que cette *mère modèle* et son enfant dévoraient, sans se gêner, les friandises que m'avaient offertes mes amis de Marseille.

Quand Nini fut repu il demanda à boire.

— L'eau pure lui fera mal, me dit-elle, il me semble avoir vu dans votre sac une bouteille de sirop ?

— C'est un flacon de vin de Malaga.

— Vous permettez ? fit-elle.

— Comment donc !

Elle déboucha le flacon avec prestesse et remplit jusqu'au bord une timbale d'argent qu'elle vida à moitié avec Nini.

— Oh ! maintenant, je suis certaine qu'il va dormir comme un charme, et couchant l'enfant à ses pieds : Au tour de *Coco;* celui-là, poursuivit-elle tout en ballottant à droite et à gauche le petit être, qui suçait son sein comme une sangsue, ne s'endormira qu'avec la chanson qu'il aime. — Alors, d'une

voix fraîche et vibrante, elle entonna ce stupide refrain de nourrice :

Coco a son sabot,
Papa a son rabat.

Je ne me charge pas de deviner le sens de cette idiote ritournelle qui durant une semaine harcela mon sommeil et irrita mes nerfs ; elle bourdonne encore à mon tympan tandis que j'en écris les paroles.

Enfin *Coco* cessa de geindre et la mère cessa de chanter. Elle ferma ses grands yeux noirs, seul rayonnement de son visage. Ses longs cheveux emprisonnés dans un bonnet de percale qui lui messeyait ne voilaient plus ses traits incorrects ; je fus alors frappée de la disgrâce de sa physionomie : le menton pointu, la lèvre pendante, le nez recourbé, le front bas, exprimaient toutes les convoitises de l'égoïsme ; en dehors d'elle et de la tendresse charnelle et bestiale qu'elle concentrait sur ses rejetons, on comprenait qu'aucune pitié pour les détresses humaines n'avait jamais pénétré dans ce cœur. Elle devait battre sa négresse Norma, et abuser de la barbarie des lois turques pour maltraiter les fellahs à son service ; fastueuse et sensuelle comme une créole, elle aimait les bijoux et la bonne chère ; la vanité la rendait prodigue ; mais tout appel de la misère à l'aumône faisait éclater sa lésine. Je lisais clairement les instincts de cette femme sur son visage immobile. L'observateur superficiel n'eût vu en elle qu'une bonne mère. La bonté pour les nôtres n'implique

pas la bonté pour tous. Les intérêts de la famille s'exercent presque toujours au détriment des intérêts généraux. Pour être vraiment grand et sacré, le foyer d'amour maternel, dont la première expansion est pour nos enfants, doit s'étendre et se dilater sur l'immense famille humaine.

J'avais pu mesurer le degré de sensibilité de cette femme vulgaire pendant mes tortures du mal de mer.

— Grâce à Dieu, me disait-elle, je n'ai jamais souffert de ce vilain mal. Je ne me porte jamais mieux qu'en mer et mon appétit redouble.

Dans sa satisfaction d'échapper à la souffrance, elle avait en me regardant le rire barbare du sauvage, et cependant sa première pensée avait été de me plaire.

— Je suis très-flattée, m'avait-elle dit, de partager votre cabine, cela me fera honneur à Alexandrie d'avoir connu une romancière.

Quand je constatai sa dureté inconsciente envers moi, qu'elle comptait pour quelque chose, je me demandai ce que devait être cette dureté envers ceux qu'elle traitait en inférieurs.

La préoccupation incessante du *moi* non-seulement circonscrit l'esprit et l'aveugle, mais elle atrophie le cœur : c'est le point de départ de toutes les tyrannies humaines ; en s'exerçant sur une grande échelle et impunément, c'est l'usurpation d'où dérivent les royautés et les castes éternellement consacrées, étayées par les religions.

Ainsi je songeais durant cette nuit d'insomnie.

J'entendais dans les cabines voisines comme des rugissements d'animaux dominés par le grand bruit du mugissement des vagues. Je pensais à ce merveilleux poëte de la forme, tout à coup terrassé par un mal humiliant. Je me disais : Son esprit fléchit, son inspiration succombe sous cette blessure inutile; inutile comme toutes les souffrances physiques qui entravent le développement intellectuel, et partant la moralisation progressive de l'humanité.

Oh ! ils le savaient bien, ces tourmenteurs de l'intelligence qui, au nom d'un Dieu auquel ils prêtaient leur propre férocité, broyaient les os et brûlaient les chairs pour éteindre, dans l'obscurité des mythes, les premières et vives lueurs de la science.

Toute torture du corps produit une éclipse dans nos facultés; une halte forcée dans les labeurs de l'idée. Ces interruptions fatales sont le désespoir de l'artiste. A quoi bon ces jours retranchés de nos jours si bornés ?

A quoi bon les tourments sans trêve déchaînés sur l'humanité tout entière ? Combien d'hécatombes ignorées s'accomplissaient à cette heure ! Pauvres êtres sans puissance, abandonnés au hasard des ténèbres !

Mes nerfs vibraient; mon cerveau était en feu. Vers le milieu de la nuit, je m'endormis enfin d'un lourd sommeil plein de visions sombres. Mais, aux premières blancheurs de l'aube, la voix tyrannique de *Coco* fut pour moi le chant du coq. Je tentai en vain de ne pas l'entendre en cachant ma tête sous les couvertures. La mère implacable me dit d'un

accent criard : — J'espère que vous ne vous plaindrez pas; nous vous avons laissée reposer bien tranquille. Maintenant suivez mon conseil : je sais ce qui convient en mer; levez-vous, mangez et promenez-vous sur le pont.

Tout en parlant, elle tendit son bras noir et velu et poussa le bouton de la sonnette. La femme de chambre entra : la tendre mère lui commanda d'éveiller sa négresse et de faire apporter le bain de ses enfants. Cette fille, comprenant mon irritation muette, lui fit observer que la cabine était trop étroite pour y disposer une baignoire quelque petite fût-elle.

— En ce cas nous les baignerons dans la cuvette.

Avant de sortir, la femme de chambre s'informa si je n'avais rien à lui ordonner. Je demandai une tasse de chocolat à l'eau qui me fut apportée quelques minutes après. La féroce juive choisit comme à plaisir le moment où j'en approchais mes lèvres pour ouvrir les langes de *Coco*. Ils étaient pleins d'un autre liquide d'une couleur à peu près semblable, mais dont l'odeur me fit aussitôt rejeter celui que je venais de boire.

Coco se débattait, en hurlant, dans la cuvette d'eau froide où le plongeait sa mère; tandis que Nini, furieux, égratignait et mordait la négresse, qui tentait de le contraindre aux mêmes ablutions. D'un bond il lui échappa, puis, attiré par le sac aux bonbons, il s'élança sur ma couchette. Nu, mouillé et les cheveux ruisselants, il se blottit, glacé, sous ma couverture.

— Est-il futé, ce petit diable! exclama la mère. N'est-ce pas, madame, qu'il aura de l'esprit?

Assourdie par cette importune qui me contraignait à la réplique : — Eh! madame! m'écriai-je, laissez-moi donc la paix! gardez vos enfants!

Elle eut un mouvement de panthère, et m'arrachant Nini cramponné à mes jambes : — Oh! ces femmes auteurs, vociféra-t-elle, on a bien raison : elles n'entendent rien à l'amour des mères.

J'éclatai de rire, quoique j'y fusse peu disposée, et, sans lui répondre, je regardai ma montre pour constater combien durerait le supplice de sa compagnie.

Il ne lui fallut pas moins d'une heure pour achever de pomponner ses enfants et de s'attifer elle-même. Quand elle eut peigné ses longs cheveux, lissé ses sourcils, agrafé ses colliers et ses pendeloques, et mis des bagues à tous ses doigts, elle sortit, enveloppée de son grand châle de cachemire rouge, avec ses deux enfants groupés dans ses bras. On eût dit une zingara de théâtre; elle lança sur moi, en fermant la porte, un regard mélodramatique de *jettatore*.

Comme toujours, l'énergie me revint en me retrouvant seule. Je me sentis ranimée par l'apaisement du silence. La rafale avait cessé presque instantanément; les rayons d'une chaude journée d'automne éclairaient en plein la cabine. Une bise salutaire y pénétrait par la lucarne ouverte. Je me hâtai d'en sortir pour me renseigner sur les victimes du mal de mer. Eugène Tarbé et Camille Pelletan avaient été

deux des plus torturés; chacun de nous se hissa péniblement jusqu'au pont pour y respirer un peu d'air vital. Quelles mines blafardes! quelles allures d'hôpital nous avions tous! Les fils de M. de Lesseps et sa charmante belle-fille nous apparurent seuls riants et dispos, tels que la veille. On eût dit que leur glorieux père les avait rachetés des fureurs du vieux Neptune en accomplissant l'union des deux mers. Des groupes se formaient autour de Théophile Gautier qui, le bras en écharpe, vint s'asseoir, soutenu par deux amis, sur un fauteuil. La sérénité habituelle de son visage était doublée, ce jour-là, par une pâleur marmoréenne. Il avait souffert sans se plaindre, s'était abandonné aux mains du chirurgien avec cette superbe tranquillité dont il s'était fait une habitude. La douleur qui se trahit par les cris ou la contraction des traits lui semblait humiliante.

Il mit toujours sa fierté à dissimuler comme une déchéance l'altération des organes et la décroissance des forces. Il avait souvent dit à ses amis : « Je mourrai sans grimace, sans délire et sans râle. » Il a tenu parole. Ce jour-là il nous étonna tous par la fermeté rayonnante imprimée sur son visage; ses longs cheveux, peignés avec soin par un ami, encadraient son front lumineux. Ses regards voilés avaient plus d'éclat que la veille. Les chairs molles et gonflées de son visage, qui depuis quelque temps altéraient la pureté de ses traits, s'étaient comme tendues sous l'effort de la volonté et l'angoisse de la souffrance. La lumière du matin, en se jouant sur la tête du poëte, lui rendait, en cet instant, un reflet de sa

beauté primitive. Il en est ainsi de ces merveilleux marbres grecs, tout à coup exhumés sous le ciel caressant de l'Attique, ils se dépouillent au contact du jour de la terne poussière du temps et nous apparaissent encore dans leur immortel éclat.

Les grands poëtes et les chefs-d'œuvre de l'art ont seuls le privilége de ces rajeunissements merveilleux; mais fugitif à l'endroit de la beauté humaine qui tôt ou tard se décompose et périt, cet éclair garde la durée dans les créations du génie.

Comme s'il eût deviné l'intérêt attendri qu'il nous inspirait et le charme dominateur qu'il exerçait ce jour-là sur tous, Théophile Gautier eut pour chacun un sourire de bienvenue. Moi-même, qu'il avait dédaigné de reconnaître la veille, j'obtins de lui un regard sympathique, et il me tendit sa main restée libre quand je lui dis que je serais allée lui offrir mes soins si j'avais pu me mouvoir et me tenir debout durant cette nuit de bourrasque si rude pour tous.

— Excepté pour moi, me dit-il gaiement, car, depuis le pansement magique que m'a fait Broca et la potion qu'il m'a administrée, je n'ai plus senti qu'un calme divin.

— Et votre blessure?

— Je l'oublie dans le bien-être du reste du corps.

— Alors vous ne songez plus à nous quitter à Messine?

— Partir pour le Caire et n'y pas aller, ce serait trop bête, répliqua-t-il; je me suis juré de voir la mosquée d'Hassan, et je la verrai.

Ces quelques paroles échangées entre nous rom-

pirent la glace. On faisait cercle autour du poëte. Journalistes, artistes et écrivains causaient bruyamment et fumaient à outrance. La vapeur du tabac enveloppa bientôt la tête de Théophile Gautier, impassible comme celle d'un dieu égyptien. On se tutoyait, on se *blaguait*, suivant l'expression de l'argot adopté chez une princesse qui eut la prétention, durant les dernières années de l'Empire, de se faire l'Égérie et la protectrice de ces néo-romantiques doublés d'un réalisme brutal. Elle avait recruté Théophile Gautier et quelques autres qui, cédant à des considérations diverses, s'étaient faits les flatteurs de l'Empire . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Le poëte doit avoir pour objectif idéal de planer bien au-dessus de toutes les royautés de la terre. Voilà ce que j'eus la franchise de dire souvent, durant ce voyage d'Égypte, au jeune Camille Pelletan, dont l'enthousiasme aveugle pour Théophile Gautier ne tolérait pas qu'on distinguât entre son talent et son caractère. Né d'un père républicain, et en train de le devenir lui-même, Camille Pelletan, en défendant certaines actions qu'il se fût bien gardé de commettre lui-même, ne cédait qu'à son engouement littéraire. Moins désintéressés dans leur culte pour le poëte rallié à l'Empire étaient les journalistes de la presse officielle embarqués sur *le Mœris*. Pour eux Théophile Gautier était un pavillon glorieux dont ils couvraient leur triste marchandise, lambeau de pourpre éclatante drapant leur humble servitude. Jaloux de cette recrue inespérée,

ils faisaient le guet auprès de sa personne et ne permettaient pas qu'un libre esprit l'approchât et l'attirât dans les régions plus pures de l'art inaccessibles à leur bassesse. Amuser, servir, flatter obséquieusement et *bichonner* leur *Théo*, dont ils s'étaient fait les gardes du corps, telle fut la fonction de ces littérateurs subalternes. A quoi servirait d'écrire ici leurs noms, qui pour la plupart ont disparu dans la débâcle de l'Empire? Ces noms ne diraient rien au souvenir des lecteurs, et ils raviveraient seuls dans le mien les impertinences gratuites dont ils me harcelèrent en toute occasion sur ces étroits théâtres de navire, où l'on est à chaque instant en contact.

J'avais publié récemment, dans le journal *le Siècle*, ma satire *Paris-Matière*, qui flagellait les vices de la cour. La majorité des invités à l'inauguration du canal de Suez appartenait au monde impérialiste et à la presse officielle. On s'étonnait de me voir comprise dans le petit nombre des écrivains libéraux conviés à cette fête des intelligences. J'ai dit que je devais cette faveur à l'amitié de M. Louis Alloury et à la courtoisie de M. de Lesseps; mais pour les journalistes officieux, qui ne voyaient dans ce triomphe du génie persévérant d'un homme que l'occasion d'aduler l'impératrice, j'étais un témoin gênant qu'il fallait tenter de tenir à distance. Les Français excellent, quand leurs intérêts ou leurs vanités sont en jeu, dans ces impertinences tacites que rien ne désarme. Les premiers signes de cette hostilité secrète se manifestèrent bientôt envers moi, dans cette matinée, tandis que je causais avec Théophile Gautier.

Quoique le roulis fût moins rude que la veille, il était impossible de se tenir debout sans un horrible malaise. Nous avions tous résolu, pour échapper au mal de mer, de passer la journée en plein air. Les fauteuils et les pliants manquèrent à ceux qui survinrent les derniers sur le pont. Je fus de ce nombre, et pas un de ces Français, que je nommerai les officiels, ne m'offrit un des siéges sur lesquels ils reposaient leurs pipes ou s'étiraient les jambes, en se prélassant autour du poëte blessé. Je m'assis en riant sur le plancher et m'accoudai à mon sac de voyage plein de sels et de cordiaux. La cloche du déjeuner sonna sans attirer personne dans le salon. On avait peur de changer d'atmosphère; pourtant la faim nous gagnait; tous les domestiques ne suffisaient pas à nous apporter à manger ; les plus jeunes et les plus dispos des officiels leur vinrent en aide avec un joyeux empressement. Ils allaient à l'assaut des mets et en rapportaient des portions qu'ils offraient aux personnages les plus importants. Pour eux l'importance et le mérite consistaient à être en crédit, n'importe à quel titre, dans le monde impérialiste; ils choisissaient les plus fins morceaux pour les fonctionnaires de l'État, et leur offraient à boire tout en trébuchant. Ils s'épuisaient en petits soins auprès de deux femmes vulgaires (que nous retrouverons dans l'excursion de la haute Égypte), n'ayant de titre à leur obséquiosité que d'être bien en cour.

La façon dont je les vis procéder ce jour-là me rappela un mot sanglant fait sur un des leurs qui avait débuté dans la presse libérale, puis bruyamment

revêtu la livrée de César. Il fut, jeune encore, nommé sénateur, en récompense de sa versatile faconde. En lisant un jour, dans *le Moniteur*, sa nomination inattendue au Sénat, Lamartine, qui l'avait protégé lors de ses débuts, s'écria : — Et dire que c'est moi qui ai mis la plume entre les mains de ce monsieur-là ! — Non pas la plume, mais le plumeau, riposta un interlocuteur bien connu.

C'est de ce plumeau d'antichambre, dont les journalistes gagés époussetaient les ordures de l'Empire, qu'ils osaient menacer les esprits altiers.

Je fus mise en gaieté et en verve ce jour-là, en voyant ces subalternes officiels exercer en pleine mer leur domesticité littéraire. Mais presque aussitôt rassasiée de ce spectacle infime, à moitié raffermie par l'air salubre du matin, je montai sur le haut pont aidée du journaliste allemand qui était accouru vers moi pour s'enquérir de la jeune juive. Au récit de ma nuit de supplice et des incongruités de *Coco*, il se mit à rire immodérément en répétant : — *La mère à Coco ! la mère à Coco !* Oh ! désormais c'est le seul nom qu'aura dans mon souvenir cette jeune femme dont les yeux', j'en conviens, m'avaient agité.

Après m'avoir fait asseoir sur un banc, il me quitta, riant toujours, et rejoignit un groupe de ses compatriotes auquel il communiqua son hilarité. Je le crus guéri de son attraction sensuelle, mais en le surprenant le soir et tous les jours suivants aux trousses de ma persécutrice, je ne pus douter d'une de ces affinités bestiales qui dominent chez l'homme

toutes les répulsions de l'esprit. Tout en raillant la «*mère à Coco*, » il s'était fait son chevalier furtif, et dans mes courses à travers Alexandrie, je le surpris se promenant avec elle et dorlotant ses enfants.

La brise encore très-vive qui soufflait sur le haut pont et la rareté des siéges en avaient éloigné les passagers. A peine quelques-uns des plus vaillants s'y promenaient-ils à grands pas, essayant de raffermir leurs jambes et de reprendre l'équilibre. Je n'eus pas la prétention de les imiter, et, sentant l'impossibilité de me tenir debout, je restai immobile et frissonnante sur le banc étroit où je m'étais affaissée. Cependant à la proue du pont, sous les clairs rayons du chaud soleil d'automne, se détachait l'attrayant tableau d'un groupe de femmes élégantes. A leur physionomie rieuse et à la gaieté de leur causerie, on devinait qu'elles avaient échappé au mal terrifiant. Elles étaient gracieusement assises ou étendues sur ces fauteuils à ressorts qui atténuaient le mouvement des vagues et dont elles avaient eu soin de se pourvoir avant de s'embarquer. Un seul de ces fauteuils était vide; une belle enfant de douze ans l'avait abandonné pour courir sur le pont; ses splendides cheveux noirs flottaient au vent; à sa distinction native et à son ravissant costume, on eût dit une petite Parisienne s'ébattant dans le jardin des Tuileries. En passant devant moi elle s'arrêta et m'engagea, toute rougissante, à aller occuper son fauteuil où je serais mieux, me dit-elle, que sur ce vilain banc. Elle ajouta que ces dames seraient charmées de

me voir auprès d'elles. Et comme j'objectai ma crainte de ne pouvoir marcher jusque-là sans tomber : « Je vous soutiendrai, me dit-elle gaiement, j'ai le pied marin. » Puis, d'un mouvement plein de grâce, elle me tendit son épaule et son bras mignon; c'est dans cette pose guindée du *Bélisaire* de Gérard que je m'approchai de ces dames : elles se levèrent pour me faire accueil; l'une d'elles, Mme Chailan, femme du directeur des télégraphes du Caire, qui emmenait en Égypte ses trois sœurs, jeunes et charmantes Marseillaises, m'apprit que l'aimable enfant venue à moi se nommait Ziba et était la fille de Nubar-Pacha, premier ministre du vice-roi. Elle me fit asseoir sur le fauteuil à côté de sa mère, puis reprit sa course à travers le pont. C'est ainsi que je fis connaissance, sans présentation, avec Mme Nubar-Pacha, gracieuse et intelligente Arménienne, qui devait, de concert avec son mari, me donner au Caire des preuves d'intérêt dont le souvenir reste ineffaçable. Ce jour-là, au début du voyage, je ne remarquais que l'amabilité de ces dames.

Vivifiée par une causerie sympathique et par un beau soleil d'automne dont les rayons s'irradiaient autour de ma tête, je résolus d'élire domicile sur le pont jusqu'à la nuit. Ces dames me quittèrent vers midi pour aller déjeuner et faire un bout de toilette. Je restai seule en possession de ce doux fauteuil-dormeuse, d'où je pus contempler commodément les montagnes dénudées de la Corse qui se déroulaient à gauche du navire, étagées en plans monotones. Vue de la mer, la Corse est fort laide,

ses montagnes n'ont pas les postures superbes des chaînes de la Sardaigne, qui plus tard et jusqu'au déclin du jour se découpent à notre droite dans la pourpre du soleil.

A l'île de Corse succèdent les îles ou plutôt les récifs de la *Madelaine* et de *Caprera*. Tous ces grands blocs déchirés qui jonchent la mer d'azur attestent un cataclysme volcanique.

L'îlot désormais sacré par le nom de Garibaldi n'est qu'une plage affaissée et pierreuse. Je reconnais la maison, dont je possède un dessin, juchée blanche sur une colline verdoyante; étroite oasis dans le désert morne, où une grande âme resplendit. J'envoie, en passant, un salut mental profondément ému à ce grand vaincu de Mentana.

La mer se calme à la sortie du détroit, la brise est douce, je m'oublie sur le pont, quelques étoiles pointent au firmament; je ne me lasse pas de voir se dérouler les côtes variées de la Sardaigne, le croissant de la lune couronne un mont qui a l'aspect du grand Colisée romain, largement ébréché. Le phare du cap s'allume et fait serpenter sur les flots un long courant de rayons.

La nuit vient. Nous nous retrouvons presque tous à table, un peu raffermis par le calme relatif de ce second jour de traversée. La veillée au salon ne se prolonge que jusqu'à dix heures. Plus ou moins brisé par les rudes secousses de la veille, chaque passager cède au sommeil. Je regagne ma cabine, tandis que le navire file entre les îles Lipari et se dispose à franchir le détroit de Messine. Je m'étends tout ha-

billée sur ma couchette et, malgré les beuglements de *Coco*, je m'endors lourdement jusqu'à deux heures du matin. L'arrêt subit du mouvement du navire me réveille. Je comprends que nous faisons halte devant Messine et je me hâte de monter sur le pont. En face du port de la vieille cité sicilienne, que bordent des palais à galeries ouvertes, se dressent de l'autre côté du détroit les montagnes de la Calabre, noires sur le fond laiteux d'une claire nuit où poudroient des myriades d'étoiles. Ces dernières ramifications de l'Apennin sont dominées par la croupe de l'Aspromonte qu'a rendu célèbre la fière défaite de Garibaldi. Ce mont formidable fut soûlevé et rompu dans le sinistre tremblement de terre qui bouleversa les Calabres en 1783. Plus de cent mille hommes périrent durant le cataclysme dont les phases durèrent plusieurs mois. Des villes entières furent englouties, des lacs surgirent à la place même où les montagnes s'effondrèrent. Toute la configuration du sol changea durant ces scènes d'horreur. Le duc de Scylla, qui était parvenu à sauver dans des barques quinze cents de ses vassaux, gagna la mer et se crut en sûreté. La mer se souleva et lança des flammes. Quinze cents cadavres furent rejetés aux rivages que bouleversaient de toutes parts les feux souterrains.

Quand les éléments s'en mêlent, ils sont encore plus barbares que les hommes. Quelles guerres font d'aussi énormes hécatombes que ces cataclysmes nommés par les dévots les fléaux de la vengeance divine? Tandis que je rêve à cette fatidique catastrophe, si voisine de notre époque et déjà oubliée, le

paquebot stationne en regard du port de Messine, dont les palais éclairés par les fanaux de gaz décrivent un large et lumineux demi-cercle que reflète la mer. Des barques se détachent du rivage et voguent vers *le Mœris :* une vient chercher nos lettres et nos dépêches; d'autres apportent des provisions au navire; plusieurs nous amènent des marchands de coraux, de bijoux en coquillage et en lave, de bonnets phrygiens, de ceintures de laine pourpre et autres objets de l'industrie sicilienne. Un grand mouvement se fait sur le pont; les vendeurs déguenillés se heurtent, s'apostrophent, s'injurient. Quels gestes! quels éclats de voix! quelle âpre ardeur au gain! Hélas! signes évidents d'une cruelle misère, car on se bat souvent et l'on jouerait volontiers du couteau pour quelques *baïocci*. Eugène Tarbé, un des plus atteints du mal de mer, est tenté de s'arrêter à Messine. Je le raille d'être moins brave que Théophile Gautier qui avait dominé sa souffrance. J'ajoute à ma remontrance le conseil d'un cordial qui le ranime soudain et lui rend son humeur joviale.

Vers trois heures du matin, *le Mœris* se remet en route. Adieu ce détroit mémorable où du rivage de Reggio je saluerai, au retour, l'Etna sublime. Je le cherche en vain du regard, tandis que le vaisseau vire de bord et marche à toute vapeur vers la mer africaine. Adieu la terre; nous ne la reverrons plus qu'à Alexandrie!

Je rentre dans ma cabine décidée à dormir, là je trouve *Coco* et *Mimi* en train d'escalader ma cou-

chette et demandant à grands cris les bonbons de mon sac, mangés par eux les jours précédents. Je les rudoie sans pitié et la peur les fait taire. — La juive, ébahie de ma détermination à repousser la tyrannie de sa progéniture, prend une attitude de mère martyre, et s'écrie en pressant les deux enfants dans ses bras : « Vous voyez bien, mes chers agneaux, qu'elle n'a pas de cœur; c'est une louve. » — J'éclate de rire, et finis par m'endormir d'un bon somme.

A mon réveil, la mer était calme, le soleil radieux, le temps printanier. Tous les passagers se retrouvent à table; on mange, on cause, on rit. Aguerris à la mer, on raille les tortures de la veille. Le soir de cette bonne journée du jeudi (14 octobre), dernière nuit que nous devons passer à bord, le vaste salon du *Mœris* retentit d'une gaieté folle. Le jovial Eugène Tarbé tient le piano, il chante d'une voix pleine et fraîche des chansons bouffonnes, et joue tour à tour l'air de la *Marseillaise* et celui de *Partant pour la Syrie*. Assis près de moi, à l'angle d'une des tables, Camille Pelletan écrit sous ma dictée une complainte que j'improvise sur les tortures du mal de mer. La fille de Nubar-Pacha, cette belle enfant dont j'ai parlé, et la charmante Mme Charles de Lesseps, nous arrachent les couplets; elles en exigent la lecture immédiate. Tarbé les déclame d'une voix tonnante avec des inflexions et des gestes que lui envierait Levassor [1].

1. Voici cette complainte, telle que je la retrouve dans mes cahiers de voyage :

Le couplet suivant, bissé frénétiquement et repris en refrain par toute l'assistance, donne le ton, le caricaturiste Darjou bat la mesure :

O lamentables ripailles,
Où le sinistre élément
Couvre des tas de mangeailles
De flots de vomissements!
Rabelais, lorsque tu railles,
Tu dis vrai superbement.

L'autre couplet qui obtient les honneurs du *bis* est celui sur le célèbre écuyer Raimbeaux, qui a eu la

COMPLAINTE.

Voyage en Égypte.

Laissant Paris absorbé
Par sa politique active,
Grâce aux doux soins du khédive
Et du beau Nabarong-bey,
L'esprit joyeux, l'humeur vive,
A bord notre troupe arrive.

Savants, flâneurs, beaux esprits
Couvrent le pont du *Mœris*.
Le Mœris, vaisseau merveille,
Quitte le port de Marseille.
L'horizon bleu devient gris,
Soudain l'appétit s'éveille.

Le plus exquis des festins
Menace nos intestins
Et cependant nous allèche.
Verre en main on se dépêche,
La brise orageuse et fraîche
Nous présage nos destins.

Un balancement farouche
Fait geindre les épagneuls,
Les cuillers tintent tout seuls,

bonne fortune de préserver le czar et Napoléon III d'une balle polonaise.

M. Raimbeaux proteste en riant contre sa défaillance :

Paratonnerre de l'Empire,
Raimbeaux étreignant un coussin
Croit sentir une balle au sein
Et s'écrie : « Oh! le mal est pire
Que le plus horrible assassin! »
Puis dans un long spasme, il expire.

— Je suis aussi ferme sur mes pieds que le jour de l'attentat, dit-il. Et traversant le salon il vient

Les mets tombent de la bouche;
Les nappes sont des linceuls
Où sans vergogne on se couche.

O lamentables ripailles,
Où le sinistre élément
Couvre des tas de mangeailles
De flots de vomissements!
Rabelais, lorsque tu railles,
Tu dis vrai, superbement!

L'animal, homme ou femelle,
Dans cet écœurant assaut,
Se vautre et grouille en pourceau;
La table devient gamelle :
Plats, bouteilles, pêle-mêle
Se confondent en monceau.

L'épouvantable mêlée
Met tous les penchants à nu;
La terreur rend ingénu,
Et l'âme dissimulée,
Subitement dévoilée,
Montre son angle inconnu.

Aux grondements de l'abîme,
Du sommet le plus sublime,
Blêmes, le corps pantelant,

me saluer. Cet heureux homme se rend à Alexandrie pour y attendre l'impératrice Eugénie qu'il doit escorter au Caire et dans la haute Égypte. Notre bruyante veillée se prolonge jusqu'à une heure du

Ils vont tous dégringolant.
Pour peindre chaque victime
J'adopte un rhythme plus lent.

Paratonnerre de l'Empire,
Raimbeaux, étreignant un coussin,
Croit sentir une balle au sein
Et s'écrie : « Ah ! ce mal est pire
Que le plus horrible assassin ! »
Puis dans un long spasme, il expire.

Charles Blanc, l'aimable païen,
Murmure, flasque et l'œil oblique :
« Oh ! pour mon bon lit élastique
Chez Mathilde, à Saint-Gratien,
Je donnerais la République
Que mon frère aime en stoïcien. »

Le petit Pichot, frétillant,
Sous son lorgnon l'œil pétillant,
Frais et dispos leur fait la nique;
A tous il répète en riant :
— « Pour dompter ce mal tyrannique
« Lisez ma *Revue britannique*. »

En un burnous moelleux et chaud,
Drapé comme dans un suaire,
Guillaume soupire tout haut :
« — Je sens un frisson mortuaire,
J'emporte au ciel la statuaire,
Gare à Clésinger et Préault ! »

Gérôme et Fromentin s'enlacent
Dans un embrassement suspect.
— « Pauvre ami, tes pinceaux se glacent ! »
Dit Fromentin, railleur et sec.
— « C'est qu'en moi les autans menacent,
Répond Gérôme, tout l'art grec. »

matin. A six heures tous les passagers sont sur pied et se pressent sur le pont. Le rivage plan de l'Égypte nous apparaît. Bientôt un minaret, pointant dans l'azur d'un ciel de flamme, nous signale la rade

Berthelot fuit, mélancolique,
En inclinant son front pensif!...
Va-t-il aux lois de la physique
Soumettre un problème rétif?
Hélas! une atroce colique
Rend son esprit plus mort que vif.

Citant les maximes des sages
Qui défièrent les tourments,
Le didactique Quatrefages
Lutte contre les éléments;
Mais ses pédantesques adages
Sont coupés de vomissements.

Abrutissant et ridicule,
Ce mal qui ne respecte rien,
Nargue Hippocrate et Galien,
Frappe Apollon, terrasse Hercule,
Et de Théo l'olympien
Tord et brise la clavicule.

Broca réprimant un hoquet
Accourt à travers la tempête,
Plein de faconde et de caquet
Il bistourise le poëte.
— « Nélaton, dit-il haut la tête,
Près de moi n'est qu'un paltoquet! »

Qui n'a vu la caricature
De ce fier Broca par Darjou?
Brillante épée à la ceinture,
Tricorne au front et croix au cou?
Mais ce jour-là, triste aventure,
Râlait l'artiste sapajou.

Tout racorni dans sa jaquette,
Couché sur la même banquette
Où gisait Raimbeaux, moribond,
Il se disait : « L'instant est bon
Pour lui glisser une requête, »
Et, preste, il le joignit d'un bond.

d'Alexandrie, qui fut dans l'antiquité une des plus célèbres et des plus magnifiques du monde. Les navires de toutes les nations y affluent en ce moment et semblent ranimer sa splendeur évanouie. A neuf

Tarbé cadet, outre difforme,
Jubilant de l'apercevoir
Remettre sa supplique en forme,
Sur l'artiste se laissa choir,
L'écrasant de son ventre énorme;
Le pauvre Darjou devint noir.

Morne comme un séminariste,
Feyrnet censurait ces ébats;
Yung ruminait, pâle et triste,
Un speech au *Journal des Débats*.
Oh! stupeur! de tout journaliste
L'esprit narquois était à bas.

Deux seuls à ce destin précaire
Opposaient un front souriant.
C'était Pharaon-Florian
Rêvant de franciser le Caire
Et d'être bibliothécaire
De quelque prince d'Orient.

C'était Pelletan fils, Camille,
Toujours debout, quoique harassé,
Beret au front et souquenille,
Flottant sur son corps désossé,
Dont l'œil lascif brûle et pétille
En quête de quelque Aïssé.

Ce mirage qui le fascine,
Arrosé de spiritueux,
Malgré la bourrasque assassine,
Et les courants tempétueux
Soutint de Marseille à Messine
Ce rachitique impétueux.

A Messine la mer s'apaise,
On croit ressaisir son aplomb,
Mais l'éther en feu sur nous pèse,
On sue, on ruisselle, l'on fond...
— Voici l'Égypte! une fournaise!
Et le Nil, un fleuve de plomb!

heures nous voyons cingler vers *le Mœris* une grande barque; elle nous amène M. de Lesseps, accompagné des officiers de santé du port. L'homme illustre, le vaillant inspiré et tenace qui a triomphé de tant d'obstacles, est entouré et félicité par tous les passagers. Il resplendit de contentement, il en est tout rajeuni : ses yeux brillent comme deux escarboucles sous sa chevelure blanche.

Le lendemain même de l'inauguration du canal de Suez, M. de Lesseps doit épouser une belle créole de vingt ans. Il a l'ambition des triomphateurs; il veut à la fois l'amour et la gloire! A sa place et si j'étais homme, je me contenterais de la gloire ; elle est assurée pour lui et ne saurait le décevoir. Dans l'amour, hélas! que de chances contraires!

Après avoir serré la main du radieux vieillard, je ne détache plus mes regards de cette rade mémorable d'Alexandrie. Les bords qui enserrent son vaste bassin se dessinent autour de nous à mesure que nous approchons. La lumière du ciel africain fait saillir tous les objets avec un relief inouï sous un ciel d'un bleu incandescent où flottent, çà et là, quelques nuées roses, d'un rose tendre de camélia. Je n'ai vu qu'en Égypte ces effets de lumière qui surpassent en vigueur et en beauté ceux de l'Italie et de la Grèce. On dirait que le sang circule dans ces nuées comme sous la peau veloutée d'un visage de vingt ans. Il y a entre l'homme et cette atmosphère ardente et émue une communication magnétique qu'on ne saurait nier. Sur cette terre de feu la nature est plus puissante que l'homme; elle lui impose sa tyrannique

influence, soumet son âme et la rive à son joug. On se sent terrifié par cette domination fatidique de la nature dont les plus grands des Romains ont subi le vertige et dont Cléopâtre personnifia pour ainsi dire l'énergie, les emportements, la fascination et le charme.

A gauche, sur la pointe du rivage, se dresse un grand phare : puis en avant les vieilles bâtisses de l'ancien port, le château somptueux de Rasset, que Méhémet-Ali se fit construire au milieu des vagues, sur une langue de terre nommée cap des Figues, se reliant à peine aux jardins qui verdoient sur la plage aride.

A droite, s'alternant aux découpures des palmiers, surgissent un autre château royal en construction et une mosquée inachevée dont le blanc minaret nous est le premier apparu en mer. Du même côté les constructions modernes d'Alexandrie sont dominées par l'antique et majestueuse colonne dite de Pompée. Les générations se sont complu à donner un de ces grands noms romains à chaque débris de monuments antiques.

Pompée ! César ! Antoine ! ces figures colossales qui ont dominé le monde se dressent au-dessus des plus hauts monolithes. Leurs fantômes errent encore sur cette terre d'Égypte. Plutarque les ranime pour nous. Plutarque nous fait revoir Cléopâtre, vivante, vertigineuse beauté, intelligence grecque, sirène et muse, reine et courtisane, surpassant Aspasie en séductions de l'esprit et du corps. Ce spectre impérieux de toutes les charnelles passions humaines flotte au

travers de la lumière embrasée et ambiante. Mais au-dessus, plus haut, plus haut, l'écrasant de sa pureté et de son idéale splendeur, sur la vapeur nacrée qui monte du lac Maréotis, rayonne, visible à l'esprit, l'ombre d'Hypatie, la belle vierge grecque inspirée à qui Platon avait transmis son âme [1]. Elle enseigna sa doctrine à Alexandrie, des prêtres chrétiens la massacrèrent. Étouffer le génie grec, suprême manifestation de l'humanité, fut le premier signe que les chrétiens donnèrent de leur puissance. A l'avénement de ces hallucinés mystiques, la nuit et la barbarie se font chaque jour plus intenses ; elles enveloppent et étouffent la terre jusqu'à la Renaissance.

Ainsi j'évoquai en face de la moderne Alexandrie les grandeurs de l'Alexandrie antique. Les luttes philosophiques de ses écoles ont eu le même retentissement que les combats livrés sur ses rivages par les plus fameux généraux romains.

1. Hypatie, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie, née à Alexandrie vers l'an 370 de Jésus-Christ, devint elle-même si habile dans les mathématiques et la philosophie qu'on la surnommait la *Philosophe* et que les magistrats d'Alexandrie l'invitèrent à faire des cours publics. Elle obtint les plus brillants succès et acquit un grand crédit sur Oreste, gouverneur de la ville; mais elle était païenne et on l'accusait d'encourager la persécution des chrétiens. Des furieux, ameutés contre cette femme, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, mirent son corps en lambeaux et traînèrent dans les rues ses membres palpitants (415). Hypatie avait composé de savants écrits (Commentaire sur Diophante, Canon astronomique, Commentaire sur les coniques d'Apollonius de Perge); ils ont tous péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

CHAPITRE II

Nous débarquons à Alexandrie ; aspect du port et de la ville. — Le journaliste Eugène Tarbé et le caricaturiste Darjou. — Premier hôtel inhabitable. — L'hôtel suisse. — Confortable installation à *l'hôtel de l'Europe*. — Empressement de son propriétaire italien et de son compatriote Tonino bey Salomone, officier de cérémonie du Khédive. — Les Françaises d'Alexandrie et du Caire. — Je parcours Alexandrie. — Aiguilles de Cléopâtre. — Colonne de Pompée. — Inaction musulmane. — Le canal Mahmoudieh. — Jardins du vice-roi et villas de ses hauts dignitaires. — Aspect d'Alexandrie au temps de Volney.

Nous laissons *le Mœris* à l'entrée de la rade d'Alexandrie, et montons, pour tourner le port encombré, sur un élégant petit bateau à vapeur qui nous est amené par M. de Régny, secrétaire de l'intendance de la santé. Ce jeune Français au service du khédive est pour ses compatriotes d'une exquise urbanité. Je lui dois pour ma part des remercîments sans nombre dont j'ai bien souvent regretté d'avoir été forcée de différer l'expression. Les voitures qu'on a ordonnées pour nous sont prises d'assaut au débarquement par quelques passagers du *Mœris;* M. de Régny, me voyant seule, me fait réserver d'autorité une calèche et m'y fait monter avec mon menu bagage, me disant

que je trouverai mes malles *Hôtel de l'Europe* où un logement m'est réservé. Au moment où mon cocher nubien, vêtu à la turque de couleurs voyantes et coiffé d'un turban blanc, va lancer au galop ses chevaux arabes, je vois accourir vers moi Eugène Tarbé ruisselant de sueur et son frétillant et inséparable camarade Darjou.

— Plus de voitures, pas même un baudet, s'écrie Tarbé, par pitié, madame, faites-nous place, je fonds liquéfié sous ce soleil africain.

— Bien volontiers, répliquai-je, en serrant contre moi mes sacs de voyage pour faire asseoir les deux amis.

— Regardez-nous comme vos chevaliers et tout à vos ordres sur la terre d'Égypte, me dit Darjou en guise de remercîment.

— Oui, à la vie et à la mort ! ajoute le plantureux Tarbé.

Les chevaux partent et nous emportent à toute vitesse à travers des rues à l'aspect étrange qui charment nos yeux européens. Des ânes lilliputiens élégamment harnachés, l'œil vif et les oreilles droites, trottent en tous sens, emportant des cavaliers quatre fois plus gros et plus lourds que leur monture.

— Je te dessinerai enfourchant un de ces diminutifs d'âne, dit Darjou.

Tous les idiomes se heurtent dans l'air, toutes les nationalités se croisent dans Alexandrie. Sa population cosmopolite est de deux cent cinquante mille

âmes[1]. Les Italiens, les Grecs, les Arméniens y sont en majorité; ils sont à la tête du grand et du menu commerce, de la direction et du service des hôtels défrayés par eux.

L'inauguration du canal de Suez a attiré en Égypte un grand nombre d'industriels et de domestiques français. Ce sont des laquais parisiens, stylés à la cour impériale, que nous rencontrons, les jours de fête, dans les palais du vice-roi. Notre arrivée met en émoi, ce jour-là (vendredi 15 octobre 1869), toute la population d'Alexandrie, les rues étroites sont encombrées de curieux, chacun veut voir les passagers du *Mœris*, les invités du khédive. Sur la porte des hôtels où des logements ont été retenus pour nous, les garçons, en habit noir râpé, se tiennent, une serviette à la main, pour nous arrêter au vol. Avisant un hôtel de second ordre dont les garçons nous convient : « C'est là que nous devons loger, s'écrie Tarbé, et si vous m'en croyez, madame, vous y descendrez avec nous. Vous y aurez du moins nos soins et notre protection, si elle vous est nécessaire. — Mais, objectai-je, ce n'est point là l'*Hôtel de l'Europe* où une chambre m'est réservée et où mes malles ont été portées. » Un garçon parlant à peu près français intervient et s'écrie : « Vous serez mieux ici qu'à l'*Hôtel de l'Europe* où il n'y a plus un seul lit à donner à cette heure; un des commissaires du vice-roi vient de nous en faire avertir. » La lassitude m'accable, le soleil torride qui tombe d'aplomb sur nos têtes para-

1. Cette population a doublé depuis l'ouverture du canal de Suez. (Note écrite en 1874.)

lyse le peu de forces que la traversée m'a laissées. Je sens qu'un bain et quelques heures de sommeil me sont impérieusement nécessaires et j'ai la faiblesse de croire aux promesses du *cameriere* et aux protestations courtoises de mes compagnons de route. A peine avions-nous fait l'ascension d'un rude escalier en bois conduisant à d'affreuses petites chambres sales, sans persiennes, sans lavabo et où les rayons d'un ciel de feu se répercutent sur les murs blanchis à la chaux, que je comprends combien je me suis fourvoyée. Je proteste de l'impossibilité pour une femme de passer une seule nuit dans une telle auberge, je veux d'ailleurs aller à la recherche de mon bagage. Je redescends l'escalier en chancelant; ces messieurs me suivent. Arrivés dans la cour couverte d'une tente et transformée pour le moment en salle de restaurant et en buvette, Eugène Tarbé m'engage à m'y reposer et à le laisser avec son ami aller à la découverte de mon bagage et d'un meilleur gîte pour moi. La calèche qui nous a amenés stationne encore devant la porte, ils y remontent en me promettant d'être de retour avant une demi-heure. Je les crois, ne pouvant m'imaginer une de ces plaisanteries en certaines occasions irritantes à l'égal d'une insulte. Je m'assieds sur une chaise dans cette cour où l'on respire une certaine fraîcheur, je me fais servir une orangeade à la glace. Au bout de deux heures d'attente, comprenant que j'ai été dupe et que les deux amis ont profité de la calèche pour aller visiter la ville, je somme l'hôte (un Italien qui m'exaspère à force de me répéter *avete patienza*) d'en-

voyer chercher un commissaire du vice-roi. Au bout d'une nouvelle heure d'attente, arrive un officier turc aux manières douces et polies, mais entendant à peine le français. Je parvins à lui faire comprendre ma fatigue qui touche à l'épuisement et la nécessité immédiate de me conduire à une meilleure auberge. Il m'engage à monter dans sa voiture et me rassure sur mon bagage déposé, à coup sûr, *Hôtel de l'Europe* où une bonne chambre m'avait été réservée. Ne me voyant pas arriver, on a donné cette chambre à un autre invité; mais le lendemain elle sera libre, plusieurs passagers du *Mœris* devant partir de grand matin pour le Caire. En attendant, me dit-il, il va me conduire dans un bon hôtel suisse, en face même de celui de l'Europe, où je pourrai me reposer.

J'en suis arrivée à ce degré de lassitude où la perspective d'un lit où l'on puisse s'étendre résume toutes les convoitises du bien-être. Les paroles de ce brave Turc, sans protestation et sans phrase, me donnent confiance. Après m'avoir recommandée aux soins du propriétaire de l'hôtel suisse, il me quitta en me disant que le lendemain matin il viendrait se mettre à mes ordres.

Une grande chambre d'une exquise propreté, à rideaux de toile perse et aux persiennes vertes bien closes, fut mise à ma disposition; j'y obtins sur l'heure un bain d'eau tiède où je me plongeai. La chaleur, la poussière et les insectes des rues d'Alexandrie m'auraient rendu tout sommeil impossible sans ces ablutions; en sortant du bain je ne fis qu'un bond vers le lit bien blanc qui me conviait, et je m'en-

dormis instantanément d'un sommeil réparateur et exquis. Vers cinq heures je fus éveillée par des voix mélodieuses qui chantaient sous ma fenêtre des airs italiens; aux voix succédèrent l'*Hymne de Garibaldi* et la *Marseillaise* joués par des orgues-harmonicas. On eût dit que la ville turque me donnait une sérénade. Charmée et surprise, je voulus savoir d'où venait cette musique; j'entr'ouvris une de mes fenêtres et j'aperçus la vaste place des *Consuls*, la plus belle d'Alexandrie. Cette place, ombragée par de grands arbres, est ceinte de maisons d'architecture mauresque; elle est décorée de deux immenses vasques de granit dont les eaux jaillissantes vivifient l'air. Le soleil déclinait et la fraîcheur du crépuscule, qui succède si brusquement à la chaleur du jour sous le ciel africain[1], me parut délicieuse; les fleurs des balcons se ranimaient et répandaient leurs parfums. Il y avait sur la place un grand mouvement de piétons et de voitures; les magasins et les bazars commençaient à s'éclairer; les musiciens ambulants stationnaient par groupes devant les hôtels. De l'autre côté de la place, en face de mes fenêtres, une bande de chanteurs arabes attira mes regards. Ils chantaient sous un grand balcon au-dessus duquel on lisait : *Hôtel de l'Europe*. Voyant que je n'avais que quelques pas à faire pour me renseigner moi-même sur mes bagages et sur l'itinéraire des autres invités, je me déterminai aussitôt à sortir. Je n'avais

1. Cette transition soudaine de l'atmosphère, très-pernicieuse au Caire, a moins de danger à Alexandrie où la brise de mer assainit l'air.

qu'à me louer de mes hôtes suisses, mais aucun des passagers du *Mœris* ne logeait chez eux; malgré la promesse de l'officier turc, j'étais inquiète de ma solitude, je me disais que je pouvais être oubliée dans cette ville étrangère et manquer le départ pour le Caire; mieux valait courir de suite aux informations que de les attendre jusqu'au lendemain; je m'habillai en hâte, et sans prévenir personne je traversai la place en quelques enjambées.

Arrivée sous le vestibule de l'*Hôtel de l'Europe*, je reconnus mes malles qui s'y prélassaient. Ce me fut d'un bon augure. Je n'avais pas franchi la moitié de l'escalier que le propriétaire de l'hôtel, à qui un domestique avait dit mon nom, vint à moi, accompagné de M. Tonino Salomone, officier de cérémonie du khédive, envoyé à Alexandrie pour y recevoir les invités et qui devait les escorter au Caire, puis dans la Haute-Égypte; ces messieurs, tous deux Italiens, me firent l'accueil le plus cordial. Rien de meilleur, lorsqu'elle est sincère, que la nature italienne; ce qu'elle a de caressant et d'enthousiaste dispose aussitôt à la confiance. L'empressement que me témoignèrent ces deux messieurs venait d'un sentiment national; ils gardaient sur la terre d'Égypte un amour passionné pour leur patrie. Ils avaient lu mon livre : *l'Italie des Italiens*, et j'étais pour eux une compatriote intellectuelle. Le propriétaire de l'*Hôtel de l'Europe*, M. P..., grand et bel Italien, à la figure ouverte, avait servi sous Garibaldi et connu Mazzini. Les portraits de ces deux vrais patriotes décoraient le salon où il me fit asseoir en disant chaleureusement

à M. Salomone : « Il faut fêter madame plus qu'une princesse, elle est l'amie de notre Italie et de ces deux grands hommes qui nous entendent et nous regardent. »

M. Salomone se confondit en protestations de dévouement. Quant à M. P..., ses attentions délicates ne se démentirent pas un instant durant mon séjour en Égypte. Ce jour-là, il fit pour moi l'impossible. Il supplia un voyageur italien de me céder sa chambre et il y fit transporter instantanément la partie de mon bagage laissée à l'auberge suisse. « Je tiens, me dit-il, que vous soyez du dîner qui sera servi dans une heure aux invités du khédive ; vous direz un jour à nos amis d'Italie comment je traite nos alliés les Français, et pourtant, ajouta-t-il, je n'aime guère votre empereur. »

A six heures, je me trouvais assise à une immense table somptueusement servie, qui réunissait la plupart des passagers du *Mœris*, entre un député espagnol et le comte de Montmort, membre du Jockey-Club, qui faisait en amateur le voyage d'Égypte ; j'écris ce nom parce qu'il me rappelle un homme bien élevé, aux manières courtoises, qui ne se départit jamais envers moi des égards dus à une femme. Je retrouvai M. de Montmort dans notre excursion dans la Haute-Égypte.

Mets délicats, poissons énormes, vins rares, fruits magnifiques, sorbets exquis, rien ne manquait au dîner de l'*Hôtel de l'Europe*. Le gouvernement égyptien donnait soixante-dix francs par jour pour la nourriture et le logement de chaque invité. M. P...

tint à honneur de nous faire trouver l'hospitalité du vice-roi vraiment fastueuse. Ce premier soir de bonne chère et de confort nous offrit le mirage d'un pays de cocagne. Combien de fois, dans les détestables auberges du Caire ou durant les repas écœurants des bateaux à vapeur, le souvenir de ce dîner princier nous est revenu. Rien ne manqua à l'abondance et à la qualité des mets ; tandis qu'au Caire les maîtres d'hôtel, exploiteurs cyniques, n'eurent qu'un but, s'enrichir à nos dépens et escamoter la générosité du souverain transformée par eux en lésine apparente. Français, Grecs ou Italiens, ces exploiteurs étaient la lie et l'écume de leur nation qui les avait tous chassés pour quelque méfait ; insolents et ridicules dans leurs habits étriqués et se targuant du titre de *chrétiens*, quand je les voyais rire en face des pauvres fellahs auxquels, pour le plus léger délit, ils infligeaient la courbache, je pensais et je disais parfois tout haut que cette correction brutale eût été plus justement appliquée sur l'échine de ces Européens avilis par tous les vices. Mais n'anticipons pas sur des réflexions que le lecteur fera de lui-même d'après la mention des faits.

J'appris ce soir-là par M. Salomone que les importants parmi les invités, membres de l'Institut et hauts personnages officiels auxquels une heure avait suffi pour visiter Alexandrie, composeraient la première fournée qui devait partir pour le Caire le lendemain matin. Le but réel de ce départ précipité était de s'assurer au Caire les meilleurs gîtes. Les journalistes, obligés de faire leur courrier, remirent leur

départ au surlendemain, je fis comme eux, n'ayant encore rien vu de la grande cité que les trois hôtels où j'avais forcément stationné.

L'excellent M. P... exprima à l'officier d'ordonnance sa crainte que je fusse mal logée au Caire. Celui-ci le rassura et lui promit d'adresser le soir même un télégramme à l'*Hôtel-Royal* pour y arrêter pour moi la meilleure chambre. « L'hôtel n'est pas grand, ajouta-t-il, mais il est admirablement situé sur la place d'*Esbekieh*; l'hôtesse est justement une Française, elle nous a promis tous ses soins pour les compatriotes que nous lui adresserions; d'ailleurs je veillerai à ce qu'elle tienne parole, j'aurai l'honneur d'accompagner madame après-demain au chemin de fer, et je ne la quitterai au Caire qu'après l'avoir installée. »

Tant de bonnes grâces me rendaient le repos d'esprit qui est le complément indispensable au repos du corps.

Le lendemain matin (samedi 16 octobre), après avoir déjeuné en compagnie de deux journalistes français, l'un directeur du *Progrès Égyptien* d'Alexandrie, et l'autre du journal *l'Égypte* du Caire, qui, les premiers, me donnèrent d'étranges détails sur les mœurs turques et sur quelques personnages importants de la cour du khédive, je montai à onze heures dans une voiture mise à ma disposition pour toute la journée; un drogman arabe, attentif à toutes mes questions et prêt à satisfaire tous les caprices de ma curiosité, prit place sur le siége à côté du cocher.

— Où madame veut-elle d'abord qu'on la conduise? me demanda-t-il.

— Aux aiguilles de Cléopâtre, répliquai-je, cédant comme tous les voyageurs à l'éternel attrait de ce nom.

Les aiguilles de Cléopâtre sont deux obélisques en granit rose dont un est couché sur le sol jonché de décombres. Ces deux aiguilles, selon la tradition, faisaient partie du palais magnifique que la royale magicienne éleva en l'honneur de César dans le quartier d'Alexandrie nommé *Cesarium*. Celui des monolithes resté debout, brillant, élancé, avec des lueurs de chair purpurine, figure Cléopâtre dans sa toute-puissance de reine et de femme, jeune, ardente, amoureuse; l'autre, gisant à terre, enveloppée d'une épaisse croûte de poussière comme une momie de ses bandelettes, nous représente la maîtresse d'Antoine, vaincue, échappant par la mort à l'humiliation d'être conduite, comme Zénobie, reine de Palmyre, dans le triomphe orgueilleux d'un implacable vainqueur.

La colonne indestructible, improprement nommée colonne de Pompée, qui depuis tant de siècles domine Alexandrie, s'élance d'un tertre dénudé et monte, superbe, dans l'azur. La colonne Trajane et la colonne Vendôme sont des pygmées près de cette géante. A ses pieds s'étendent, à droite, deux cimetières turcs d'un aspect morne et désolé ; des femmes accroupies sont là, pleurant sous leur voile. A la base de la colonne et s'y appuyant pour dormir, se tassent de vieux fellahs devenus mendiants. On ne saurait oublier la beauté sinistre de ces têtes fatidiques et ces

haillons frémissants où les mouches et la vermine s'agitent à travers les déchirures. A gauche de ce tertre poudreux que le soleil diamante d'étincelles sont disséminés les logements des femmes des soldats ; des enfants nus grouillent sur les seuils de ces cahutes sordides : du même côté s'étendent au loin des massifs de palmiers chargés de grappes de dattes rousses et mûres, se découpant avec une netteté sculpturale sur la transparence de l'air. A l'entour de la ville les routes effondrées et poudreuses sont bordées de tamaris dont le feuillage menu ne donne aucune ombre.

La végétation abonde au bord du canal Mahmoudieh qui amène les eaux du Nil à Alexandrie. Là sont les jardins du khédive et les villas de ses principaux fonctionnaires. Je m'oublie jusqu'à la nuit dans les parterres en fleurs du vice-roi, l'atmosphère tiède et embaumée m'y caresse. Des jardiniers, en robe flottante, m'offrent un gros bouquet de roses et de jasmins d'Espagne. Le soleil qui décline suspend et déchire sa pourpre aux cimes aiguës des palmiers. J'aime cette lueur d'incendie, la vie y circule en puissantes effluves. Au moment où je sors des jardins, le chef des jardiniers me présente une branche chargée d'exquises mandarines en me demandant le *batchiche* (pourboire) sacramentel. Pour la première fois j'entends retentir ce mot attristant et honteux : attristant dans la bouche du pauvre fellah, qui le murmure à la dérobée comme un cri de sa misère aux abois, honteux dans celle des fonctionnaires qui depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles prélèvent, sous toutes

les formes, la dîme des *batchiches*. C'est la *buona mano* des employés italiens, ce sont nos *pots-de-vin*, plus âpres en Égypte et plus éhontés, servilement et tyranniquement prélevés en toute occasion.

Je donne de tout cœur, ce jour-là, mon premier *batchiche*, regrettant de ne pouvoir le multiplier en pluie d'or sur les malheureux fellahs dont déjà la lamentable détresse assombrit pour moi cette nature splendide. La nuit vient et le temps me manque pour visiter ce jour-là le palais de Rasset, construit à pilotis sur la mer et qui fait planer à l'entrée de la rade le spectre de Méhémet-Ali, le grand vice-roi, aventurier audacieux, mélange de barbarie et d'intelligence, d'astuce et de bravoure ; hardi fondateur d'une dynastie, il transmit à ses héritiers la vice-royauté d'Égypte, et leur transmit aussi l'intuition civilisatrice qui lui fit rechercher les alliances européennes et protéger les étrangers de mérite. Cette politique suivie par son fils Ibrahim et par son petit-fils, le khédive actuel, Ismaïl-Pacha, a eu pour couronnement les grands travaux du canal de Suez dont l'inauguration attirait à cette heure le monde entier.

Je remets à mon retour à Alexandrie, lorsque je reviendrai m'y embarquer pour l'Europe, ma visite au château de Rasset.

J'avais en vain espéré retrouver quelque imposant vestige des monuments grecs et romains qui décoraient cette merveilleuse cité, fondée par Alexandre. La barbarie turque et les fouilles inintelligentes ont fait disparaître ces grandes ruines. Il n'y a pas un

siècle, Volney, qui visita Alexandrie (en 1783), nous a tracé le tableau suivant :

« Parmi les lieux qui frappent de surprise et d'ad-
« miration un Européen, il en est peu qui réunis-
« sent autant de moyens pour produire ce double effet
« qu'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette ville
« qui rappelle le génie d'un homme si étonnant ; le
« nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées ;
« l'aspect du lieu, qui présente un aspect si pitto-
« resque ; ces palmiers qui s'élèvent en parasol ; ces
« maisons à terrasse qui semblent dépourvues de
« toit ; ces flèches grêles des minarets, qui portent
« une balustrade dans les airs, tout avertit le voya-
« geur qu'il est dans un autre monde. Descend-il
« à terre, une foule d'objets inconnus l'assaillent par
« tous ses sens ; c'est une langue dont les sons bar-
« bares et l'accent âcre et guttural effrayent son
« oreille ; ce sont des habillements d'une forme bi-
« zarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu
« de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux,
« de nos coiffures triangulaires et de nos habits
« courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages
« brûlés, armés de barbe et de moustaches ; cet amas
« d'étoffe roulée en plis sur une tête rase ; ce long
« vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le
« corps plutôt qu'il ne l'habille ; et ces pipes de six
« pieds, et ces longs chapelets dont toutes les mains
« sont garnies ; et ces hideux chameaux qui portent
« l'eau dans des sacs de cuir ; et les ânes sellés et
« bridés, qui transportent légèrement leur cavalier
« en pantoufles ; et ce marché mal fourni de datte

« et de petits pains ronds et plats ; et cette foule im-
« monde de chiens errants dans les rues, et ces es-
« pèces de fantômes ambulants qui, sous une dra-
« perie d'une seule pièce, ne montrent d'humain
« que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout
« entier à ses sens, son esprit est nul pour la ré-
« flexion ; ce n'est qu'après être arrivé au gîte si dé-
« siré quand on vient de la mer que, devenu plus
« calme, il considère avec réflexion ces rues étroites
« et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours
« rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre
« et noirâtre, qui marche nu-pieds et n'a pour tout
« vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir
« ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de mi-
« sère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui
« enveloppe les maisons lui font soupçonner la rapa-
« cité de la violence et la défiance de l'esclavage.
« Mais un spectacle qui bientôt attire toute son atten-
« tion, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté
« de terre. Dans nos contrées, les ruines sont un ob-
« jet de curiosité : à peine trouve-t-on, aux lieux
« écartés, quelque vieux château dont le délabre-
« ment annonce plutôt la désertion du maître que la
« misère du lieu. Dans Alexandrie au contraire, à
« peine sort-on de la Ville-Neuve dans le continent,
« que l'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain
« tout couvert de ruines. Pendant deux heures de
« marche, on suit une double ligne de murs et de
« tours, qui formaient l'enceinte de l'ancienne
« Alexandrie. La terre est couverte des débris de
« leurs sommets ; des pans entiers sont écroulés ; les

« voûtes enfoncées, les créneaux dégradés et les « pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On « parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, « percé de puits, distribué par des murs à demi en- « fouis, semé de quelques colonnes anciennes, de « tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, et où « l'on ne trouve de vivant que des chacals, des éper- « viers et des hiboux. Les habitants, accoutumés à ce « spectacle, n'en reçoivent aucune impression ; mais « l'étranger, en qui les souvenirs qu'il rappelle, « s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une « émotion qui souvent passe jusqu'aux larmes, et qui « donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache « autant le cœur que leur majesté élève l'âme. »

Je ne répéterai point les descriptions faites par tous les voyageurs, des antiquités remarquables d'Alexandrie. On trouve dans Norden, Pococke, Niebuhr, et dans les Lettres que vient de publier M. Savary, tous les détails sur les bains de Cléopâtre, sur ses deux obélisques, sur les catacombes, les citernes et sur la colonne mal appelée de Pompée[1]. Ces noms ont de la majesté ; mais les objets vus en original perdent de l'illusion des gravures. La seule colonne, par la hardiesse de son élévation, par le volume de sa circonférence et par la solitude qui l'environne, imprime un vrai sentiment de respect et d'admiration.

1. On devrait l'appeler désormais colonne de Sévère, puisque M. Savary a prouvé qu'elle appartient à cet empereur. Les voyageurs varient sur les proportions de cette colonne ; mais le calcul le plus suivi à Alexandrie porte la hauteur du fût, y compris le chapiteau, à 96 pieds, et la circonférence à 28 pieds 3 pouces.

CHAPITRE III

Départ d'Alexandrie. — Route du Caire. — Paysages, villages et villes vus à toute vapeur. — Le Delta. — Un excellent déjeuner nous est servi à mi-route. — Rencontre de sir Samuel Baker. — Le désert. — Le Nil ; pont monumental construit par l'Anglais Stéphenson. — Les ibis. — Palais de Bonuh où fut assassiné Abbas-Pacha, avant-dernier vice-roi. — Les trois pyramides de Gyseh. — Le Caire, la citadelle et la mosquée de Mehémet-Ali nous apparaissent. — Préparatifs de fêtes pour l'arrivée de l'impératrice Eugénie. — Installation à l'*Hôtel-Royal*. — Spectacle de ma fenêtre. — Les puissantes femmes des Harems. — Les Eunuques. — Place de l'Esbekieh. — Rosée de la nuit. — Promenade à travers le quartier arabe. — Le Caire le soir.

J'avais dîné en toute hâte en rentrant à l'*Hôtel de l'Europe*, puis m'étais retirée dans ma chambre pour y faire mon courrier [1] ; je n'eus fini d'écrire que vers trois heures du matin. Il fallait être sur pied à six pour se rendre à sept heures à l'embarcadère. Ce fut un *steeple-chase* haletant, un train de plaisir précipité que ces premiers jours d'excursion à travers l'Égypte. M. Salomone, fidèle à sa parole, m'emmena dans sa voiture au chemin de fer et me fit monter avec lui et un autre officier de la maison du khédive dans un

1. Entre autres, une lettre adressée au *Siècle* renfermant toutes les pages sur Alexandrie qu'on vient de lire.

wagon réservé. A huit heures le convoi s'ébranle et s'élance bientôt à toute vapeur à travers le fertile delta qui est la richesse de l'Égypte moderne comme il l'a été de l'Égypte ancienne. Les trésors de la nature ne s'épuisent jamais, l'éternelle et féconde Cybèle est toujours la mère nourricière de ses enfants qui l'aiment et la cultivent.

Nous rasons d'abord à droite le lac salé *Maréotis* que les Alexandrins appellent Mariout et que, durant la campagne de Bonaparte en Égypte, les Anglais remplirent des eaux de la mer pour couper la retraite à l'armée française. A droite, se déroule le canal Mahmoudieh ; la colonne de Pompée, ainsi que le grand mât d'un navire qui sombre, se dresse derrière nous et nous signale encore la cité disparue à mesure que nous fuyons. Les végétations des cultures diverses qui côtoient les sinuosités des eaux rafraîchissent nos yeux éblouis par l'intensité de la lumière. Des petits bois de palmiers s'alternent avec des champs de maïs et de coton en fleurs. Des barques à voiles latines filent sur l'eau tranquille. Du côté du lac *Maréotis* tout est plan et morne sous l'embrasement du soleil. Mais tout à coup, sur les infiltrations du lac qui borde la voie, les plantes épineuses des cassies sauvages décrivent des bordures d'or et les fleurs rouges des champs de soude brillent comme des massifs de corail. Çà et là, à gauche, entre les cultures exubérantes, et à droite, au bord du lac Salé, se dressent ou plutôt s'accroupissent de misérables villages peuplés de fellahs. Ce sont de véritables tanières que ces habitations creusées dans le

limon durci du Nil. A l'extérieur, devant l'étroite ouverture qui leur sert de porte, des bandes d'enfants nus se roulent et grouillent comme des animaux. Les pères et les mères travaillent la terre verte et fleurie qui entoure ces effroyables cahutes. A distance, ces villages ressemblent à des fragments du désert faisant tache dans une immense oasis. Saisissant contraste, d'opulents palais ceints de fleurs et ombragés de palmiers se prélassent dans le delta. Ces belles villas nouvellement construites par quelque pacha ou quelque négociant enrichi d'Alexandrie sont comme l'écrasement visible, éternel et fatal de la richesse sur la misère.

Le train rase en fuyant les deux petites villes de Damanhour et de Kafr-Faiat où des maisons élégantes se mêlent à ces trous immondes dans lesquels s'entasse la nuit, pêle-mêle avec les bestiaux, toute une famille de fellahs. La ville de Damanhour, dont le haut minaret découpe dans l'éther lumineux ses légères dentelures, est célèbre dans toute l'Égypte par sa foire annuelle, où les ulémas et les jongleurs s'assemblent pour pressurer le peuple et l'abrutir de plus en plus par la superstition. M. Salomone, mon aimable et attentif compagnon de route, me donne d'intéressants détails sur les lieux que nous traversons : il écrit lui-même sur mon carnet de voyage les noms des villes et des villages.

Bientôt nous sommes en plein Delta, au milieu des infiltrations du canal couvertes de fleurs et de roseaux où des ibis d'une blancheur éblouissante se pressent innombrables. Ces oiseaux sacrés pour les Égyptiens

de l'antiquité sont encore respectés par les Arabes qui ne les tuent pas. Immobiles et perchés sur leurs pattes, ils nous regardent passer l'air morne et dédaigneux comme il convient à des divinités détrônées.

A mi-route, un excellent déjeuner fourni par l'*Hôtel de l'Europe* nous attend dans une agréable station. Une immense table est dressée dans une salle improvisée tendue de toiles blanches et pourpres que pavoisent des drapeaux turcs. M. Salomone me fait asseoir à sa droite, nous nous retrouvons là une grande partie des passagers du *Mœris*, Français, Allemands, Espagnols, Suédois ; ceux qui manquent nous ont, ainsi que je l'ai dit, précédés d'un jour au Caire. M. Salomone me fait observer que pas un Anglais n'est encore arrivé à Alexandrie et n'a répondu à l'invitation du khédive. L'Angleterre boude encore à la réussite du grand œuvre du canal de Suez dont elle a jusqu'ici nié la possibilité. A propos d'Anglais, je nomme sir Samuel Baker, qui a fait un voyage si hardi, avec sa jeune femme, à la recherche des sources du Nil. Je ne connais pas de lecture plus attachante que le récit de ces périlleuses pérégrinations[1]. M. Salomone m'apprend que sir Samuel Baker, que son amour de la science a rendu à moitié citoyen égyptien, se trouve justement dans le train qui nous emmène au Caire. A la station suivante j'ai la joie de serrer la main de cet intrépide explorateur. Le vice-roi vient de lui confier une

1. La librairie Hachette en a publié plusieurs éditions dont une illustrée.

nouvelle expédition scientifique au sein de l'Afrique centrale, dans la région des grands lacs.

Nous laissons derrière nous Tentah, la cité exclusivement arabe où se tenaient, récemment encore, de grands marchés d'esclaves et où l'on se rend toujours en pèlerinage de toutes les parties de l'Égypte.

Le train redouble de vélocité à mesure que nous approchons du Caire ; tout à coup, des deux côtés de la route au delà du Delta, le désert nous apparaît. L'incommensurable étendue de ses terres fauves circonscrit la région des terres fertiles, mais le Nil fécondateur, artère vitale et inépuisable, pourvoit à l'alimentation de la haute et basse Égypte. Nous traversons ce fleuve merveilleux auquel se mêlent les fantasmagories de la Bible, sur le pont du chemin de fer construit par l'ingénieur anglais Stephenson. Cet étranger a plus fait pour l'Égypte moderne que tous les plus hauts fonctionnaires turcs. Le fleuve sacré semble gardé par des nuées d'ibis à l'œil mystérieux et interrogateur. Leur immobilité défie le beuglement et l'élan formidable de la locomotive. Puis, parmi les palais qui surgissent sur le bord de la route, nous apercevons celui de Bonuh ! antre sinistre des tyrannies et des turpitudes asiatiques, récemment ensanglanté par l'assassinat d'Abbas-Pacha, avant-dernier vice-roi d'Égypte. Soudain, à droite, sur le ciel blanc tout poudroyant à cette heure d'une lumière incandescente, les trois pyramides de Gyseh se découpent en ligne tranchante. Le Caire, la ville sainte de l'Islam, nous apparaît avec ses minarets

aériens pointant dans l'air comme les mâts d'une flotte. Groupe monumental et superbe qui semble planer dans l'éther. La citadelle et la mosquée de Méhémet-Ali avec ses deux minarets et sa coupole dominent toute la cité. Nous arrivons au débarcadère, s'ouvrant sur une vaste esplanade où une foule de fellahs, cochers, portefaix, drogmans, vêtus de leurs plus beaux costumes, nous entourent et se mettent à nos ordres. Toujours en compagnie de M. Salomone, je monte dans une de ces calèches attelées de chevaux arabes rapides, conduite par de jeunes Nubiens à la stature souple et superbe, aux traits réguliers et énergiques, tempérés par la douceur du regard. Quels merveilleux modèles cette race arabe pourrait fournir à la statuaire !

Nous entrons au Caire par une large rue nouvellement rebâtie à l'européenne et n'ayant plus aucun caractère. En regard du palais de Nubar-Pacha, qu'on dirait un hôtel des Champs-Élysées, nous contournons un arc de triomphe en carton-pierre qu'en ce moment des ouvriers peinturent de couleurs vives ; c'est sous ce décor théâtral que doit passer dans quelques jours (le 22 courant) l'impératrice Eugénie : le khédive ira la recevoir à Alexandrie, puis la conduira en triomphe dans sa capitale.

Pour la circonstance, on ratisse les entours du Caire, on balaye les ruelles des vieux quartiers, et déjà devant tous les édifices publics se dressent des échafaudages tricolores où doivent fumer les lampions qu'on allumera en l'honneur de la souveraine. Comme la vue de la misère des fellahs pourrait attris-

ter ses regards, on a échangé leurs haillons sordides contre des robes neuves ; une grande distribution quotidienne de vêtements se fait, nous assure-t-on, dans le Caire, et les cavas[1] ont reçu l'ordre de n'appliquer la courbache[2], pendant le séjour de Sa Majesté, qu'à huis clos sur le dos de ces malheureux destinés à figurer dans la mise en scène de cette fantasmagorie. Chaque fonctionnaire du vice-roi se pique d'honneur d'imiter Potemkin montrant à Catherine la Grande le factice bien-être de ses États.

Au delà de cet arc de triomphe provisoire, la rue fait un coude et aboutit sur la vaste place de l'Esbekieh dont Ibrahim-Pacha avait fait un des plus beaux lieux du monde. Tous les arbres de l'Orient s'y trouvaient mêlés à la flore complète de l'Asie et de l'Afrique fécondée par les eaux du Nil ; l'exubérante végétation des hautes herbes, des plantes grimpantes avec leurs corolles s'enlaçait aux troncs des palmiers et aux branches des arbres de Judée pliant sous leurs grappes de rubis. Les chameaux et les bisons hantaient ces fouillis merveilleux ; les oiseaux s'y ébattaient en chantant. Un bourdonnement incessant d'insectes s'y mêlait au bruit furtif des reptiles. C'était mystérieux et beau. Aujourd'hui l'Esbekieh n'est plus qu'une large esplanade dénudée au centre et ne gardant de son jardin primitif qu'une ceinture de grands acacias. Le soleil africain tombe d'aplomb sur ce square à la parisienne qu'entourent les

1. Agent de la police égyptienne.
2. Lanière de cuivre à quatre tiges avec laquelle on bat les fellahs.

théâtres récemment construits et les hôtels européens.

M. Salomone m'installe dans une chambre située au premier étage de l'*Hôtel-Royal*. L'atmosphère égyptienne a gardé, comme au temps de Cléopâtre, cette influence vertigineuse qui énerve les Européens. L'absence de toute énergie morale se fait principalement sentir dans le service des hôtels. Malgré la somme considérable allouée par le khédive pour chaque invité, je constate en entrant dans ma chambre le manque absolu de tout confort et de toute propreté; les meubles sont à moitié brisés, le lit est dur comme du granit, les persiennes manquent aux fenêtres, les serrures aux portes et presque tous les vases indispensables aux ablutions sont absents. La plus humble des auberges de la Suisse est préférable à cet hôtel aux escaliers de marbre.

Assaillie par les mouches et les moustiques, je tente en vain une sieste d'une heure dans ce méchant logis, puis je distrais ma fatigue en regardant de ma fenêtre le va-et-vient des piétons et des équipages le long de la place de l'Esbekieh. Chaque voiture est flanquée de deux sahïs (coureurs), jeunes fellahs de douze à quinze ans qui excitent les chevaux dont ils suivent le galop le plus rapide. Ils ont la vigueur et la souplesse des coureurs antiques, pieds et jambes nus avec leur courte tunique blanche serrée à la taille par une veste sans manche, en velours noir brodé d'or, les cheveux rejetés en arrière. Quand la nuit vient, ils secouent en l'air, dans leur course ef-

frénée, des torches de résine en poussant un cri guttural qui veut dire : Place ! place ! à gauche ! à droite ! Ainsi font les gondoliers de Venise en se lançant à travers le dédale des canaux. Les ânes se croisent encore plus nombreux que les voitures. Cet animal biblique est resté la monture aimée des Égyptiens; depuis le baudet mal étrillé, au poil inculte, aux jambes rugueuses, au sabot poussiéreux que montent les pauvres paysans arabes avec leurs charges de fruits et de légumes, jusqu'aux ânons fringants au pelage lisse et soyeux, à l'œil intelligent, aux petites oreilles fines dressées comme des cornes d'antilope, richement harnachés, préférés des fonctionnaires turcs et des Européens que leurs affaires obligent à se hâter à travers les rues étroites du Caire. Les femmes des harems, assises à califourchon sur ce docile animal toujours en honneur sur la terre des Pharaons, prennent plaisir à parcourir la ville et à se rendre aux bazars pour faire des emplettes. Ce jour-là, l'arrivée de tous ces étrangers, hôtes du khédive, offre un aliment de plus à leur curiosité. Accompagnées d'un ou de deux eunuques, elles se dandinent lourdement et grassement sur ces petits ânons élégants et sveltes ; couvertes de leur *abbarah* en taffetas noir qui les enveloppe comme un domino, le ventre en avant, on dirait de ces gros insectes nommés caffards, enfourchés sur des aiguilles. Le abbarah, entr'ouvert par devant, laisse apercevoir une jupe de soie rose ou jaune. Un fermoir d'or ou d'argent, en forme de tourniquet, relie et fixe à la racine du nez le voile, aussi en taffetas noir, à une petite

pièce de même étoffe tendue sur le bas du visage. Elles ne laissent voir que leurs yeux généralement fort beaux; leurs pieds s'épatent dans de larges babouches jaunes ou rouges; celles qui marchent à travers les rues ont l'allure d'oies pantelantes dans un bourbier.

Les plus jeunes, les plus jolies et les plus riches se promènent dans des landaus ou dans des calèches où elles s'entassent au nombre de six. Leurs vêtements, au lieu d'être noirs, sont de couleurs éclatantes; le rose est la nuance préférée de ces élégantes des harems. On les rencontre au soleil couchant dans les allées de *Choubrah*, la promenade fashionable du Caire; elles minaudent des yeux et de l'éventail comme les cocottes parisiennes à l'entour du lac. Deux eunuques, assis sur le siége, de chaque côté de l'arbadji (cocher) et deux autres, debout derrière la voiture comme des valets de bonne maison, veillent à ce que la coquetterie de ces dames n'ait pas de résultats effectifs. Il arrive pourtant que la convoitise des diamants dont les plus riches se parent détermine les eunuques, passionnés pour ces pierreries, à se départir de leur surveillance.

Ces gardiens de la chasteté forcée des femmes sont uniformément vêtus de pantalons et de longues redingotes de drap noir qui les font ressembler à nos prêtres habillés en bourgeois; ils portent tous une grosse chaîne d'or à laquelle pendent des breloques et une de ces énormes montres d'or ou d'argent nommées bassinoires. A leurs mains noires de nègre ou de métis brillent des bagues plus ou moins précieuses,

suivant la richesse des harems auxquels ils sont attachés. Les eunuques exerçaient autrefois dans les harems une autorité redoutable et redoutée. Investis par leurs maîtres d'une rigoureuse surveillance sur les femmes esclaves, ils avaient le droit de les battre au besoin pour refréner leurs passions ou leurs caprices. Instruments d'une tyrannie barbare, l'état hors nature où cette même tyrannie les avait mis les rendait haineux et cruels ; ne pouvant exercer leurs représailles contre les hommes, ils s'en vengeaient sur de malheureuses femmes dépendantes comme eux du bon plaisir des maîtres. Aucun attendrissement sympathique ne pouvant adoucir leur espionnage, ils y puisaient une sorte d'orgueil bestial ; esclaves, ils s'imaginaient devenir des maîtres en torturant d'autres esclaves. La dénonciation, acte vil, ne fût-elle pas mensongère, leur donnait incessamment le droit de vie et de mort sur les femmes commises à leur garde ; forcées de s'ingénier désormais à acheter leur silence par des cadeaux et des câlineries familières, c'était entre elles et eux, un échange de bassesses, de vénalités et de turpitudes, qui faisaient des harems les lieux les plus corrompus du monde.

Désormais le courant européen apporte dans ces cloîtres orientaux un souffle épurateur.

Ainsi la Révolution française, en pénétrant dans les couvents, y répandit un assainissement moral. La plupart des Turcs devenus imitateurs de nos usages n'autorisent plus aujourd'hui dans les harems le contrôle despotique des eunuques. Pauvres lions auxquels on a coupé les ongles en coupant autre

chose, ce ne sont plus que des chats hargneux à la piteuse allure. Ces malheureux mutilés sont réduits au rôle de serviteurs de grande maison, une sorte de luxe barbare pour les riches mahométans, comme l'est en Europe le luxe ridicule des valets poudrés servant les anciennes familles et celles des parvenus fastueux. Rien de plus répulsif à voir, sous leur costume demi-ecclésiastique, que ces êtres sans sexe; leurs grands yeux noirs n'ont plus qu'une flamme terne, leurs traits primitivement énergiques sont affaissés et flétris avant l'âge. Quand ils vous tendent leur main ou leur poignet replié, pour vous aider à monter ou à descendre de voiture, on recule au contact de leur peau froide et visqueuse comme celle d'un cadavre dont la décomposition a commencé. On croirait qu'en leur enlevant ce qui constitue la vie, on les a, vivants, fait entrer dans la mort. Je dirai, dans le récit de mes visites aux harems, l'impression insurmontable de dégoût, presque d'effroi, que m'ont toujours causée ces pauvres êtres. J'en ai vu d'excellents, doux, humbles, tristes, résignés, ayant pour leur maîtresse un dévouement sans bornes de chiens de garde, étendant leurs services empressés jusqu'à leurs amies européennes. Eh bien! malgré ma pitié et mes raisonnements philosophiques, je ne suis jamais parvenue à vaincre la répulsion qu'ils me causent.

Ce premier jour de mon arrivée au Caire, mes observations furent naturellement tout extérieures et partant superficielles; je remarquai que les pauvres fellahines qui allaient d'un pas rapide, à travers la ville, avec de lourds fardeaux sur la tête, ou d'énormes cru-

ches rappelant les amphores antiques, portaient leur *abbarah* ou leur *bourouh* (voile) en cotonnade bleue avec plus de grâce que les femmes des harems. Le travail a développé chez les unes toute la souplesse du corps, tandis qu'une vie paresseuse et inerte alourdit et vieillit les autres.

En face de l'Hôtel-Royal, à l'ombre des acacias et des sycomores qui entourent la place de l'Esbekieh, des Arabes dont le costume dénote l'aisance, assis à de petites tables rondes, jouent aux échecs et aux dames, d'autres fument le narguillé et boivent le café; ils sont là des heures entières comme en extase. Silencieux, graves, immobiles, sans leurs yeux qui pétillent, on les dirait endormis. Des musiciens ambulants font entendre, par intervalle, quelque mélopée douce et des accords de mandoline. La nuit me surprend à ma fenêtre. Nuit soudaine, sans la transition du crépuscule, on passe de la pourpre éclatante et de l'or en fusion du soleil couchant à la teinte d'opale d'un ciel étoilé. La lune se lève éclairant, de son orbe énorme, le ciel transparent. C'est aussi sans transition qu'à la chaleur dévorante du jour succède une fraîcheur subite qui vous pénètre par tous les pores.

Je me laisse tenter par cette belle nuit caressante et traîtresse comme les sirènes de la fable. Je monte en voiture en compagnie d'une dame française qui habite le Caire depuis plusieurs années. Nous nous faisons conduire dans les ruelles habitées par les Arabes [1], ouvriers et petits marchands. Les boutiques

1. Arabes et fellahs sont de même race; seulement on désigne sous

sont fermées. Sortes d'établis carrés pratiqués dans le rez-de-chaussée des maisons, les seuils de ces boutiques se transforment la nuit en lits où s'étendent les gardiens des marchandises. Les petits cafés arabes, bas, obscurs, enfumés, regorgent de consommateurs. On joue, on fume, on déguste lentement le café bouillant; on se raconte les événements de la journée. Les invités du vice-roi défrayent, ce soir-là, les récits des nouvellistes arabes, moins friands aujourd'hui de merveilleux que du récit des faits positifs et du scandale des mœurs des hauts fonctionnaires turcs ; l'auditoire attentif stimule les conteurs en payant leur consommation. Ceux-ci les renseignent sur les bandes d'Européens qui viennent d'envahir le Caire ; sur les impôts récemment décrétés pour repaître ces sangsues qu'honore le khédive ; sur le nombre de coups de courbache reçus dans le jour par les fellahs récalcitrants. La censure publique des méfaits et des injustices des puissants gagne l'Orient. Là aussi les peuples commencent à s'enquérir comment on les gouverne, et de quel droit on les tond sans merci. La soumission aveugle à Allah a fait son temps. Les consciences échappent, au Caire, au fatalisme de Mahomet.

Nous assistons, ce soir-là, à une de ces cérémonies de l'Islam qui a tout l'aspect d'une farce de carnaval. Une vingtaine d'hommes alignés se frottent le ventre contre le derrière[1] les uns des autres; ils balancent

e nom de fellahs les paysans qui cultivent la terre et les hommes de peine qui exercent des métiers serviles.

1. Pas un écrivain du XVIIe et XVIIIe siècle n'eût hésité à se servir de ce mot. Nous sommes devenus plus pudibonds; sommes-nous devenus plus chastes? *That is question.*

convulsivement leurs épaules, ils crient, ils chantent en invoquant Allah. Plus loin des tambourins retentissent, un enfant beugle sous le couteau qui l'opère, c'est un circoncis nouveau voué à Mahomet ! Un Arabe, ivre de hatchih, nous offre de nous faire place parmi les matrones qui assistent à l'opération judaïque qu'accompagnent de joyeuses exclamations.

Ma compagne de promenade me fait observer qu'il y a quatre ans, des Européens (chiens de chrétiens) n'auraient pu troubler impunément des fonctions publiques de l'islamisme, comme le fait en ce moment le passage de notre voiture qui force tous ces dévots indifférents à s'aplatir contre les murs des maisons. Nos sahis crient : Place ! place ! et notre arbadji fouette ses chevaux à travers la foule joyeuse et soûle.

Vu à la lueur des astres et des fanaux qui éclairent ces ruelles étranglées, et des becs de gaz illuminant les rues plus larges, le Caire m'apparaît, ce soir-là, comme une ville en reconstruction. On y élève partout de grandes maisons, des théâtres, des usines à l'architecture européenne. On y perce en tous sens des places et des squares. La fièvre ruineuse des prétendus embellissements et assainissements de nos Haussmann a gagné le Caire. Mais je crois que pour la cité égyptienne elle ne produira que des résultats absolument négatifs. Les ruelles étroites et tortueuses tendues de *velarium* durant le jour étaient un refuge bienfaisant contre le soleil d'Afrique. Enlever au Caire la fraîcheur et l'ombre, c'est lui enlever la salubrité.

Comme art, les constructions ne sont que des bâtisses banales sans caractère. On laisse périr des

chefs-d'œuvre exquis et inimitables de l'architecture arabe, et on élève à grands frais ces monuments vulgaires.

Nous passons devant un des nombreux palais du vice-roi situé près de l'Esbekieh, décoré d'un de ces échafaudages en bois peint, soutenant les lampions disposés en croissant qui s'éclaireront pour l'entrée de l'impératrice. Des décorations semblables ornent le quartier de la police que nous traversons en rentrant à l'Hôtel-Royal, à onze heures du soir.

J'avais gagné à cette première promenade nocturne une extinction de voix complète et un peu de fièvre. Je n'en fus pas moins debout, le lendemain matin (lundi 22 octobre) à sept heures. Le mot d'ordre fatidique d'un voyageur, dont comme à nous les jours d'excursion sont comptés, est celui d'un juif-errant de la légende : « Marche ! marche encore ! »

CHAPITRE IV

Aspect des quartiers marchands du Caire. — La citadelle. — La mosquée de Méhémet-Ali. — Massacre des Mamelouks. — Folie de la victime et folie du bourreau.

J'ai dit que les officiers de cérémonie du khédive avaient mis à notre disposition une voiture et un drogman dont nous pouvions user de six heures du matin à minuit. Je souhaite à tous les voyageurs qui visitent le Caire un drogman aussi intelligent et aussi courageux qu'Ali Morguaoin. Ali est borgne, mais de son seul œil qui flamboie, tout son visage impassible s'éclaire. Mes lecteurs feront bientôt connaissance avec ce brave Arabe. Il me fit commencer ce jour mes courses matinales par la visite de la citadelle. Nous traversons d'abord les rues les plus commerçantes du Caire. Rien d'inusité, et partant d'attrayant pour un Européen comme le labyrinthe de *Viccoli*, rappelant les plus inextricables quartiers de Gênes et de Venise, mais avec des chocs effarés de piétons et de cochers inconnus des cités italiennes; c'est la diversité des types et la variété des costumes, donnant à la ville égyptienne un caractère qui lui est propre. C'est un croisement d'idiomes tenant plus

des patois que des langues ; mauvais français, italien trivial, grec barbare, et dominant tous ces accents mêlés l'accent guttural de l'arabe. Nous franchissons d'abord le *Mouski*, une des rues les plus larges du Caire, où sont les cafés européens, les magasins d'étoffes françaises, de bijouteries, de modes et les boutiques de coiffeurs. Les sahïs redoublent de vigueur de bras et de poumon pour faire faire place aux voitures à travers ces encombrements d'êtres. On dirait les flots d'un fleuve s'engouffrant dans des tubes étroits d'où ils ne peuvent sortir que par la pression violente des flots qui les suivent. Les voitures, poussées par les piétons, avancent lentement, heurtant les chameaux, les ânes, les moutons, les chèvres, et, comptés comme des animaux, les pauvres fellahs, hommes, femmes, enfants, écrasés de fardeaux et sur lesquels le bâton se lève quand ils ne se rangent pas assez vite pour laisser passer n'importe quel cavalier ou le premier quidam venu qui se rengorge en voiture. L'immobilité des marchands turcs ou arabes assis les jambes croisées et fumant le chibouck dans leur boutique en forme de cage, contraste avec l'agitation de ces vagues humaines. Si on lève la tête vers le faîte des hautes maisons qui bordent ces ruelles, on devine au-dessus des toiles tendues, interceptant les feux du soleil, de petites terrasses où les femmes des harems cultivent des fleurs. Parfois une légère ondée échappée à leur arrosoir s'égare jusque sur la tête des passants.

L'eau est une des voluptés de cette cité brûlante, le Nil alimente de nombreuses fontaines ; chaque quartier en est pourvu. L'eau surgit à couvert sous des

coupoles affaissées, d'architecture arabe, plus ou moins ornementées et peintes, suivant le rang et la fortune du bienfaiteur qui les a érigées à la suite d'un vœu fait à Mahomet.

Quelques-uns de ces monuments seraient fort beaux, s'ils étaient dégagés des maisons qui les obstruent ; des tasses de fer, suspendues à des chaînes, invitent les passants à s'y abreuver. Fidèles observateurs des préceptes du Koran qui défendent le vin et prescrivent les ablutions, les pauvres Arabes se pressent à ces fontaines salubres, comme le peuple de Londres ou de Paris chez les marchands de spiritueux délétères.

Nous franchissons une porte monumentale, entourée de décombres, et commençons à gravir la large voie qui serpente sur le penchant du Mokattam, point culminant du Caire; la vieille citadelle trône sur un plateau de la montagne à 95 mètres au-dessus des basses eaux du Nil. Elle renferme des constructions grandioses de diverses époques ; les bastions, les tours, et la vieille mosquée située à gauche, remontent au règne du sultan Saladin (1170 et 1193). Vue à vol d'oiseau, la citadelle avec ses remparts, ses rues, ses palais, ses tours, ses mosquées, offre l'aspect d'une ville complète. De transformation en transformation, le château fort de Saladin est devenu un assemblage de monuments sans unité de style. Il y a cinquante ans, l'enceinte de la citadelle renfermait encore les édifices les plus merveilleux de l'art arabe. On y voyait le palais de Saladin (appelé aussi le divan de Joseph) dont la salle principale était

soutenue par trente-deux colonnes monolithes; la splendide mosquée de Kalaoun et plusieurs riches divans[1], d'une architecture exquise, avec des ornementations peintes d'azur et d'or. En 1823, une formidable explosion ruina en partie ces monuments incomparables, et peu de temps après, pour faire place à la mosquée de Méhémet-Ali, on continua l'œuvre de destruction. Ce qu'on montre aux visiteurs de la citadelle, c'est d'abord cette mosquée fastueuse de Méhémet-Ali, puis le *Byr-Yussef* (puits de Joseph), et aussi la fameuse tour d'où Émir-Bey se précipita à cheval, échappant par ce trait d'audace à la mort qui frappait derrière lui tous les Mamelouks (1811).

Après avoir franchi une porte voûtée, gardée par des soldats, nous atteignons la grande cour de Rouméli; à gauche se dresse la tour de laquelle s'élança Émir-Bey, à droite est situé le divan actuel. Nous laissons à gauche une mosquée abandonnée et nous arrivons sur l'esplanade où s'élève la mosquée de Méhémet-Ali. Commencé en 1829, ce splendide édifice ne fut terminé que vingt ans après. Le soleil, en dorant les marbres et les albâtres dont il est revêtu, lui a imprimé un caractère de vétusté qui double sa magnificence. Les colonnades de la cour, les fontaines aux ablutions et les parvis du temple sont un éblouissement. Avant de nous laisser pénétrer dans l'enceinte sacrée, les deux hodjas (prêtres subalternes) qui en gardent l'entrée chaussent nos pieds des babouches

1. Les divans sont les lieux où s'assemblent les hauts fonctionnaires turcs.

sacramentelles, puis nous tendent la main pour recevoir le *batchiche* non moins sacramentel. Nous franchissons le parvis de la somptueuse mosquée. A droite, en entrant, derrière une grille dorée, est le tombeau de Méhémet-Ali ; il repose là, tout près du *Saut du Mamelouk*, rappelant l'acte barbare qui ensanglante sa mémoire. Je franchirai plus tard la grille de ce tombeau, en compagnie d'une gracieuse petite-fille de ce grand vice-roi, qui fut le fondateur de la dynastie égyptienne, et je donnerai alors les détails de cette étrange sépulture. Ce jour-là, des ulémas dorment étendus au pied de la grille. A notre approche, ils s'éveillent en bâillant, et demandent qui je suis à mon drogman Ali, tout en échangeant avec lui des prises de tabac. Ils sont sales et vulgaires d'aspect, autant que les prêtres chrétiens de l'Italie méridionale. Quelques soldats de la citadelle sont venus chercher l'ombre et la fraîcheur sous la coupole éclatante. Adossés aux piliers, ils font une douce sieste sur les tapis persans qui recouvrent le pavé de marbre. La vaste enceinte est muette et à peu près déserte ; les jours de cérémonie, la voix des ulémas retentit du haut de la chaire de marbre. Des milliers de lampes d'argent suspendues à la voûte s'allument telles que des encensoirs ; l'islamisme emprunte, ces jours-là, au catholicisme quelque chose de la pompe théâtrale déployée à Rome durant la semaine sainte. Les génuflexions chrétiennes et les salamaleks mahométans se ressemblent. Même anéantissement de la raison humaine dans la crédulité qu'ils exigent de leurs ouailles. Enseignement de l'impossible rédui-

sant l'homme à l'humiliation de ce mot fameux de Pascal : *Pour croire il faut s'abétir*. Mais voilà bientôt cent ans que l'humanité a énergiquement rompu avec cet abêtissement, condition *sine qua non* de l'existence des religions et des tyrannies. L'autocratie des prêtres laïques, fille de la théocratie et de la thaumaturgie, ayant fait son temps, aussitôt les religions sont apparues chancelantes. Autrefois elles avaient pour soutien la force brutale des potentats, et de leur côté elles faisaient intervenir Dieu pour consacrer cette force. Mais aujourd'hui les rois ne règnent plus que de par la volonté des peuples ; ils dédaignent les religions, leurs anciennes alliées. Parfois même, quand leurs intérêts l'exigent, les rois accusent tout haut la religion d'enchaîner le progrès des sociétés.

Ce divorce entre les religions et les puissances laïques se manifeste au Caire, comme à Constantinople, aussi bien qu'en Italie et même en France, les jours où un pouvoir nouveau se fonde à Paris après une marche en avant de la Révolution. Ce n'est plus de par la grâce de Dieu, mais de par la volonté nationale, que tout pouvoir nouveau décrète son autorité. Pour ne parler que du Caire, il est indéniable que le courant européen y effondre de toutes parts l'islamisme.

Ainsi je rêvais dans la mosquée de Méhémet-Ali, me rappelant une méditation semblable qui m'avait assaillie huit ans auparavant, à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure[1].

Ali, mon drogman, continuait à causer avec les ulémas, et les renseignait sur ces invités du vice-roi qui

1. Voir l'*Italie des Italiens*, 4e volume.

venaient d'envahir le Caire, et qui tous, même les plus frivoles, les plus courtisans de l'Empire, les plus réfractaires à l'esprit de la Révolution (deux fois violée par les Bonaparte) y apportaient à leur insu un souffle, une émanation, un pollen inconscient de cette Révolution triomphante.

En sortant, à gauche de la cour de la mosquée, on se trouve au bord du plateau, dominant de ce côté une anfractuosité abrupte et profonde, gouffre béant où furent précipités en 1811 les corps sanglants de vingt mille mamelouks[1] égorgés par ordre de Méhémet-Ali. Si l'anéantissement de ce corps barbare et indiscipliné, souillé de tous les crimes et de tous les vices[2], fut nécessaire à la stabilité de la puissance du grand pacha, comment ne pas reculer de honte devant cette

1. Ce nombre de vingt mille, auquel on évalue le massacre des Mamelouks, comprend, sans doute, ceux qui furent tués dans toute l'Égypte, par ordre de Méhémet-Ali, à l'heure même où il présidait à leur massacre au Caire.

2. Voici ce que dit Volney de cette fameuse milice: « Les Mamelouks ne connaissent rien de notre art militaire; ils n'ont ni uniforme, ni ordonnance, ni formation, ni discipline, ni même de subordination. Leur réunion est un attroupement, leur marche est une cohue, leur combat est un duel, leur guerre est un brigandage; ordinairement elle se fait dans la ville même du Caire. Au moment qu'on y pense le moins une cabale éclate, les beys montent à cheval, l'alarme se répand, leurs adversaires paraissent : on se charge dans la rue, le sabre à la main; quelques meurtres décident de la querelle et le chef le plus faible ou le plus timide est exilé. Le peuple n'est pour rien dans ces combats; peu lui importe que les tyrans s'égorgent.

« Quelquefois la guerre est transportée à la campagne et les combattants n'y déploient pas plus d'art. Le parti le plus fort ou le plus audacieux poursuit l'autre; s'ils sont égaux en courage, ils s'attendent ou se donnent un rendez-vous, et là, sans égard pour les avantages de position, les deux troupes s'approchent en peloton; les plus hardis marchent en tête; on s'aborde, on se défie, on s'attaque; chacun choisit son homme : on tire, si l'on peut, et l'on passe vite aux

monstrueuse hécatombe faite en plein XIXe siècle par un allié de la France qui ambitionnait de façonner l'Égypte à nos mœurs? Méhémet-Ali, ne songeant qu'à l'affermissement de sa puissance, accomplit cet

sabres; c'est là que se déploient l'art du cavalier et la souplesse du cheval. Si celui-ci tombe, l'autre est perdu. Dans les déroutes, les valets toujours présents relèvent leurs maîtres; s'il n'y a pas de témoins, ils l'assomment pour prendre la ceinture de sequins qu'il a soin de porter. Souvent la bataille se décide par la mort de deux ou trois personnes. Depuis quelque temps surtout, les Mamelouks ont compris que leurs patrons, étant les principaux intéressés, devaient courir les plus grands risques et ils leur en laissent l'honneur. S'ils ont l'avantage, tant mieux pour tout le monde; s'ils sont vaincus, l'on capitule avec le vainqueur, qui souvent a fait ses conditions d'avance. Il n'y a que profit à rester tranquille; on est sûr de trouver un maître qui paye, et l'on revient au Caire vivre à ses dépens jusqu'à nouvelle fortune.

« Ce caractère qui cause la mobilité de cette milice, est une suite nécessaire de sa constitution. Le jeune paysan vendu en Mingrélie ou en Géorgie n'a pas plutôt mis le pied en Égypte, que ses idées subissent une révolution. Une carrière immense s'ouvre à ses regards. Tout se réunit pour éveiller son audace et son ambition; encore esclave, il se sent destiné à devenir maître, et déjà il prend l'esprit de sa future condition. Il calcule le besoin qu'a de lui son patron, et il lui fait acheter ses services et son zèle; il les mesure sur le salaire qu'il en reçoit, ou sur celui qu'il en attend. Or, comme cette société ne connaît pas d'autre mobile que l'argent, il en résulte que le soin principal des maîtres est de satisfaire l'avidité de leurs serviteurs pour maintenir leur attachement. De là cette prodigalité des beys, ruineuse à l'Égypte qu'ils pillent; de là, cette insubordination des Mamelouks, fatale à leurs chefs qu'ils dépouillent; de là, ces intrigues qui ne cessent d'agiter les grands et les petits. A peine un esclave est-il affranchi, qu'il porte déjà ses regards sur les premiers emplois. Qui pourrait arrêter ses prétentions?

« Rien dans ceux qui commandent ne lui offre cette supériorité de talents qui imprime le respect. Il n'y voit que des soldats comme lui, parvenus à la puissance *par les décrets du sort*; et s'il plaît au sort de le favoriser, il parviendra de même, et il ne sera pas moins habile dans l'art de gouverner, puisque cet art ne consiste qu'à prendre de l'argent et à donner des coups de sabre. De cet ordre de choses, est encore né un luxe effréné, qui, levant les barrières à tous les besoins, a donné à la rapacité des grands une étendue sans bornes. Ce luxe est tel, qu'il n'y a point de Mamelouk dont l'entretien ne

acte exécrable avec l'astuce impénétrable et l'impassible cruauté d'un barbare. Prêt à partir pour une expédition à la Mecque, et redoutant, en son absence, une révolte des mamelouks, il invita tous leurs chefs, accompagnés de leur corps complet, à un grand dîner d'adieu dans son palais de la Citadelle. Hôte calme et joyeux, il les reçut souriant et plein de bienveillance. Ce palais était sans doute celui de Saladin, dont il ne reste plus aujourd'hui que le corps de logis affecté au divan et la fameuse tour dite du Mamelouk. Les restes des bâtiments de l'ancienne demeure souveraine ont fait place, nous l'avons dit, à la mosquée de Méhémet-Ali, dont la cour domine l'abîme. Le

coûte par an 2,500 livres, et il en est beaucoup qui coûtent le double. A chaque ramadan il faut un habillement neuf, il faut des draps de France, des failles de Venise, des étoffes de Damas et des Indes. Il faut souvent renouveler les chevaux, les harnais. On veut des pistolets et des sabres damasquinés, des étriers dorés d'or moulu, des selles et des brides plaquées d'argent. Il faut aux chefs, pour les distinguer du vulgaire, des bijoux, des pierres précieuses, des chevaux arabes de deux et trois cents louis, et une foule de pelisses dont les moindres coûtent cinq cents livres.

« Les mœurs des Mamelouks sont telles qu'il est à craindre, en conservant les simples traits de la vérité, d'encourir le soupçon d'une exagération passionnée. Nés la plupart dans le rit grec, et circoncis au moment qu'on les achète, ils ne sont aux yeux des Turcs mêmes que des *renégats*, sans foi ni religion. Étrangers entre eux, ils ne sont point liés par ces sentiments naturels qui unissent les autres hommes. Sans parents, sans enfants, le passé n'a rien fait pour eux, ils ne font rien pour l'avenir. Ignorants et superstitieux par éducation, ils deviennent farouches par les meurtres, séditieux par les tumultes, perfides par les cabales, lâches par la dissimulation, et corrompus par toute espèce de débauche. Ils sont surtout adonnés à ce genre honteux qui fut de tout temps le vice des Grecs et des Tartares; c'est la première leçon qu'ils reçoivent de leur maître d'armes. On ne sait comment expliquer ce goût, quand on considère qu'ils ont tous des femmes; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas un seul Mamelouk sans tache; et leur contagion a dépravé les habitants du Caire, même les chrétiens de Syrie qui y demeurent. »

grand vice-roi, au comble de la puissance, édifia un temple sur le lieu même de son forfait, pensant ainsi, comme tous les autocrates de la terre, obtenir de Dieu l'absolution du sang répandu.

On arrivait au palais par des rues étroites flanquées de murailles et de maisons. Méhémet-Ali posta aux issues de toutes ces ruelles les soldats de ses bataillons de fidèles Albanais. Il leur donna ordre de frapper sans merci tous les mamelouks à leur sortie du palais. L'ordre fut exécuté avec cette aveugle bestialité sanguinaire propre à des esclaves rompus aux meurtres, et à qui aucun sentiment humain ne devait faire enfreindre la consigne d'un maître redouté.

A l'issue de la fête royale, après les chants et la musique, les danses voluptueuses des almées et les chiboucks de paix fumés sous l'œil caressant du maître, sitôt que la troupe armée et superbe de tous ces audacieux mamelouks se fut engagée dans le labyrinthe des ruelles, le massacre commença. Surpris et terrassés avant d'avoir pu songer à se défendre, tous furent égorgés. Horribles tueries ! le sang coulait en larges rigoles dans l'enchevêtrement des murailles et jaillissait dans l'anfractuosité des rocs où l'on jetait les cadavres. Un seul, Émir-Bey, s'y précipita, vivant, en lançant son cheval du haut de la tour qui garde son nom. De pauvres fellahs le recueillirent et le cachèrent. Il devint fou au souvenir de cette scène d'horreur. Il croyait toujours entendre les cris désespérés de ses frères d'armes. Sa folie fut en grande vénération parmi les Arabes.

Fatidique rapprochement ! Méhémet-Ali, aussi, est

mort fou, comme la seule de ses victimes survivante ! En vain le bourreau royal tenta-t-il d'enfouir ces milliers de fantômes sous les marbres de sa mosquée, il les voyait se dresser sans cesse à travers les colonnades d'albâtre, menaçants et innombrables. De la magnifique fontaine d'où jaillit l'eau aux ablutions surgissait du sang ! toujours, toujours, comme d'une source inépuisable. Alors le grand vice-roi tombait dans des accès de démence furieuse. Il avait pu tuer tous les mamelouks, il ne pouvait tuer leurs spectres. La vision anéantissait la puissance.

On a beau avoir à ses pieds les rocs bouleversés du *Saut-du-Mamelouk* attestant la vérité du récit historique, l'épouvante de ce drame se dissipe sous l'éblouissement du panorama du Caire, qui se déroule soudain devant vous. On s'assied au bord du gouffre de peur du vertige, et alors, ravi, émerveillé, on ne songe plus qu'à fixer dans son souvenir ce vaste tableau, l'un des plus splendides du monde. Sur la rive gauche du Nil, les trois pyramides de Gyseh, pesamment assises au penchant de la chaîne lybique, se détachent sur le fond d'or du ciel incandescent. Le grand fleuve, se déployant majestueux, s'avance lentement vers la ville sainte ; il entoure de ses bras lumineux l'île verte de Rondah, où des villas se groupent à l'ombre ; puis il côtoie le *vieux Caire* et le faubourg de Boulak ; il contourne enfin une partie de l'immense cité qui se dresse en nettes saillies au pied de la citadelle. Les massives coupoles des mosquées et les minarets aériens surgissent innombrables, découpant dans le vif azur la blancheur de leurs marbres ouvra-

gés. Sur un plan plus éloigné, un aqueduc, rappelant ceux de la campagne de Rome, part du *vieux Caire* et déroule ses arceaux jusqu'à la citadelle où il apporte l'eau du Nil. Plus loin encore, les pyramides de Saggarah, moins grandes mais plus anciennes que celles de Gyseh, tranchent de leurs équerres le ciel mat et le désert fauve qui les environne. Puis les bosquets de palmiers s'alternent avec les habitations, sur les deux rives du fleuve, dépliant dans l'éther leurs éventails verts gigantesques. Et, comme un cadre incommensurable à la cité radieuse, au fleuve fécond, à la végétation exubérante, le désert morne et aride qui semble fumer sous l'embrasement du soleil. C'est d'un effet foudroyant et sublime. On se sent comme perdu au sein de cette nature écrasante. Elle terrifie les Européens inhabitués à sa rudesse.

Aidée par mon drogman Ali, je descends à grand'peine la roche éventrée où surplombe la mosquée. Nous longeons des fortifications nouvelles auxquelles de pauvres fellahs travaillent sous la direction des soldats. A droite est un palais, entouré d'un grêle jardin, maison de plaisance récemment construite pour le khédive, où ont été entassés, dans une enfilade de salles vulgaires tendues de papiers peints, les ameublements parisiens les plus riches. Je fuis cette demeure bourgeoise et remonte une rampe boueuse qui aboutit au puits célèbre attribué par la légende à Joseph, fils de Jacob. Ce puits fut creusé sous le règne de Saladin. Pour atteindre les infiltrations du Nil qui l'alimentent, il fallut percer le roc jusqu'à quatre-vingt-quatre mètres de profondeur. Un manége mû par des

bœufs élève l'eau jusqu'à mi-hauteur de ce puits gigantesque, d'où un second manége l'amène à la partie supérieure. Cette eau saumâtre ne sert qu'à l'usage des bestiaux. Pour la garnison et les autres habitants de la citadelle, l'aqueduc dont j'ai parlé y apporte l'eau du Nil. Des chevaux, des ânes et des chameaux s'abreuvent en ce moment au puits de Joseph. Un vieux fellah leur mesure leur ration liquide dans une grande jatte de fer. Du *puits de Joseph* à la place de Roumélie, où j'ai laissé ma voiture, il faut suivre les détours de vieilles constructions de la citadelle encombrées de malheureux qui vous demandent l'aumône, de vendeurs de dattes, de pastèques et de bananes.

En arrivant sur la place de Roumélie je regarde curieusement la tour d'*Emir-Bey*, exprimant mon doute à Ali qu'un homme ait pu s'élancer de cette hauteur sans que son corps se soit brisé en lambeaux. Mon drogman me fait observer qu'à l'époque du massacre des mamelouks, il y avait à la base de la tour un amoncellement de décombres, sorte de tertre, aboutissant à l'abîme. Dans les travaux d'embellissement qui viennent d'être exécutés sur la place, la tour dégagée a gagné en élévation ce que ces décombres lui enlevaient.

Je ne me décide pas à quitter la place de Roumélie sans faire une tentative pour me faire ouvrir le local du divan situé à sa droite; l'exhibition de ma lettre d'invité et l'argument plus décisif d'un batchiche déterminent les gardiens à m'en permettre l'entrée. Une merveilleuse porte intérieure en marbre blanc au cintre fouillé de fines sculptures, peinte d'or et d'azur

et s'épanouissant sur les chapiteaux de sveltes colonnettes, attire aussitôt mes regards charmés. On monte quelques marches pratiquées sous cette belle porte arabe, reste du palais de Saladin. Les gardiens soulèvent de lourdes portières de damas et l'on se trouve dans la grande salle du divan, dont le plafond à caissons couvert d'arabesques, les tentures, les coussins et tout l'ameublement de soie et d'or miroitent aux feux du soleil.

Un autre jour je conduirai mes lecteurs autour des remparts formidables qui ceignent la forteresse du côté du désert. Ces hautes et mystérieuses murailles, flanquées de tours cyclopéennes d'un ton roux comme les sables qui les environnent, évoquent des visions fantastiques. On s'imagine que le vent du désert, souffle tout-puissant et magique des djinns, a, dans une nuit d'incantation, massé ces tourbillons de blonde poussière, les a secoués et fixés en assises inébranlables supportant ces murs qui montent au ciel, ces bastions et ces tours qui se rient du temps. Cet aspect de la citadelle, vue du côté du désert, m'a toujours rappelé un de ces grands dessins à la plume de Victor Hugo, création palpable et visible d'édifices imaginaires d'un si énorme effet, attestant que si ce génie unique, multiple et complet eût fait des tableaux, il leur eût donné ces rayonnements inattendus qu'on trouve dans ses livres, de même qu'il a su mettre en ceux-ci la puissance de coloris, de relief et de structure des plus grandes œuvres de la peinture, de la statuaire et de l'architecture.

CHAPITRE V

Mes compagnons de table à l'Hôtel Royal. — Audience du vice-roi Ismaïl-Pacha. —, Son portrait. — Son vrai caractère. — Ce que je lui aurais dit si je l'avais vu seul. — Le gros horticulteur et sa jeune épouse. — Fête du soir à la française au palais du khédive. — Le duc et la duchesse d'Aoste. — Vraie fête orientale. — Fin de la soirée.

Après ma visite à la citadelle, comme je rentrais ce matin-là (lundi 18 octobre 1869) fort lasse à l'hôtel, j'y eus la visite de l'aimable Tonino Salomone, qui me présenta un bey et un effendi, ses compatriotes. Ces trois Italiens m'assurèrent à l'envi de leur entier dévouement en retour de la sympathie que j'avais eue de tout temps pour leur mère-patrie. M. Salomone me répéta qu'il veillait et veillerait, pendant toute notre excursion dans la haute Égypte, à me procurer tout le confort et tous les soins qu'il lui serait possible. Je le remerciai en lui serrant la main. J'ajoutai que, me fiant à lui pour me choisir une bonne cabine sur un des bateaux à vapeur qui nous feraient remonter le Nil, j'allais employer exclusivement notre court séjour au Caire à voir ses monuments et ses curiosités. La cloche du déjeuner abrégea la visite des

trois officiers de cérémonie du vice-roi. Je leur offris, en nous séparant, un de mes ouvrages.

J'appris à la table d'hôte, par quelques invités français fort mécontents, que les plus importants d'entre nous, personnages officiels, membres de l'Institut et journalistes *bien pensants*, avaient été présentés le matin même au khédive par M. Charles Blanc, et que ceux des invités qui n'avaient pas été compris dans cette députation s'étaient présentés eux-mêmes à la débandade. Je m'étonnai que M. Charles Blanc, dont l'illustre frère m'a toujours témoigné un amical intérêt, m'eût comprise au nombre des exclus. Cette présentation aurait dû avoir lieu en corps.

J'insiste sur cette présentation partielle parce qu'elle fut le premier indice des catégories qui s'établirent dès notre arrivée au Caire, et qu'elle marque le point de départ des divisions futures.

Quelques-unes des personnes présentées le matin m'assurèrent que le khédive était très-accessible, et que, si je désirais le voir, je n'avais qu'à me présenter, dans l'après-midi, à son palais de Kasr-il-Nil. J'hésitais à faire cette visite personnelle, lorsque je reçus une invitation pour assister, le soir même, à une soirée donnée par le vice-roi au duc et à la duchesse d'Aoste, résidant au Caire depuis quelque temps. Je me décidai alors à rendre politesse pour politesse, et je me fis conduire au palais de Kasr-il-Nil. Mon nom, bien connu des Italiens en fonctions près du vice-roi, me fit aussitôt introduire. Je reconnus parmi eux quelques anciens compagnons d'armes de Garibaldi, émigrés en Égypte après Mentana. Je me

trouvai dans la salle d'attente avec un gros personnage vulgaire, se rengorgeant dans son habit noir et sa cravate blanche, dont les manières, ou plutôt l'absence de toutes manières, avaient égayé le matin toute la table d'hôte. C'était un jardinier français, qui, dans l'espoir de faire fortune en Égypte, venait proposer au khédive de transformer les jardins de son palais en parterres parisiens. La jeune femme qui l'accompagnait, et qui aurait pu être sa fille tant la disproportion d'âge était flagrante entre l'époux et l'épouse, avait encore en ce moment la mise simple et l'allure naïve d'une de ces grisettes primitives que Musset et Mürger ont célébrées. Mais six semaines suffirent à transformer cette inculte créature en une cocotte ébouriffante. On verra comment un mot imprudent, dit le soir de ce jour par son lourdaud de mari, mit le feu aux poudres cachées, c'est-à-dire aux vanités dévorantes couvées en secret par toutes les femmes de ce temps.

Près du gros horticulteur jubilant était assis, dans la salle d'attente, un rédacteur du journal *le Nord*, le cou et la poitrine bridés par toutes les décorations de Russie et par tous les crachats asiatiques.

Sans le café exquis qu'on nous servit dans de merveilleuses petites tasses de Chine, supportées par des *zarffs*[1] en diamants, en face d'une belle terrasse s'ouvrant sur le Nil et au bas de laquelle était amarrée une magnifique gondole mauresque, nous aurions

1. Sorte de coquetiers dans lesquels on pose les tasses.

douté que le palais de Kasr-il-Nil, bâti et meublé à la française, fût une demeure turque. L'enfilade des salons rappelait les résidences impériales, moins les décorations d'art des tableaux de maîtres, remplacées dans le palais égyptien par de vulgaires papiers peints.

Après dix minutes d'attente, les portes du cabinet du khédive, aux parois et aux meubles couverts d'un satin jaune clair à rosaces, s'ouvrirent devant nous. Je fus la première introduite, suivie du radieux horticulteur, de sa femme et de l'éblouissant rédacteur du *Nord*. Le vice-roi nous reçut debout, puis s'assit et me fit asseoir à sa droite. Je le remerciai de m'avoir comprise parmi les conviés à ce beau voyage d'Égypte.

Les remercîments des autres suivirent, un peu outrés, un peu serviles, empreints de cette componction qu'éprouvent certaines natures en face de tout pouvoir souverain. Voyant le khédive écouter distrait ces obséquieuses paroles qui, à force de lui être répétées, ont dû lasser ses oreilles, je prends la parole et félicite Son Altesse d'avoir confié au grand explorateur sir Samuel Baker une expédition scientifique dans l'Afrique centrale. Le khédive me donne quelques intéressants détails à ce sujet, puis la conversation tombe.

Ismaïl-Pacha est le fils d'Ibrahim-Pacha, le grand général, qui joignit à toute la bravoure d'un homme de guerre les qualités politiques les plus propres à civiliser et à moraliser l'Égypte. Quand la folie de Méhémet-Ali éclata, Ibrahim prit en mains l'autorité

souveraine. Il fit preuve dans tous ses actes d'une haute capacité. Sa droiture et son intégrité jointes à une énergie héroïque promettaient à l'Égypte une ère à la fois glorieuse et bienfaisante. Malheureusement son règne fut de courte durée. Ibrahim-Pacha ne sur vécut que soixante-quinze jours à son père. Le hatti-chérif du sultan, qui avait conféré le pachalick d'Égypte à Méhémet-Ali et à sa famille, donnait pour successeurs à Ibrahim deux princes qui anéantirent le grand œuvre qu'il avait commencé. Le premier fut cet Abbas, un de ces monstres couronnés qui a fait revivre de nos jours les forfaits et les turpitudes de Caligula; le second fut Saïd, un prodigue extravagant, un débauché fou, aimable et spirituel, qui fit de sa cour le rendez-vous de tous les sacripants de l'Europe. A la mort de Saïd, que les cocottes de Paris avaient surnommé le roi-vice et que ses compagnons de plaisir comparaient au Régent, l'ordre de succession appela au pouvoir Ismaïl-Pacha, le khédive actuel, fils du grand Ibrahim et d'une esclave circassienne. Ismaïl-Pacha ne rappelle l'aspect martial de son père ni par les traits ni par la stature. Il est trop gros pour sa petite taille, mais sa tête est expressive; son regard vif et intelligent n'a pas cette somnolence des regards voilés de presque tous les Orientaux. Son front est ouvert, son sourire cordial. Il inspire de prime abord la confiance, chose à noter dans un prince de sa race. Toute sa personne révèle une organisation robuste et saine. Ismaïl-Pacha a horreur du vice oriental dont se sont souillés ses deux prédécesseurs. C'est à sa mère, femme énergique, adorant son

fils, qu'il a dû, assure-t-on, d'être préservé de ce vice hideux qui occasionna la mort sanglante d'Abbas et les tortures de l'agonie de Saïd.

Ismaïl a fait ses études à Paris et il parle très-purement le français ; cédant, aux débuts de son règne, à l'influence anglaise, il n'encouragea pas les travaux du canal de Suez. Mais bientôt le génie persévérant de M. de Lesseps qui a su vaincre tous les obstacles, communiqua au vice-roi la conviction du succès de cette immortelle entreprise. Dès lors Ismaïl, héritier de l'esprit pratique et de la politique civilisatrice, qui avaient affermi la puissance de son aïeul et de son père, comprenant l'éclat que jetterait sur son règne l'accomplissement de cette œuvre gigantesque, ne lui mesura plus son concours. L'œuvre aujourd'hui achevée, il célèbre son inauguration avec une munificence sans précédent dans les temps modernes. Les peuples du monde entier dans la personne de leur souverain et par délégation de leurs citoyens illustres sont conviés à cette solennité; ces fêtes mémorables, devenant comme la consécration de la gloire pacifique et féconde des bienfaiteurs de l'humanité, l'emportent désormais sur la gloire sanglante et sinistre des conquérants. Il n'est pas d'un prince vulgaire d'avoir réalisé un pareil programme et d'y avoir étayé son ambition personnelle. Il ne faut pas attendre d'un Turc l'esprit d'initiative, ni l'enthousiasme du beau et du bien ; mais recevoir l'impulsion de ce qui est grand et juste et y souscrire par des actes publics est un signe de supériorité qu'il serait injuste de méconnaître dans un prince qui ne se laissant ar-

rêter, malgré les entraves, ni par les traditions despotiques, ni par les préjugés religieux et les conseils pervers des intrigants qui le circonvenaient, marcha résolûment dans la voie du progrès. Sans élan, mais aussi sans recul, il a poursuivi pas à pas les desseins auxquels il s'était résolu pour assurer à la fois la prospérité de l'Égypte et des intérêts de sa dynastie. Il serait chimérique d'espérer plus du souverain d'un État barbare, et je dirai même d'aucun des souverains des nations civilisées. La fortune et la grandeur du pays qu'ils gouvernent ne préoccupent les princes qu'autant que leur propre grandeur et leur propre fortune s'y trouvent liées et en découlent.

A l'époque où je vis Ismaïl-Pacha, il n'avait pas encore donné toute la mesure de l'habileté politique et de la fermeté de caractère qui en font le digne fils d'Ibrahim-Pacha. Sa modération et son esprit de suite lui ont fait acquérir cette force patiente et sûre qui s'est manifestée par d'éclatants résultats.

On parlait, en ce temps, au Caire, de la proscription récente de deux princes chers au peuple et les plus proches parents d'Ismaïl. Son oncle Halim-Pacha, le plus jeune et le dernier des fils survivants de Méhémet-Ali, et son propre frère, Mustapha-Pacha, accusés tous deux d'un complot chimérique, imaginé, assure-t-on, par quelques intrigants européens, avaient été exilés à Constantinople par le khédive. Les partisans de ces princes se plaisaient à les représenter comme bien supérieurs par la capacité et le cœur au vice-roi régnant. Les courtisans turcs ou étrangers, qu'Ismaïl n'avait pas gorgés d'or et de faveurs, ré-

vaient volontiers de le voir remplacé par son frère ou son oncle. Au mécontentement des Arabes que les impôts accablaient, à la pitié que tout voyageur, en Égypte, ressent pour le sort des malheureux fellahs, ces parasites en disgrâce qui, à l'avénement d'un nouveau règne, se seraient rués à la curée, allaient murmurant: C'est la faute du vice-roi! — Ils peignaient Ismaïl sous le jour le plus noir et lui prêtaient envers les siens des projets sanguinaires. Les esprits éclairés de tous les pays qui affluèrent à cette époque au Caire purent y constater ce jugement aveugle ou intéressé. Tout en déplorant que ce prince qui appelait sur lui-même une éclatante lumière, en réunissant dans ses États l'élite des peuples civilisés, y eût laissé subsister les corvées et les corrections inhumaines infligées aux pauvres Arabes, on ne pouvait nier les améliorations relatives qu'Ismaïl avait accomplies. Qu'on songe aux abus des lois turques, à l'autorité barbare dont il était revêtu, aux mœurs sanguinaires et dépravées de sa race, et l'on sera forcé de reconnaître qu'Ismaïl a été, comme honnêteté publique et comme moralité privée, le pacha le plus humain qui ait gouverné l'Égypte. Sans rompre avec le sultan, sans éclat, sans fanfare, il est parvenu, par sa persévérance, à obtenir pour son fils la succession de la vice-royauté de l'Égypte. Cette hérédité directe, en satisfaisant l'ambition d'Ismaïl, assure à l'Égypte un gouvernement stable, où les intérêts dynastiques se trouvent désormais confondus avec la prospérité du pays. Le jour même où le fils d'Ismaïl devenait prince héréditaire, le khédive, au comble de ses vœux, souscrivit

à Constantinople un pacte d'affection et de paix avec son frère Mustapha. Il mariait la fille de ce dernier, princesse d'une rare beauté, élevée à l'européenne, parlant l'anglais et le français, aimant les arts et éblouissant les harems par un esprit sérieux et cultivé, à son fils, héritier du trône d'Égypte. Ce mariage consacrait non-seulement la réconciliation des deux frères, mais il introduisait dans la famille régnante un élément nouveau de civilisation et de moralité. L'influence de cette femme d'élite et de quelques autres princesses du Caire, partageant ses aspirations, ne saurait manquer de combattre l'oisiveté des harems, d'en dissoudre les haines et d'en chasser les vices. L'émulation intellectuelle en épurera ces rivalités sensuelles dont les fureurs jalouses ont si longtemps ensanglanté ces gynécées impurs. Tenir à honneur d'être citées par leur esprit, par leur instruction, par leur humanité et devenir la meilleure sauvegarde morale des princesses turques contre les débordements dont il n'y a pas encore un quart de siècle se sont souillées leurs pareilles ; de même que l'ambition de prendre rang parmi les princes éclairés de l'Europe, a été pour Ismaïl-Pacha un stimulant décisif dans les réformes encore incomplètes, mais incessamment poursuivies, que, de concert avec son ministre Nubar-Pacha, il accomplit chaque jour en Égypte. La vérité sur les hommes et les institutions les plus contraires à ses principes est un devoir impérieux pour l'écrivain, lorsqu'il touche aux choses de l'histoire.

A ceux de mes lecteurs qui s'imagineraient que le

jugement impartial que je viens de porter sur Ismaïl-Pacha est dû au souvenir de quelque faveur reçue par moi de ce prince, je répondrai qu'en dehors de l'invitation au voyage d'Égypte due à l'initiative de M. de Lesseps, je ne recherchai et partant n'obtins aucune autre faveur du khédive. J'ajouterai que l'amitié dont je me liai à mon retour de la haute Égypte avec les deux princesses, fille et femme d'Halim-Pacha, fut commentée dans l'entourage du vice-roi comme un signe d'hostilité de ma part envers Son Altesse. Cette hostilité eût été malséante dans ma position d'*invitée*, mais ne pas répondre, de peur de déplaire au khédive ou plutôt à ses courtisans, à la sympathie spontanée, due au hasard d'une rencontre, que me témoignèrent les deux femmes, si touchantes et si belles, restées pour moi les deux plus suaves apparitions des harems du Caire, c'eût été là une flatterie aussi impossible à ma nature qu'indigne d'un prince intelligent.

L'entrevue dont je viens de parler fut d'ailleurs la seule que j'eus avec le vice-roi pendant mon séjour en Égypte ; pour bien faire comprendre l'impression dégagée d'éblouissement qu'elle me laissait, je transcris sans y rien changer la page qui terminait le récit de cette audience, dans la lettre que j'adressai le jour même au journal *le Siècle*. « Si, écrivais-je, durant cette audience au palais de Kars-il-Nil, au lieu d'être flanquée d'un prudhomme horticulteur et d'un journaliste enrubanné, je m'étais trouvée seule avec le khédive, j'aurais tenté de lui parler de l'éclatante et généreuse mission qu'il lui était réservé d'accom-

plir en Égypte. Procédant doucement, avec la délicatesse d'une femme et l'euphémisme d'un poëte, j'aurais dit à cet homme tout-puissant: « Il ne suffit pas d'être magnifique pour nous, il faut l'être aussi pour vous-même ! Vous avez appelé dans vos États l'élite des esprits européens, pour les éblouir de vos richesses et de votre munificence, et non-seulement pour les faire méditer devant les monuments éternels de l'antique Égypte et en face des merveilleux édifices de l'art arabe, mais aussi pour juger du progrès moral et civilisateur que votre règne a fait faire à l'Égypte moderne. Eh bien ! Altesse ! ce progrès il faut le vouloir complet, réel, profond et non à la surface. L'apparence du bien n'est qu'un masque que l'histoire arrache de la face des rois. A quoi bon pour votre gloire que vous ayez importé au Caire la langue, les théâtres, les modes et les usages français, si vous n'y avez pas importé la passion de la justice, du droit et de l'égalité, qui fait que, malgré de déplorables éclipses de grandeur et de liberté, la France se retrouve toujours un grand peuple initiateur du bien [1] ? Vous avez, Altesse, sous votre domination, toute une race esclave, avilie, torturée et dépouillée depuis des siècles. Cette race fut la grande race arabe dont le génie primitif est attesté par les monuments qu'elle a laissés dans l'art, dans la science et dans la littérature, comme sa beauté plastique survit dans les traits de ses descendants. Eh bien ! prince, il faut prendre en main le rachat de ce peuple dépossédé, relever tous ces

1. Écrit en octobre 1869.

fronts que la conquête a courbés durant des siècles, avec l'énergie et la vaillance que donne le cœur, avec la décision et la promptitude des réformateurs et des héros inspirés. La vie de l'homme se précipite et la brièveté de ses jours lui interdit de remettre au lendemain le bien qu'il peut faire la veille. Écoutez la voix d'une femme qui emprunte, pour vous émouvoir, la voix de l'humanité ! Cette voix ose vous dire : Les mensonges de vos fonctionnaires et de vos courtisans qui ont intérêt au silence, nous laissent incrédules quand ils nous assurent que la flagellation de la courbache n'est plus appliquée aux pauvres fellahs et que les marchés d'esclaves sont rigoureusement interdits dans les bazars du Caire. J'ai vu de mes yeux donner la bastonnade à de malheureux Arabes dont l'œil flamboyant et le front superbe protestaient, sous l'angoisse du supplice, contre la barbarie de vos *cavas;* et plusieurs de mes compagnons de voyage ont visité les quartiers de votre ville sainte où les hommes et les femmes sont encore vendus comme un vil bétail. S'il est vrai, Altesse, que votre amour de la civilisation soit sincère, vous mettrez fin à des atrocités qui en sont la négation. Ayez l'orgueil de régner sur des hommes et non sur des esclaves. Ce peuple racheté par vous soutiendra vos plus fières entreprises; sûr de son concours, vous pouvez rompre avec la Turquie, qui n'est plus qu'un cadavre rivant à sa pourriture le corps de l'Égypte ressuscitée. Ne traitez pas d'utopie ce but glorieux. Si le conseil est grand, qu'importe que la voix qui le donne soit humble ? *La vérité est toute à tous!* a dit notre Paul-Louis Courier. Ne sied-

il pas à une femme, à une mère, d'oser vous la faire entendre? En elle, c'est le cœur qui parle sans orgueil; où la satire échoue, l'émotion se communique, la pitié s'insinue. »

Voilà ce qu'en retour de sa royale hospitalité, j'aurais dit à Ismaïl-Pacha s'il m'eût été donné de le voir seul. Mais les courbettes du plantureux jardinier que le ravissement empourprait comme une énorme pivoine et la raideur du journaliste russe refoulèrent ces sentiments dans mon cœur.

Aurais-je été écoutée par ce prince aux manières courtoises qui semble avoir rompu avec la barbarie et dépouillé l'aveugle orgueil musulman? Ou aurait-il opposé à mon émotion le même mur d'airain que je rencontrai chez Antonelli, lorsque je tentai en 1861 [1] de l'attendrir sur les destinées de l'Italie, obstinément entravées par l'autorité papale? Je gardai mon doute et j'aimai autant ne pas l'avoir résolu que s'il avait dû l'être dans un sens défavorable à notre hôte royal.

Bien m'en avait pris d'être restée muette sur d'aussi graves questions en présence du fastueux horticulteur. Chauvin à tous poils, il me chercha querelle au dîner du soir en m'accusant d'être une mauvaise Française, qui n'avait rien trouvé de mieux que de faire l'éloge au khédive d'un certain Anglais nommé Baker, tandis que j'aurais pu lui parler de mes glorieux compatriotes! — Et le voilà égayant la table d'hôte d'une de ces harangues banales à la commis-

1. Voir 4e volume de l'*Italie des Italiens*.

voyageur où les Français sont bêtement exaltés et proclamés, en toute matière, supérieurs et vainqueurs. En éclatant à tout propos et en tous pays, cette forfanterie vulgaire a fini par nous rendre ridicules, sinon odieux, sur la surface entière du globe.

Aux éclats de rire de l'auditoire, les flots de paroles du gros homme montaient et se déployaient sans trouver d'obstacles, comme les flots du Nil durant l'inondation. Tout à coup un domestique entra dans la salle et remit au triomphal orateur une grande enveloppe cachetée de rouge.

Ce fut le barrage inattendu qui coupa court à sa fluviale éloquence, son front bas et étroit s'irradia d'un rayon olympien. Il tendit le pli à sa jeune femme assise à sa droite et lui dit mystérieusement : « Ceci te regarde, Bichette, hâte-toi ! hâte-toi ! » — L'épouse sourit en voyant et nous laissant voir la grande carte couleur orange que contenait l'enveloppe. C'était une invitation pour le concert du soir au palais du khédive. Comptant sur l'effet de cette péroraison magique, le couple sortit grandi de plusieurs coudées.

La chambre qu'il occupait n'étant séparée de la mienne que par une mince cloison, j'entendais les lamentations de Bichette sur le retard d'une caisse de modes parisiennes renfermant une toilette de bal qui, fatalement, lui manquait ce soir-là. Elle appela en conseil la maîtresse de l'hôtel, lui soumettant l'opportunité de suppléer par des fleurs et des nœuds de rubans à la simplicité d'une robe de mousseline

blanche. — Le mari, en tiers dans la délibération, s'écriait pour réconforter Bichette : « Oh ! sois bien tranquille ! la fraîcheur de tes joues et l'éclat de tes yeux l'emporteront sur les diamants des autres. »

Ce fut aux murmures de ce lyrisme conjugal que je résolus moi-même le difficile problème de faire seule une toilette complète dans une étroite chambre d'auberge. J'y parvins, sauf à la difficulté d'épingler par derrière le nœud d'une ceinture flottante. La maîtresse d'hôtel, qui m'avait promis son aide, arriva au dernier moment en s'excusant de s'être fait attendre. « Oh ! me dit-elle à voix basse et avec une componction burlesque, je vous jure bien que si je m'étais doutée d'où sortait cette petite dame, je ne me serais pas dérangée pour elle ! — Mais, d'où sort-elle donc? demandai-je. — De la domesticité des Tuileries, reprit dédaigneusement mon interlocutrice. Elle a été une des soixante femmes de chambre concourant à faire de l'impératrice Eugénie la femme la mieux attifée de l'Europe. — Eh qu'importe ! répliquai-je en riant, elle a les mêmes droits que tant d'autres de passer de l'antichambre au salon ; d'ailleurs êtes-vous bien sûre qu'elle ait rempli les précieuses fonctions que vous dites? — Un mot qui vient d'échapper au mari, reprit-elle en baissant de plus en plus la voix, ne peut me laisser aucun doute. — Quel est ce mot? demandai-je vivement comme si j'avais pressenti que ce mot allait dévoiler devant moi un des plus curieux tableaux des mœurs de l'Empire. » — L'hôtesse poursuivit : « La petite dame se dépitait à l'idée de ne pas briller, ce soir, à la réception du

khédive. « Comment réussir à me coiffer et à m'habiller ! s'écriait-elle. » — « Coiffe-toi et habille-toi comme tu coiffais et habillais l'Impératrice, » a répliqué le brave homme.

J'ai noté ce mot naïvement prononcé par ce vieux mari. Qui ne sent le sens de corruption qu'il contient ? A ce conseil de se parer comme une impératrice la femme se disait *in petto* : — Pour me parer comme une impératrice, il me faut des joyaux de prix, des tissus merveilleux, des dentelles ? Eh bien ? pauvre homme ! donne-les-moi ! ou d'autres me les donneront à ta place.

Ces rugissements de *Lionne pauvre* sont tôt ou tard satisfaits aux dépens de la pudeur et de la dignité.

J'arrivai, vers dix heures, au palais de Kars-el-Nil. En montant le large escalier orné de massifs de fleurs et flanqué de laquais poudrés en livrée rouge, il me sembla que j'allais assister à une de ces fêtes officielles de Paris d'où la magnificence n'exclut pas l'ennui. Mon illusion fut complète quand un de ces domestiques, qui paraissait être le chef des autres, prononça mon nom en s'empressant de me débarrasser de ma pelisse. Je demandai à cet homme d'où il me connaissait. — « J'ai été longtemps attaché au service de l'Hôtel-de-Ville de Paris, me répondit-il, et j'ai eu l'honneur d'annoncer plusieurs fois madame lorsqu'elle y venait, avec sa fille, les jours de bal.

— Et vous avez préféré l'Égypte et la maison du khédive ?

— Je suis, répliqua-t-il, le premier maître d'hôtel de Son Altesse, qui m'a mandé de Paris pour être

l'officier de bouche de l'Impératrice pendant tout le temps qu'elle séjournera au Caire. Les invités d'aujourd'hui pourront juger de mon savoir-faire au souper qui leur sera servi à minuit. Je m'y mettrai, dit-il, aux ordres de madame. « Puis, comme nous arrivions sur le seuil des salons de réception, il me fit un de ses saluts les mieux appris et s'éloigna en redressant ses jarrets dans sa culotte courte. Une circonstance ultérieure devait graver le visage de cet homme dans mon souvenir. J'étais à Constantinople onze mois plus tard quand l'opprobre de Sedan amena la chute de l'Empire. Sous le coup du sinistre télégramme, je me résolus sur l'heure même à rentrer dans la France agonisante, je me rendis à Terapia, à l'ambassade de France, pour y réclamer un passe-port. L'ambassadeur, le consul, les secrétaires et tous les employés furent invisibles. Parmi la domesticité affairée de ce palais muet qu'on eût cru abandonné, j'avisai l'ancien maître d'hôtel du khédive. — « A Constantinople, dit-il en me reconnaissant, comme à Paris et comme au Caire, je suis aux ordres de madame. »

Et l'on verra comment, en regagnant mon kaïq, je dus au bras robuste de ce grand valet monotype de ne pas prendre, dans le Bosphore, un bain involontaire.

M. Salomone, que ses fonctions d'officier de cérémonie retenaient debout à l'entrée de la salle de Conseil, me voyant arriver seule, s'empressa de m'offrir son bras pour me conduire à un des fauteuils réservés aux invités.—Eh quoi ! me dit-il très-bas, car en ce

moment la belle voix de Naudin éclatait dans le finale d'*Ernani*, pas un parmi vos compatriotes, membres de l'Institut ou journalistes, ne s'est fait honneur de vous accompagner à cette fête? — Vous ignorez donc, répliquai-je, que ma double qualité de libre penseur et d'écrivain du *Siècle*, et de plus, ma sympathie pour votre chère Italie font de moi une paria dans le monde officiel.

— Ainsi vous n'êtes pas bien en cour? reprit-il avec une mine évidemment déconfite.

— Bien en cour? bien en cour? Pour qui me prenez-vous donc, dis-je en riant plus fort; tenez, si vous cherchez des Français qui soient bien en cour et adorent l'Empire, voilà des gens qui feraient votre affaire, et je lui désignai le triomphal horticulteur entrant dans la salle avec sa jeune femme coiffée à l'*Impératrice*.

Il ne me fut pas donné de voir dans le palais de Kasr-el-Nil le moindre échantillon d'architecture et de peinture arabe. La salle de concert où je venais d'entrer rappelait par sa décoration et son ameublement toutes les salles de l'Europe qui ont la même destination. C'était un vaste carré long, rempli aux trois quarts par les siéges des spectateurs qui s'étageaient en gradins en face d'un petit théâtre où des chanteurs en habit noir et des cantatrices en robe de bal faisaient entendre les morceaux les plus connus des maîtres italiens. Le programme de la fête, imprimé sur papier satiné, annonçait entre les deux parties du concert la représentation du *Caprice* d'Alfred de Musset.

OXFORD-TAYLOR

Sur le premier rang de fauteuils le plus rapproché de la scène était assis le khédive ayant à sa droite la duchesse d'Aoste. Cette pure et touchante princesse dont la jeunesse devait être si courte, était ce soir-là d'une éblouissante beauté. Je l'avais vue à Paris[1], frêle comme un roseau, quelques mois après son mariage; mais un séjour au Caire avait fortifié sa santé; on sentait circuler une séve vitale sous la blancheur rosée des épaules et les fermes contours du charmant visage, dans les flots des dentelles et de tulle diaphane d'un vert pâle qui composaient sa robe à longue traîne, exhaussant encore sa taille élancée, avec sa coiffure d'herbes aquatiques où des diamants scintillaient tels que ces gouttes d'eau merveilleuses irradiant les cheveux des ondines dans les lieds allemands; elle est restée pour moi une de ces apparitions suaves dont les poëtes gardent l'image, qu'ils fixent un jour dans leurs chants, idéalement couronnée de ce pur attrait et de cette distinction native. Qu'avait-elle à faire de la brutale réalité d'un diadème? Le trône a été pour elle, dans la sacerdotale et féroce Espagne, dérision barbare, ce sinistre appareil de l'inquisition où la victime tombait vivante et ne se relevait que pour mourir.

Le duc d'Aoste, que j'avais connu à Venise, esprit droit, cœur expansif et bon, familier à tous, dédaigneux de toute morgue princière, était heureux ce soir-là de son bonheur intime : c'est pour lui et pour

1. A la grande exposition de 1867, où tous les souverains comparurent.

la belle duchesse que le vice-roi donnait cette fête à l'européenne. Placé à gauche de son hôte, le fils de Victor-Emmanuel portait, en diamants, l'ordre du Mitidjé. Cette décoration éclatante brillait aussi sur la poitrine du khédive et de ses hauts fonctionnaires. Depuis le vice-roi jusqu'au plus simple *effendi*, tous étaient vêtus de la redingote en drap noir, serrée à la taille et flottant sur le pantalon. Costume bâtard, sans caractère, qui depuis les réformes du sultan Mahmoud a remplacé dans tous les pays musulmans l'ancienne splendeur des vêtements turcs. La coiffure est messeyante à l'égal de l'habillement. Le fez (tarbouche) de laine amarante au gland de soie d'un bleu sombre adhère disgracieusement comme la calotte de nos prêtres à ces têtes orientales, dont la beauté plastique ressortait autrefois sous la blancheur des vastes turbans aux plis vaporeux au milieu desquels flamboyait une aigrette de pierreries. Désormais une assemblée d'hommes, soit en Égypte, en Turquie ou en Perse, offre un aspect aussi morne qu'une réunion de Français ou d'Anglais. La lourdeur du costume moderne des fils de Mahomet rendait, ce soir-là, moins sensible l'inélégance des habits noirs des Européens sur lesquels éclataient à l'envi les grands cordons de toute nuance, les crachats et les brochettes de croix. Toutes les femmes vêtues à la française avaient la plupart des toilettes défraîchies ; quelques-unes trop richement parées exagéraient les modes parisiennes.

L'étiquette et les morceaux de chant qui se succédaient sans interruption interdisaient la causerie aux

assistants. Alignés, immobiles et comme empâtés sur leurs siéges, ils étaient contraints d'écouter jusqu'à la dernière note des airs mille fois entendus. La première partie du concert terminée on put se lever et étirer ses jambes; mais changer de place ou sortir était impossible et d'ailleurs interdit, toujours par l'étiquette. Quelques conversations s'établirent à mi-voix quand les grands laquais, vêtus à la française, firent circuler les plateaux d'argent chargés de sorbets et de sucreries également à la française. Un implacable impresario, sans nous laisser le temps de prendre haleine, hâta la représentation du *Caprice*. Aussitôt les voix éraillées d'acteurs de troisième ordre imposèrent silence au cliquetis des plateaux. Je n'aurais jamais imaginé que l'exquise saynète de Musset pût se transformer en soporifique. Mais les contre-sens des poses, les fausses inflexions de l'accent et la vulgarité des gestes ternirent jusqu'à la rendre incolore la flamme voilée de cette œuvre charmante. Les nerfs tendus s'affaissèrent, l'inattention en arriva aux bâillements. Les hommes dissimulaient cette grimace incongrue sous leurs moustaches, les femmes derrière leurs éventails. L'ennui, hôte irrévérencieux qui entre en *intrus* dans toutes les fêtes officielles, commençait à prendre ses franches coudées. A la faveur des grands airs d'opéra qui succédèrent au *Caprice* une heure durant, quelques membres de l'Institut (tout est permis aux immortels) s'abandonnèrent à un de ces sommes corrects dont le mutisme justifiait le laisser-aller.

« De la tenue! de la dignité! » tel était le double

mot d'ordre de la consigne inviolable à laquelle seul, sans défaillance, le majestueux horticulteur se conforma durant cette fête de cour. Ses yeux tendus vers le mirage des grâces vice-royales n'avaient garde de s'assoupir. Il protesta jusqu'au bout de toute sa robuste prestance contre la lassitude qui nous gagnait tous. Les sots ont des muscles d'acier.

De la dignité! de la dignité! se répétait l'heureux homme, la croix du Mitidjé est à ce prix!

L'ennui étant presque toujours une révolte de l'esprit contre ce qui le déçoit et le froisse ne pouvait d'ailleurs avoir prise sur une pareille nullité. Ce grossier poursuivant d'une fortune vulgaire gardait une attitude superbe; il était raidi dans son importance et pétrifié dans sa vanité.

En pleine nature ou en face d'un de ces monuments gigantesques qui allaient surgir pour nous de la poussière du désert, je n'aurais pas donné une seconde d'attention à cette infime intrigue, mais surprendre son éclosion spontanée à travers la torpeur de cette soirée décevante m'était un intermède joyeux que je m'offris à moi-même.

Que de fois j'échappai à la tristesse et à la solitude d'esprit où me plongent toujours les assemblées mondaines par la découverte soudaine d'un de ces filons psychologiques! C'était pour moi la souris ou l'araignée légendaire qui arrachait le prisonnier à l'angoisse de sa geôle muette. L'isolement que sent le rêveur à travers la foule équivaut pour lui aux murs d'une prison; mais il échappe à l'affaissement des facultés intellectuelles par l'étude attendrie et plus

souvent satirique des passions humaines. Un geste, un regard, un jeu de physionomie suffisent à lui dévoiler des drames cachés, tour à tour burlesques ou terribles ; dès lors il n'est plus seul, il sent palpiter sous son examen cette foule inconnue et indifférente, tel un clavier inconscient frémit sous les doigts de l'artiste. Dans certaines organisations cette active curiosité de l'esprit survit aux douleurs de l'âme et aux souffrances du corps; elle les combat, les raille et les dompte au moyen de cette même ironie qui, d'abord exercée sur autrui, finit par commander à nos propres misères.

Le programme de cet interminable concert que le khédive lui-même se fût fait scrupule de raccourcir d'un seul duo (toute mise en scène s'impose en Orient), s'était démesurément dilaté grâce aux roulades et aux points d'orgue des chanteurs. La fatigue générale était à son paroxysme. Je parvins à la vaincre en l'analysant. L'exercice impérieux et incessant de la pensée triomphe des affaissements du corps. La machine ainsi surmenée finit par éclater, mais elle a marché résolûment jusqu'au dernier jour sans trahir la force mystérieuse qui la pousse en avant. Le foudroiement nous frappe debout, défiant le sort; l'agonie nous couche, humiliés, dans un lit putride, avant-goût du cercueil; mais voilà de trop graves images pour un sujet si futile. Qu'on me passe la dissonance.

Donc je cherchai à pénétrer d'où venait que cette soirée princière, qui rappelait par sa banalité les réceptions officielles de Paris, contenait une somme

d'ennui à laquelle ne pouvaient résister les familiers mêmes des Tuileries. C'est que tous, esprits libres ou serviles, nous avions espéré le spectacle attrayant d'une fête indigène. Trouver dans le palais d'un vice-roi d'Égypte le calque effacé du luxe et des arts de l'Europe, nous était un mécompte, presque une mystification. Tous les visages semblaient dire, et quelques voix osèrent murmurer : Sont-ce là les curiosités qui nous ont été promises; est-ce pour voir jouer pour la millième fois le *Caprice* et entendre roucouler Mme L... que nous sommes venus au Caire !

L'amour du merveilleux est en germe dans les imaginations les plus froides; le mouvement des voyages l'excite, il lui faut pour se satisfaire la nouveauté des paysages et des monuments inconnus, l'étrangeté des mœurs et les costumes inhabitués. En pénétrant dans le palais de Kasr-el-Nil, nous pensions nous trouver en plein Orient. Voici le rêve que nous avions fait : Nous traversions un de ces péristyles mauresques qui décorent le vieux palais de Saladin. Les faisceaux de sveltes colonnettes s'y épanouissaient dans les fleurs de marbre des chapiteaux qui, tels que les pampres d'une tonnelle, supportaient une voûte d'azur semée de croissants d'or en guise d'étoiles; des lampes d'argent sphériques, semblables à celles des mosquées, et d'autres formées par des globes de cristaux rouges, verts et blancs scintillaient comme des pierreries énormes dans l'évidement noir des arceaux.

Au lieu des soldats équipés à l'européenne, qui forment aujourd'hui la garde du khédive, de beaux

esclaves circassiens et grecs, qu'on eût dit sculptés dans la décoration magique, se tenaient debout contre les piliers aériens peints de couleur vive. On ne voyait de leur beauté que leur cou nu et leur tête rasée aux yeux éclatants. Ils portaient le costume des anciens Mamelouks, où les recherches des vêtements féminins s'unissaient aux armes des guerriers. Sur une chemise de gaze jaune retombait l'*autari* (longue tunique) en toile des Indes, fixée à la taille par des cordons de soie : par-dessus flottait le caftan à larges manches en satin d'Alep. L'ampleur du pantalon bouffant en faille de Venise était telle qu'elle eût suffi à draper le torse le plus robuste; les babouches, sans quartiers, en cuir jaune, claquaient à chaque mouvement des pieds sur le pavé en mosaïque. Le *quaouc*, immense turban en mousseline, du même jaune que les babouches, ceignait leur front lisse, miroitant sous l'oblique rayon de l'émeraude ou du rubis, auquel convergeaient les ondulations de cette coiffure vaporeuse qui les abritait comme un parasol. A demi caché par leur caftan pendait à leur ceinture un gros pistolet à manche d'ébène, incrusté de perles, de corail et de ciselures d'argent, et sur leur cuisse gauche s'enroulait, tel qu'un serpent immobile, le terrible cimeterre d'acier de Damas dont la lame mince et courbe avait un tranchant si sûr qu'elle coupait une tête *comme un pain de beurre*[1].

Certains que l'éclair de ces décollations instanta-

1. Volney.

nées ne nous menaçait point, nous avancions attirés par les sons lointains d'une musique tour à tour sauvage et suave. Aux chants des voix et aux accords des instruments se mêlait le bruit des jets d'eau retombant dans les vases d'albâtre et les frémissements de la brise embaumée qui, dans les jardins suspendus, frôlait la cime des palmiers et courait sur les grands massifs de roses. Les lueurs d'une lumière savamment variée projetaient les nuances du prisme dans l'enfilade des chambres. La plus vaste et la plus riche figurait le tabernacle du souverain de l'Égypte, comme la salle du trône figure dans nos palais le sanctuaire des potentats de l'Europe. Les portes étaient drapées et les parois revêtues de lampas d'or de Syrie où se lisaient, tissés en soie verte, les plus mémorables versets du Coran. Des coussins couverts de la même étoffe décrivaient un immense croissant sur le parquet tendu d'épais tapis de Perse. Au centre un coussin plus gros et plus élevé que les autres, tout constellé de pierreries, était surmonté d'un éblouissant baldaquin ayant pour bordure une frange de perles fines et de lourds sequins d'or. Quatre esclaves, cariatides vivantes, tenaient dans leur poing fermé les quatre bâtons d'ivoire, incrustés de gemmes, de ce dais lumineux d'où la plus légère oscillation de leur bras tirait des tintements grêles. La splendeur du trône oriental, sur lequel était assis le khédive, paraissait une nuée terne auprès de l'éclat des diamants qui montait en jets d'un feu clair de chaque pli du vêtement royal : sur les ornements de la tunique, sur les manches du caftan en drap d'or, sur la ceinture

où pendaient les armes, sur le manche de jaspe d'un poignard indien, sur le cercle serrant à la cheville le pantalon en toile d'argent, jusque sur le cuir brodé des babouches, les brillants ruisselaient, tels que ces myriades d'étoiles entassées dans la voie lactée. La pelisse en satin vert, doublée de martre zibeline, rejetée en arrière des épaules comme un manteau de roi, adhérait à peine à l'entour du cou, fixée sous le menton par une agrafe aux rayonnements d'astre. Le diamant jaune, énorme, qui en formait le centre, était serti de trois rangs d'escarboucles irradiant leurs reflets sanglants sur le visage impassible. On eût dit une constellation fulgurante. L'aigrette aux gerbes de brillant et de saphir, liées par une de ces émeraudes légendaires des cours de l'Asie, étincelait sur le turban fastueux, diadème primitif des anciens sultans de Stamboul.

Ainsi paré, tel qu'une idole dans sa pagode, le maître trônait les jambes croisées, immobile, la tête haute, le regard vague. Sa bouche charnue et dédaigneuse pressait le bout d'ambre d'un chibouk superbe, des anneaux de pierres précieuses s'enroulaient, tels qu'une couleuvre fantastique, à l'entour du long tuyau en bois de jasmin. A l'index du fumeur, tendu sur le tube odorant, brillait, aussi gros qu'une cerise, un de ces rubis roses, regardés comme des talismans par les Orientaux. Le fourneau de la pipe, en terre rouge nervée de fines arabesques, reposait sur un petit plateau d'or où retombaient les cendres parfumées du *latakié*, tandis que sa vapeur éthérée, qu'attirait l'aspiration des lèvres, montait

suave à l'entour de la tête du souverain extatique, semblable à ces buées olympiennes qui enveloppaient l'apparition des dieux. De chaque côté du vice-sultan de l'Égypte, plus respecté que le sultan de Turquie, car il exerçait par lui-même l'autorité conquise par son grand aïeul Méhémet-Ali, les généraux, les ministres ayant titre de pacha, et les beys, gouverneurs des provinces, étaient assis, suivant l'importance de leurs fonctions, sur des coussins plus ou moins rapprochés du trône. Des esclaves leur avaient présenté les chibouks d'honneur et tous modelaient leur posture sur l'attitude du maître; tous épiaient, attentifs, un mouvement de ses yeux, un signe de sa main. Ils portaient des costumes magnifiques. La sueur des fellahs s'était transformée en ruissellements d'or sur leurs habits de fête et les larmes tombées de tant d'orbites sanglants et vides[1] en pierreries fulgurantes. Ils fumaient voluptueusement, oublieux des agonies humaines, des tueries de peuple à peuple, des hécatombes de races entières et du néant des empires dont les poussières ont grossi le limon du Nil.

En nous voyant arrêtés, comme fascinés sur le seuil de la porte, ils sourirent d'orgueil de notre éblouissement, mais le souverain, qui était notre hôte, les arrachant brusquement à leur frivole ivresse, les força à se lever en se levant lui-même et en venant à nous. Ce respect envers des étrangers qui

1. Au Caire et surtout dans la Haute-Egypte, les fellahs sont atteints d'ophthalmies qui produisent presque immanquablement la perte de leurs yeux.

n'avaient que leur esprit pour richesses semblait dire à ses courtisans : Prenez garde ! ils seront nos juges ! Distrayons-les, sans prétendre les éblouir.

Et simplement, avec cette dignité tranquille qu'a l'hospitalité musulmane, il nous dit d'avancer librement, puis marcha en tête comme pour nous montrer son palais.

Nous entrâmes dans une longue galerie, soutenue par des colonnes de marbre rose, dépouilles d'un temple romain trouvées à Alexandrie. Les bases et les chapiteaux de ces merveilleux monolithes étaient en marbre noir ornementé d'or. Les mêmes marbres, roses et noirs, taillés en équerre composaient le pavé chatoyant. Des globes d'opale, réunis en girandoles, tels que des grappes de fruits énormes, répandaient sur tous les objets une lumière irisée, caressante et mystérieuse comme celle des astres. Le long des deux colonnades parallèles, étaient accroupis, sur des coussins de satin rose à torsade de jais, cinquante esclaves nubiens à la peau d'ébène, tellement égaux par l'âge, la taille et le visage, qu'on les eût dit nés le même jour et d'une seule mère. Ils étaient vêtus de tuniques blanches, laissant à découvert le cou, les bras et les jambes d'un noir luisant. Deux lourds anneaux d'argent pendaient à leurs oreilles. D'autres, plus massifs, enserraient leurs poignets et leurs chevilles. Ils tenaient entre leurs cuisses croisées, simulant un bouclier au-dessous de leur ventre, le *tef*, tambour de basque monstrueux tendu de la peau d'un ennemi tué à la guerre. Sur cet instrument primitif, qui excite au combat, à la vengeance, à la mort, les

tribus rivales, les doigts des Nubiens couraient avec cette vélocité à la fois convulsive et précise que les sauvages semblent avoir héritée des singes. C'étaient d'abord des sons graves, sourds, haletants, indiquant la marche craintive d'une troupe s'avançant dans un pays découvert. Ces accords imitatifs s'obtiennent au moyen du pouce humecté de salive frappant avec rudesse et exclusivement le parchemin de peau humaine. Les sonneries en épaisses rondelles de cuivre jaunes, d'abord maintenues et étouffées par la pression des cuisses, retentissaient ensuite par intervalle, telles que les premières détonations d'armes à feu dans une escarmouche; puis, tout à coup, éclataient à la fois les heurts énergiques sur la peau du tambour et le mouvement précipité des sonneries figurant, confondu, le grondement des canons et le bruit de la fusillade. Après avoir reproduit la mêlée confuse, féroce, acharnée, les accords du tef s'assoupissaient comme pour gémir sur les morts tombés dans les rangs des victorieux. Mais soudain tous les carillons sonnaient vivement, avec allégresse, accompagnant un chant strident de triomphe, chant barbare où les vainqueurs insultent les vaincus, bondissent sur leurs cadavres et crachent au visage des survivants traînés en esclavage. Les chanteurs nubiens déployaient dans l'exécution de ce finale une mimique effroyable, tout leur corps tremblait d'une trépidation animale, leurs bras tendus agitaient frénétiquement le *tef* au-dessus de leur tête; leurs cheveux crépus, rasés court, se hérissaient comme une crinière; fleurs hideuses épanouies sur le rameau des veines des tempes, leurs

larges oreilles frémissaient; leurs yeux, ténébreux abîmes, lançaient des lueurs avides, leurs narines ouvertes flairaient le carnage, ou leurs lèvres gonflées, comme de grosses mûres, semblaient s'être abreuvées et repues du sang ennemi; leurs dents acérées faisaient peur, ainsi que la blancheur d'un éclair sinistre qui rayonne en vous déchirant. Quand nous traversons les galeries, la fanfare redouble d'éclat en l'honneur du khédive; son père Ibrahim, le grand général, avait conquis la Nubie et l'avait soumise à l'Égypte. L'ancien chant de triomphe des vaincus célébrait la puissance des vainqueurs.

La galerie se terminait par une large porte cintrée, s'ouvrant sur une de ces terrasses couvertes que les Italiens nomment *loggia*. Trois hautes arches en granit rouge faisant face à la galerie et s'élançant vers l'éther encadraient, comme des tableaux, des massifs d'arbres et de fleurs des jardins; puis une échappée du Nil où glissaient des canges dorées aux voiles de soie, et dans une perspective lointaine, au delà du fleuve, trois grands rocs lumineux qui, de leur sommet à leur base, dardaient des lames phosphorescentes, on eût dit trois volcans en éruption vomissant des coulées de lave embrasée. Arrivés au bord de la terrasse nous fûmes frappés d'admiration en voyant que ces trois pics éblouissants étaient les trois pyramides de Gyseh[1] illuminées pour la fête royale. Les immenses parois de ces monuments éternels resplen-

1. Les pyramides de Gyseh faisaient partie des nécropoles de Memphis.

dissaient d'une lumière ambiante. Toute une tribu de Bédouins s'ingéniaient à cette œuvre magique. D'autres Arabes, debout comme des titans, brandissaient des torches colossales sur les versants de la chaîne libyque. A distance ces titans n'étaient que des fourmis. Machinistes invisibles, les hommes disparaissaient dans cet incommensurable décor. Le silence de l'espace et l'immobilité du firmament complétaient ce prodigieux tableau. Les lignes nettes et précises de chaque plan en fixaient en nous l'empreinte ineffaçable. Les terres, encore submergées par la dernière inondation du Nil, décrivaient un lac immense et sur ces eaux, d'une blancheur nacrée, surgissaient, rouges et flamboyants, les monstrueux équerres des trois pyramides! La chair et le sang des milliers d'esclaves morts en les construisant semblaient les draper à cette heure d'une pourpre ironique. Les tombes des Pharaons étaient vides, leurs orgueilleuses momies avaient été jetées en pâture au vent du désert. Cependant un grand ciel bleu, de ce bleu sombre, limpide et brillant du saphir, enveloppait de son immensité tranquille les trois mystérieux léviathans de pierre qui paraissaient humer le carnage. Le pur et immortel scintillement des astres défiait de son éclat sidéral tous les feux terrestres. Les flammes des milliers de torches ondoyant sur les montagnes de la Libye s'éteignaient sous l'intense rayon des constellations superbes. La transparence des nuits africaines triplait la grandeur et l'éclat des planètes ; elles resplendissaient comme en relief sur le fond de l'éther poudroyant d'étoiles. La lune, en

voisine familière de la terre, l'effleurait de sa caressante splendeur ; son orbe démesuré, tel qu'un vaisseau féerique, fendit radieux l'océan du ciel, puis lentement alla se poser avec grâce sur la pointe de la plus haute des pyramides ; reprenant alors sa majesté calme de déesse grecque, elle se pencha souriante et comme dédaigneuse sur le mastodonte accroupi à ses pieds. N'avait-elle pas tous les astres du firmament pour cortége? Qu'étaient en face de ces accumulations de mondes, étincelant autour d'elle, les œuvres les plus formidables des tyrans qui singeaient les dieux? La durée de ces choses destructibles n'est rien devant l'éternité des essences, et le sourire de la lune voulait dire : Vous n'avez ce soir qu'un éclat d'emprunt comme vous n'avez eu à travers les siècles qu'une immortalité apparente; il a suffi de la volonté d'un homme pour vous créer, il suffirait de la volonté d'un autre homme pour vous détruire; vous participez du néant des êtres périssables, mais nous, qui peut nous atteindre? nous avons la sérénité de l'immuable.

Comme un acquiescement à cette sentence de l'infini, soudain les trois colosses dépouillèrent le rayonnement sanglant qui les revêtait et s'affaissèrent dans la nuit. Nous n'apercevions plus que leurs masses noires au-dessus desquelles s'enroulaient, étincelants, les tourbillons des sphères.

L'illumination babylonienne était finie, et sans donner à notre rêverie le temps de se perdre dans l'immensité des cieux, notre hôte nous engagea à le suivre dans les jardins. Nous descendîmes par deux

escaliers de marbre blanc partant des extrémités de la terrasse. Nous nous trouvâmes aussitôt comme égarés dans des labyrinthes de plantes et de rameaux fleuris s'enlaçant à des portiques mauresques et aux sveltes balustres des fontaines. Toute la flore merveilleuse de la Syrie s'épanouissait dans ce coin de terre. Nous ne pouvions faire un pas sans fouler aux pieds des corolles superbes qui s'effeuillaient sur les bords des sentiers pavés de mosaïque. Les magnifiques fleurs, qu'on peut appeler sculpturales, décrivaient des massifs aux couleurs tranchées, on eût dit des amas de ces belles porcelaines de Chine où s'épuisent toutes les recherches de la forme et du coloris. Des roses mousseuses, énormes, se groupaient en vaste rosace, de grands œillets blancs, flexibles comme des plumes d'autruche, balançaient leurs panaches neigeux au-dessus des bordures d'anémones pourpres et des losanges de tulipes jaunes. Les iris en velours violet gardaient, comme il sied à des évêques fourvoyés dans un harem, une raideur cléricale sous le souffle des tubéreuses charnues qui les agaçaient de leurs vertigineux parfums.

A la surface des eaux bleuâtres où se miraient les étoiles flottaient de majestueux nymphéas. Leurs coupes de topaze ou d'ivoire reposaient sur de larges feuilles sphériques d'un vert tendre, veiné de noir, ressemblant à des plateaux de malachite. Dans les coupes évasées des arums qu'on eût crues en marbre de Paros, palpitaient d'éblouissantes phalènes. Fleurs et papillons! groupes exquis! On songeait, en les regardant, aux blanches coquilles de la mer Égée où

se dérobait Vénus frémissante. Les lotus riaient sur les bords des vasques. Toutes les variétés de plantes grimpantes, lianes, lichens et volubilis, suspendaient leurs feuillages tailladés, leurs fines brindilles, leurs fleurettes mignonnes et leurs cloches de saphir ou d'opale aux branches des arbres de Judée, égrenant sur le sol des perles de corail rose. Les pures clartés d'une nuit sans ténèbres filtraient à travers les enlacements de ces floraisons exubérantes.

De l'atmosphère tiède et tranquille se dégageait une double ivresse : deux voluptés distinctes également délectables, la volupté des parfums et la volupté de sons. Tandis que nous marchions, mollement enveloppés dans la suavité des aromes, nous étions attirés en avant par des accords et des chants d'une douceur et d'une puissance inconnues. Cette harmonie paraissait descendre de l'éther ou de la cime d'arbres gigantesques, qui, tout à coup, s'étaient dressés devant nous comme un carrefour sombre. Les cèdres du Liban s'alternaient aux palmiers, les tamaris aux sycomores et les acacias aux nopals. Au delà de ce péristyle, dont les troncs de ces arbres formaient les colonnes, montait un perron aux marches de marbre qui s'illumina instantanément.

On a pu voir dans les salles d'honneur des plus beaux palais de Venise de magnifiques torchères qui représentent des nègres, tantôt accroupis, tantôt debout, supportant sur leurs têtes des globes de lumière, ou dans leurs bras tendus des faisceaux de torches. Quelques-unes de ces statues décoratives sont de vraies œuvres d'art où le type éthiopien est rendu

avec une telle énergie qu'on croirait ces figures vivantes. Le sang circule sous ces faces noires; les dents ricanent entre les lèvres gonflées, les narines frémissent, les yeux d'émail vous regardent. Les attitudes à la fois humbles et sauvages sont bien celles des esclaves. La volonté brisée proteste par la raideur des muscles. A coup sûr les artistes italiens ont fait ces statues d'après nature. Le commerce établissait des communications incessantes entre Venise, Tunis, Alger ou Alexandrie. Avoir un ou deux serviteurs noirs était un des luxes des familles patriciennes de Venise. Ces anciens esclaves remplissaient chez leurs maîtres européens les mêmes fonctions qu'ils avaient remplies dans les pays musulmans. C'est ainsi qu'ils ont pu servir de modèles aux statuaires contemporains.

Cent de ces esclaves porte-lumière, éclairant l'espace autour d'eux, nous apparurent soudain sous les arceaux aériens d'une galerie en marqueterie de marbre qui entourait une vaste rotonde. Derrière les esclaves noirs, torchères vivantes, se tenaient debout, les dépassant de la tête, d'autres esclaves blancs vêtus en mamelouks. C'était des Circassiens de choix, à la stature superbe; leur cou nu s'élançait comme un fût de colonne. Au-dessus du turban qui ceignait leur front d'Antinoüs ondulait, semblable à un croissant lumineux, la courbe acérée de leur cimeterre dont leur main droite serrait la poignée. Ils se tenaient tous dans la même attitude, sans jamais fléchir dans leur immobilité de décor. Le voyageur qui pénètre, soit au Caire, soit à Constantinople, dans les

palais turcs, est frappé de cette passivité des esclaves [1], on les voit rester sans se mouvoir des heures entières, dans la pose prescrite par un commandement du maître.

Lorsque, précédés du vice-roi, nous fûmes arrivés au haut du perron aboutissant à la galerie circulaire, les deux rangs d'esclaves qui la remplissaient firent automatiquement le salut oriental. Deux de ces gardes d'élite, géants circassiens, rappelant par la taille et par la beauté l'Hercule Farnèse, servaient de cariatides à l'entrée de cette mystérieuse rotonde. Tandis que de plus en plus distincts et attractifs vibraient les accords d'une ineffable musique, les deux géants firent glisser sur une tringle d'argent deux grands rideaux de lampas. Nous vîmes une immense pièce d'eau circulaire au centre de laquelle stationnait un merveilleux navire. La carène était dorée, le pont très-large, tendu de tapis de pourpre, à chaque mât des guirlandes de lumière s'enlaçaient à des chapelets de fleurs; à la proue, sur des gradins couverts d'étoffes de soie, se tenaient les musiciens d'un orchestre arabe. L'un jouait du *kiaman* (violon), un autre du *laouta* (luth), un troisième du *tammbourg* (guitare à long manche), un quatrième du *negi* (flûte), plusieurs agitaient des tefs légers, qui sont aux tefs de guerre des Nubiens ce qu'est le murmure d'un ruisseau à la rumeur d'une cataracte. Tous les instrumentistes excellaient dans leur art. Ils avaient

1. C'est surtout dans les harems où je conduirai plus tard mes lecteurs que cette passivité des esclaves femmes frappe et attriste.

pour chef et pour initiateur Cherbini Achmet, le plus renommé des chanteurs arabes. Achmet est le Nourrit et le Dupré du Caire. Sa voix puissante est d'une flexibilité qui tient du prodige, elle exprime toutes les nuances des sensations et des sentiments, elle peint, pour ainsi dire, avec des sons, les tableaux qui frappent la vue aussi bien qu'elle rend tous les mouvements des passions humaines. En ce moment son chant et celui des choristes qu'il avait formés n'étaient qu'un prélude saluant notre entrée dans l'enceinte magique. Ce vaisseau, théâtre illuminé, se reflétait tout entier au milieu des eaux limpides dont la transparence rappelait celle des lacs qu'on voit sur les sommets des Alpes. Dans ce miroir radieux se répercutaient, avec netteté, le firmament étoilé qui servait de dôme à la rotonde, et sur ses bords, comme un cadre étincelant, les girandoles de la galerie cylindrique où des coussins et des fauteuils très-bas étaient disposés pour les spectateurs. Des myriades de poissons roses, aux nageoires d'or, frôlaient, dans ces flots lumineux, la cime des herbes aquatiques. De grands cygnes d'un blanc marmoréen nageaient, comme en cadence, vers le navire harmonieux où Achmet chantait. La lune se penchait du fond de l'éther, regardant curieuse et souriante.

Ainsi dans les temps mythologiques, à travers la campagne de Rome, Diane se mirait dans le lac Némi qui garde encore son nom.

Jusqu'aux trois quarts de la rotonde, les arceaux de la galerie, sous lesquels nous nous assîmes, s'évidaient à la fois sur les jardins et sur la pièce d'eau,

mais dans la partie opposée au perron ils ne s'ouvraient qu'en regard du bassin ; ils étaient fermés de l'autre côté par un mur plein percé de fenêtres basses à châssis dorés, ressemblant à des loges grillées. Deux grandes portes en bois de cèdre, gardées par des eunuques, attestaient que par delà ce mur se trouvaient les appartements du harem. Comme un frôlement de robes de soie et un cliquetis de colliers se firent entendre derrière les grilles, tandis que nous prenions place auprès du vice-roi. Les esclaves nous offrirent à tous le chibouk d'honneur, d'autres le café, dans de mignonnes tasses du Japon, ayant pour support des *zarffs* de rubis et de diamants; puis de délicieuses limonades congelées, servies dans les *cherbetz burdah*[1] en or le plus pur ornementé de pierreries. Les serviteurs glissaient autour de nous plutôt qu'ils ne marchaient. Nos lèvres pressaient l'*imamé*[2] et humaient sans bruit les boissons orientales. On n'entendait pas le tintement irritant des cuillers heurtant les porcelaines. Seule la voix d'Achmet montait à travers le silence de cette belle nuit. La musique évoquait devant nous le mirage de la grande caravane partant en pèlerinage pour la Mecque. Dans un solo majestueux, le grand cheik des ulémas (cheik Haranssi) bénissait les pèlerins, puis ceux-ci portés par des dromadaires défilaient à travers les sables du désert. Les voix des chœurs, formés par Achmet et quelques savants accords des instruments,

1. Tasse avec une anse.
2. Bout d'ambre du chibouk.

exprimaient cette marche haletante. Mais, bientôt, éclatait la terreur du *khamssin*, dont le souffle menaçant sortait d'abord des entrailles de la terre, puis tout à coup grossissait et enveloppait la caravane de tourbillons monstrueux, tel que le sifflement d'un reptile énorme, enlaçant et étouffant ses victimes, impuissantes contre son étreinte. L'épouvante se traduisait par des cris et des gémissements que la musique imitait avec des sons rauques et plaintifs tour à tour. Peu à peu l'apaisement se faisait : Allah avait vaincu le khamssin. Les pèlerins poursuivaient leur route. Venait ensuite la joie des croyants en arrivant dans la ville sainte. Ils entraient dans la mosquée vénérée où le prophète invisible, mais présent à leur crédulité, se faisait entendre à leurs âmes du fond de son tombeau. Il promettait à leur foi aveugle et folle ce paradis du Koran qui éternise après la mort les jouissances charnelles [1]. En interprétant Mahomet, la voix d'Achmet déployait toute sa puissance : il avait des accents d'une énergie foudroyante où tonnait la révélation du réformateur prédestiné et du conqué-

1. Le paradis de Mahomet se nomme le Djennet et mourir à la Mecque est pour tous les bons Musulmans une espérance de goûter aussitôt les délices du Djennet où les houris les recueillent en agitant leurs mouchoirs verts.

La mosquée de la Mecque renferme la Kaaba, édifice carré de 12 mètres en tous sens. C'est une espèce de temple qui, selon la tradition, fut bâti par Abraham pour lui servir d'oratoire.

Mahomet, après la prise de la Mecque, détruisit les idoles qui avaient envahi le temple et le rendit au culte du vrai Dieu. C'est le point vers lequel doivent se tourner les Musulmans dans leurs prières. La Kaaba renferme une fameuse pierre noire que les croyants viennent baiser avec un profond respect.

rant fatidique, suivis d'accents d'une suavité molle, alors que les houris recevaient au ciel les âmes des morts, fidèles à l'Islam. La mélodie, dans laquelle, comme une saveur pénétrante, coulaient les ravissements de cette ivresse immortelle, communiquait à l'auditoire ses énervantes délices.

Alerte, vif et gai, humain, et partant compris de tous, s'élevait le chant du retour des pèlerins : l'arrivée au Caire. Les harems, embellis de décorations neuves, se rouvrent à l'approche des femmes voilées, qui s'y précipitent pour revoir leurs enfants, jetant des cris joyeux en revoyant leurs mères. Ces tableaux d'une vérité éternelle étaient reproduits par des tintements de notes amoncelées, délirantes et grêles. L'assistance, émerveillée, couvrit d'applaudissements cette magnifique symphonie arabe où s'était déployée la dextérité magistrale du grand chanteur Achmet.

Des poignées de sequins d'or furent lancées à l'artiste inspiré, qui, grave et recueilli, remerciait par le salut musulman d'une dignité tranquille. Quelques-unes de ces précieuses monnaies n'atteignirent pas le navire : elles tombèrent dans le bassin de marbre aux eaux transparentes : aussitôt les plus jeunes des choristes plongèrent dans ces flots purs et en sortirent vainqueurs, en faisant voir dans leurs doigts les sequins scintillants, puis les déposèrent aux pieds d'Achmet en secouant avec grâce l'eau qui ruisselait de leur tunique blanche et rayonnait en perles sur leur longue chevelure.

Alors se mêlèrent aux bravos de l'assemblée les battements de petites mains des femmes cachées der-

rière les fenêtres grillées. Un signe sévère des eunuques imposa silence à cette admiration invisible. Un autre signe de l'ordonnateur de la fête fit surgir du pont mouvant du navire un plancher couvert d'un tapis de pourpre à bordures d'or, au centre duquel se groupaient cinq femmes. Sans les ornements dont elles étaient surchargées, ces femmes nous auraient rappelé la beauté idéale de la tête et les perfections du corps des marbres les plus purs de la statuaire grecque.

Elles portaient le costume traditionnel des almées: une sorte de chemise en gaze rose très-claire part de la nuque, flotte sur les reins et s'évase au-dessous de la gorge sans rien cacher du modelé des formes. Une veste courte brodée d'or soutient les seins nus. Le pantalon large, en riche étoffe lamée d'argent, retenu aux hanches par une ceinture ornée de pierreries, tombe en plis flottants jusqu'à la moitié des jambes. Des cercles d'or ou d'argent entourent les fines chevilles, et, aux doigts des pieds nus comme à ceux des mains, brillent des bagues en pierreries. Les bras sont ceints vers le poignet de bracelets en sequins, de serpents d'or ou de perles de jaspe. Sur la poitrine et les globes des seins s'étage un triple rang de sequins d'or qui tintent à chaque mouvement du corps. Les mêmes sequins mêlés aux diamants scintillent dans leurs longs cheveux nattés, serrés en tresses tombantes comme ceux du fameux portrait de Cléopâtre, sculpté en bas-relief au temple de Denderah.

Leurs joues et leurs lèvres, savamment fardées, relèvent l'éclat de leur peau brune et fine : une ligne

de *kol* prolonge l'arc des sourcils et des paupières et rend démesurés leurs yeux noirs superbes. Les ongles des mains et des pieds sont teints de henné. L'aspect des almées au repos rappelle les idoles indoues. Mais parfois aussi, par l'irréprochable pureté des lignes, elles font songer à ces belles statues polychromes ornementées d'or et de pierreries que les Grecs mettaient dans leurs temples. Telle était au Parthénon la Minerve de Phidias.

La plus grande des almées, debout au milieu du groupe qui nous apparut ce soir-là sur le vaisseau lumineux, aurait pu être comparée à la Pallas antique. Son visage était fier et sa stature superbe. C'était une femme de vingt-cinq ans, que son incomparable beauté avait préservée de la vieillesse anticipée qui flétrit les femmes avant l'âge dans un pays où les jeunes filles sont nubiles à dix ans. Elle dépassait de la moitié du corps les quatre frêles et gracieuses créatures dont les yeux pleins d'amour et les bras charmants se tendaient vers elle comme pour l'implorer. Elle eut un sourire d'encouragement qui voulait dire : « Imitez-moi. » Ainsi une mère sévère excite ses enfants à l'étude en récitant devant eux une leçon difficile. Elle saisit du bout de ses doigts effilés des crotales d'ébène incrustées d'argent et les fit claquer comme des castagnettes. Aussitôt ses quatre élèves soumises bondirent telles que de jeunes poulains qu'anime à la course un coup de fouet.

On voyait à travers leur chemise diaphane leurs membres frémir et se roidir ; elles battaient à leur tour la mesure de la danse avec les crotales sonores

qu'étreignaient leurs petites mains. Leurs pieds mignons se levèrent et partirent à l'unisson du pied sculptural de leur maîtresse Badaouïa [1].

Assis à la proue du navire, Achmet préluda sur le *tarabouk* à la mélodie lente d'abord, puis ardente et frénétique qui accompagne la célèbre *danse de l'Abeille*. Badaouïa se flatte d'être la dernière descendante des deux tribus des Ghamazys [2] antiques et des savantes almées qui dansaient et chantaient à la cour des Pharaons, et qu'on voit représentées sur les bas-reliefs antiques [3]. Elle mettait à honneur de conserver à ces divertissements royaux leur noblesse primitive. Fière de sa beauté plastique, elle ne l'abaissait pas aux postures lascives et provoquantes des almées vulgaires pour qui l'art n'est qu'un auxiliaire au métier de courtisane. C'est ainsi qu'à cette danse de l'*Abeille*, renommée pour son indécence dans tous les pays musulmans, Badaouïa avait su garder un cachet à la fois émouvant et pur.

Telle qu'elle est exécutée aujourd'hui chez les pachas et les beys du Caire, la *danse de l'Abeille* consiste dans une pantomime voluptueuse : d'abord languissante, la danseuse entr'ouvre des yeux baignés de langueur : puis des frémissements fébriles la saisissent; tout son corps tressaille, la gorge ondule, les hanches ont des mouvements brusques traduisant la

1. J'ai vu danser Badaouïa un soir à Konneh (près de Louqsor dans la haute Egypte). Cette fameuse almée, par exception pudique et fière, est née dans un village près de Siouk.

2. Danseuses.

3. Chanteuses et danseuses se nomment aujourd'hui indistinctement almées.

frénésie du rêve. La musique et les chants redoublent de vigueur; les crotales stridents se heurtent dans les doigts convulsifs; l'ivresse sensuelle est à son paroxysme. Mais peu à peu l'apaisement se fait : l'almée debout, les jambes roides, le corps immobile, cambre ses seins, balance sa taille, puis s'affaisse, simulant un évanouissement; mais, instantanément, elle se redresse; ses lèvres serrées imitent le bourdonnement d'une abeille dont l'aiguillon l'a piquée. Où donc s'est cachée la bête meurtrière? — Sous sa veste, sans doute. — La veste est détachée et jetée au loin; la mouche invisible bourdonne toujours sous le pantalon et sous la chemise : l'Almée-courtisane les dépouille tour tour, et, restée nue, se précipite et se pâme dans les bras du spectateur qu'elle a jugé le plus riche, aux pièces d'or que durant la danse il a jetées à ses pieds. Mais l'abeille continue à bourdonner dans la chevelure; elle ne cède qu'écrasée sous les nouvelles pièces d'or collées au front de l'almée par celui qu'elle a élu son sauveur.

On comprend que la plus licencieuse des almées égyptiennes n'eût pas osé interpréter ce soir-là, à la cour du khédive, ce dernier intermède de la danse de l'Abeille.

L'orgueilleuse Badaouïa y eût vu un outrage à l'art traditionnel qu'elle représentait. Voici comment, secondée par ses élèves craintives, elle exécuta dans toute sa pureté cette danse nationale.

A peine, je l'ai dit, le frémissement invisible de l'abeille sorti des lèvres de la danseuse eut-il vibré dans l'air, que, tendrement émues, les quatre petites al-

mées firent retentir leurs crotales et dansèrent autour de Badaouïa, qui les entraîna dans un tourbillon vertigineux comme pour échapper à la piqûre du dard cruel. Le chant d'Achmet et les vifs accords des instruments excitaient les pieds des danseuses, dont l'orteil tendu et ceint d'une escarboucle semait des étincelles sur le tapis de pourpre. Mais au murmure plus aigu de l'abeille dominant la musique ou plutôt s'en détachant avec art, une pantomime de terreur et d'angoisse succédait à la danse rapide. Badaouïa, éperdue comme une mère qui voit ses enfants menacés d'un péril qu'elle ne saurait conjurer, se penchait les bras tendus vers les quatre jeunes filles, qu'on eût dit les vraies filles de ses entrailles. Celles-ci, saisies d'épouvante, les jambes et le torse raidis, les seins palpitants, le cou gonflé, les lèvres frémissantes, les yeux grands ouverts rougis par les larmes imploraient le secours maternel. A leurs mains qui pressaient leur poitrine et entr'ouvraient leur chemise de gaze, la mère les croyant blessées par le dard fatal, les étreignit tour à tour dans ses bras convulsifs et suça de ses lèvres la plaie de l'aiguillon, tandis que l'abeille irritée, devenue furieuse, planait brusquement sur sa propre tête qui s'engloutissait dans son sein. Un cri s'échappait alors des lèvres serrées de Badaouïa ; mais aussitôt, dominant son angoisse, elle se redressait superbe comme la Niobé antique défiant la flèche d'Apollon.

A l'égal de leur mère, les quatre jeunes almées avaient dans cette scène la beauté plastique des filles de Niobé du groupe des galeries de Florence. La

marbre s'était fait chair, et sans l'éclat du costume égyptien, contrastant avec la simplicité des draperies sculpturales, l'illusion eût été complète. La mimique de chaque danseuse reflétait cette douleur profonde sans grimace, sans contorsion que seule a su exprimer la statuaire grecque. La plus jeune avait l'attitude à la fois étonnée et naïve qu'a la plus petite des filles de Niobé en voyant l'épouvante de sa mère et de ses sœurs. Aux gémissements que poussait Badaouïa, elle se précipita sur le sein maternel, écartant de sa main pudique les tissus qui voilaient sa blessure. Badaouïa couvrit son sein mis à nu sous ses mains chastement croisées, puis, renversant en arrière sa tête superbe, elle expira comme foudroyée.

Toute l'assistance applaudit : soudain, au lieu des sequins d'or qu'on lance aux almées vulgaires, un gros diamant, don du vice-roi, tomba dans le creux de la gorge de Badaouïa et en éclaira la beauté.

D'un bond se redressa l'artiste inspirée ; elle referma sa chemise transparente, posa dans ses cheveux, au-dessus de son front, le splendide diamant monté en agrafe, puis, saluant le khédive, elle le remercia aussitôt de son somptueux présent par la *danse des épées* que les antiques Ghamazys dansaient devant les Pharaons.

Deux petits esclaves nubiens présentèrent à Badaouïa deux longs sabres recourbés ; elle les saisit par la poignée et, levant les bras, elle en entrecroisa les lames au-dessus de sa tête. Son beau visage rayonna dans ce cadre d'acier. Ses pieds se soulevèrent et, durant une seconde d'attente, ses yeux lancèrent des

éclairs. Un musicien de la haute Égypte, né dans le même village que Badaouïa, et qui la suit dans ses représentations, préluda sur l'erbabeck (sorte de guitare à deux cordes) à une marche guerrière, tandis que la voix puissante d'Achmet entonnait un chant de combat. Aussitôt la danseuse bondit, heurtant en mesure les épées sonores. Leur cliquetis vibre strident comme dans le défi d'un duel à mort. Les bras s'abaissent; une des épées est rejetée, et Badaouïa, avec la précision d'une grande artiste, exécute, pleine d'audace et de fierté, un pas belliqueux. Elle mime en inspirée l'enivrement de la guerre et la joie du triomphe; elle brandit et fait tourbillonner son sabre vainqueur, dont les étincelles jaillissent, mêlées à celles de ses joyaux; puis, avec un mouvement où la force du guerrier s'allie avec la grâce de la femme, elle pose sur sa hanche droite l'arme triomphante. Sa tête radieuse est celle des amazones invaincues de la Fable.

La hardiesse et l'élégance de cette incomparable danseuse arrachent à l'assistance d'unanimes bravos : chaque spectateur est tenté de l'acclamer du cri d'Othello saluant Desdémona : *Oh ! ma belle guerrière !*

Badaouïa reçoit en don le sabre superbe, à la poignée couverte de gemmes qui sort de la panoplie du khédive : elle le balance une dernière fois au-dessus de sa chevelure, puis s'évanouit comme une vision sous le pont du navire.

Sur le même tapis de pourpre, qui tressaille encore de la danse héroïque, vient se poser un Arabe de haute et frêle stature, aux traits réguliers, mais tout

à coup convulsionnés par l'angoisse de l'épouvante. Ses yeux éclatants, démesurément ouverts, jettent une lueur sombre sur son morne visage. Une courte tunique blanche couvre à peine son corps des aisselles aux genoux. Le cou, la poitrine, les bras et les jambes sont nus : on dirait d'une figure de bronze. Trois longues vipères nommées *tapimaubis*, et qu'Hérodote appelle *crocodiles de terre*, entourent son torse et ses poignets. Agitant leur queue, redressant leur tête et ouvrant leur gueule, les serpents, excités par le contact de la chair humaine, mordent l'Arabe, qui les mord à son tour. Le sang jaillit sur les membres blessés ; il ruisselle sur la tunique blanche et la rougit par place : nous avons devant nous le psylle [1] le plus

1. Les psylles, ou dompteurs de serpents, figurent à la cour des rois d'Egypte depuis la plus lointaine antiquité, et ont été reproduits sur les plus anciens monuments. Ils ont formé de tout temps une corporation à part ; ils se transmettent leur science de père en fils. « Les serpents, disent-ils à la foule, n'obéissent qu'aux hommes dont les ancêtres ont été des psylles. »

Leur science consiste à couper à l'avance les crochets contenant le venin des vipères avec lesquelles ils jouent et entourent leurs membres. Mais pour s'emparer d'elles et leur faire cette opération, il faut à la fois une grande adresse et beaucoup de courage. Il est incontestable que les psylles, comme les charmeurs indiens, attirent les serpents par de légers sifflements et de petits cris. Ils appellent à eux de la sorte la vipère hutje et le fameux serpent scythale des Pyramides, le plus redouté de tous les serpents de l'Egypte, et aussi la vipère céraste ou cornue, dont la peau a la même couleur que le sable du désert, ce qui la rend invisible. »

Les serpents ainsi attirés s'approchent par petits bonds, en fixant leurs yeux ronds sur les psylles charmeurs, qui les fixent à leur tour en continuant leurs appels. A peine les serpents sont-ils à leur portée, que les psylles leur jettent leur mouchoir sur la tête. Les reptiles le saisissent entre leurs dents ; alors les hommes le tirent fortement à eux, tout en atteignant le serpent. Les deux crochets sont brisés par ce mouvement énergique et prompt, et le venin qu'ils contenaient reste dans le mouchoir. Les psylles habiles font cette opération en

célèbre de toute l'Égypte. La terreur qu'il feint nous gagne aussitôt. Le simulacre devient réalité : nous frissonnons éperdus comme si le froid du venin mortel courait dans nos veines. Les fils du psylle, deux frêles enfants de dix et douze ans, se jettent sur le sein de leur père et tentent de le dégager de la féroce étreinte. Les trois serpents s'allongent, irrités ; ils sifflent, ils se replient et enserrent de leurs anneaux glacés les trois corps impuissants à repousser leurs morsures.

Le groupe de Laocoon vit et palpite sous nos yeux effarés. Le psylle a vu sans doute chez quelque Italien attaché au vice-roi une copie de ce marbre antique. L'expression désespérée de la tête du prêtre troyen et de celle de ses enfants, la tension des muscles raidis et le suprême enlacement des corps que les monstres étouffent sont imités par les trois Arabes avec une fidélité qui tient du prodige. Les spectateurs restent glacés d'effroi en face de cette agonie déchirante. Instantanément, le psylle et ses fils se dégagent

moins d'une minute. Lorsqu'il leur arrive d'être mordus, ils donnent un coup sur la tête des serpents, leur ouvrent la gueule, et toujours avec le mouchoir, ils brisent les crochets recélant le venin, puis enroulant autour de leur corps les serpents désormais inoffensifs, ils sucent la plaie de leur morsure et crachent le sang qu'ils en retirent.

Hérodote, en parlant de la science des psylles, fort célèbres de son temps, explique comme il suit leur secret pour attirer à eux les serpents : « Ils imitent, dit-il, le cri d'amour du serpent pour appeler sa femelle, et celui de celle-ci pour attirer à elle le mâle. Ils l'imitent si bien, que le serpent, trompé, accourt au bruit de leur voix. Une fois la bête près d'eux, adroitement ils lui cassent les crochets contenant le venin, et peuvent alors les apprivoiser sans crainte et faire avec eux tous les tours qui charment la foule. »

des serpents vainqueurs et se redressent, souriants et calmes : il a suffi de cracher dans ces gueules sanglantes et de les tenir énergiquement ouvertes durant une seconde ; aussitôt les serpents, domptés, se sont engourdis. Immobiles et inertes, ils sont devenus des bâtons sur lesquels ces hardis prestidigitateurs s'appuient ; puis, enveloppant leur corps maculé de sang du long burnous blanc des Bédouins, ils disparaissent comme des fantômes traînant leurs linceuls après eux.

L'effet de ce tableau saisissant dure encore, lorsque Achmet, leste, pimpant, ironique à l'égal de Figaro, s'approche, un *kiaman*[1] en main, en guise de guitare. Il vient s'asseoir jambes croisées sur le tapis de pourpre, en pinçant les cordes de l'instrument, qui rend des accords joyeux ; sa voix puissante se fait fluette et mordante. Il chante en clignant les yeux, avec un brio endiablé, des chansons grivoises en langue turque, dont le gros sel ou plutôt l'âcre piment triomphe aussitôt de l'impassibilité musulmane. Les pachas les plus graves, voire les ulémas et leurs grands cheiks, applaudissent à ces turpitudes. L'acte physique de l'amour, commenté et décrit sans périphrase et sans voile, est l'unique sujet dont s'inspirent les chansonniers turcs. La chanson arabe est plus chaste : elle a des fleurs de poésie, des lueurs d'idéal, des tressaillements d'âme.

Le Turc est resté un Turcoman ; il ne s'est assimilé des peuples conquis que la matière. Les splen-

1. Sorte de violon.

deurs de l'art grec et de l'art mauresque n'ont point éclairé son esprit. C'est moins, il faut oser le dire, le sentiment que la sensualité qui l'attire aujourd'hui vers la civilisation européenne; il garde à travers nos raffinements et nos élégances un cynisme de race, brutalité naïve où le Tartare perce toujours. Les plus blasés et les plus circonspects trahissent ce soir-là leurs instincts par une hilarité bestiale ; ils se grisent des couplets que chante Achmet comme d'un gros vin de barrière. Quelques-uns, qui ont habité Paris, nous disent avec un orgueil de barbare : « Convenez que le Palais-Royal et vos Bouffes n'ont rien d'aussi divertissant que ces chansons-là; » et, pensant conquérir notre admiration, ils nous traduisent les crudités les plus inouïes. Cependant leur rire reste discret, tandis que derrière les fenêtres grillées le même rire éclate en fusées bruyantes. Des voix claires jettent de petits cris; les femmes des harems se pâment. Les eunuques, effarés, mordent leurs lèvres charnues et roulent des yeux flamboyants ; puis avec un geste impérieux qui veut dire : Silence ! ils s'alignent et se massent devant les grilles de l'enceinte claustrale. Les recluses invisibles redeviennent muettes, les chansons meurent. Certain de son succès, Achmet, radieux et narquois, a mis fin tout à coup à cet étrange intermède.

Insensiblement les illuminations pâlissent au bord du bassin, tandis qu'elles se sont éteintes soudain sur le navire qui vient de servir de théâtre aux jeux de l'Orient. A peine les lueurs des galeries, mêlées au rayonnement des astres, projettent-elles de clairs sil-

lages sur la tranquillité des eaux transparentes. La nuit et le silence s'emparent peu à peu de l'enceinte magique. Les assistants, assoupis, fument le chibouk d'adieu, hument un dernier sorbet; puis, s'inclinant devant le vice-roi immobile comme une idole, ils redescendent la rampe qui mène des jardins aux issues du palais.

Les uns sont reconduits chez eux sur des gondoles mauresques amarrées à la rive du Nil; les autres y sont portés en palanquin. L'esclave d'honneur qui les accompagne remet aux plus renommés d'entre eux un riche cadeau de la part de son maître.

Cette vision d'une véritable fête turque s'était accomplie tandis que les chanteurs français exécutaient la roulade finale de leur interminable concert. J'avais échappé par mon rêve à la réalité de l'ennui. Je me disais : Eh quoi ! il était possible au souverain de l'Égypte de nous donner cet émouvant spectacle, et il l'a remplacé par un programme banal? Mais la voix de mon cœur me criait : Prends garde ! les fantaisies de l'esprit en sont souvent la dépravation. On ne peut satisfaire à la fois les exigences de l'imagination et celles de l'humanité. Quand l'attrait de l'inconnu te fait regretter le luxe et les mœurs des cours asiatiques, songe que tu renies la justice. La justice est proscrite de ces sociétés barbares où le faste et l'éclat de quelques-uns, voire d'un seul, sont pétris de fange et de sang. Ces sociétés n'ont jamais intronisé que l'immonde matière. Combien de durs labeurs, de larmes d'immolation de tous pour un tissu d'or et de soie revêtant le corps dégradé d'un maître ! Pas

une pierrerie rayonnant sur un front d'idiot qui n'ait coûté la vie à des milliers de victimes, supérieures par l'intelligence et par la beauté à ces fatidiques despotes !

L'amour même s'alimente pour eux par la mort; il s'impose par la violence et par la sépulture, s'exerce par la douleur et aboutit au féroce et hâtif abandon. Tous ceux que cet amour a souillés s'éteignent dans l'épuisement des factices voluptés du harem. On n'oserait pas dénombrer la foule de jeunes esclaves profanés des deux sexes qui meurent chaque année de langueur dans les pays musulmans. Pour que l'assainissement circule à travers ces monstruosités bibliques, il faut se résoudre au sacrifice de la poésie de la forme, et préférer à ce qui éblouit et séduit ce qui attendrit et moralise.

Dans les forêts vierges de l'Amérique, les bêtes fauves et les reptiles venimeux s'ébattaient parmi les fleurs magnifiques d'une flore inconnue et des arbres chargés de fruits délectables. Les audacieux pionniers qui, les premiers, pénétrèrent dans ces solitudes vertigineuses, ne cédèrent pas à l'ivresse de leurs aromes exquis. La saveur des fruits, les chants des oiseaux voltigeant tels que des escarboucles vivantes, l'irradiation de la lumière palpitant dans le fouillis des lianes enlacées n'amollirent pas leur courage. Conquérir ces antres merveilleux, en chasser les monstres, dompter la terre, la rendre nourricière et clémente, devint le but de ces hardis travailleurs. La beauté primitive de ces zones sauvages fut détruite par leur défrichement; elles ont perdu en pittoresque ce qu'elles ont

gagné en sécurité. D'immenses troupeaux y paissent aujourd'hui ; de vastes moissons y mûrissent ; toutes les cultures utiles s'y développent; les hommes s'y alimentent, moins misérablement et moins abandonnés qu'autrefois. Rachetés par le travail, le seul libérateur vrai de l'humanité, ils sont devenus plus forts et meilleurs.

Je fus arrachée à ma rêverie par le mouvement bruyant et hâtif de l'auditoire sitôt que les chants eurent cessé ; enfin, délivrée de la contrainte, la foule se précipita à la suite du khédive, qui, donnant le bras à la duchesse d'Aoste, passa de la salle de concert dans la galerie où le souper était servi.

Le buffet somptueux rappelait ceux des fêtes impériales. Candélabres, surtouts, argenterie, porcelaines et cristaux, mets et vins, menu imprimé en lettres d'or, laquais poudrés en livrée rouge, tout était à la française. Pas un seul serviteur arabe coiffé d'un turban blanc, pas un plat à la turque, pas une de ces sucreries de Constantinople dont quelques-unes sont pourtant exquises [1]. Le vin de Champagne petillait sans trêve dans les coupes de Baccarat; mais impossible de se procurer une de ces vulgaires gargoulettes (vulgaires comme tout ce qui est utile et bienfaisant) dans lesquelles les flots bourbeux du Nil se purifient et se glacent instantanément.

Quand je demandai un verre d'eau à l'empressé maître d'hôtel, qui se hâtait de remplir mon assiette

1. Entre autres, le loukoum, pâte à la rose, à la vanille, à la fleur d'oranger ou au cédrat.

des plus rares conserves parisiennes, il me fit apporter une splendide carafe pleine d'une eau trouble, et comme je réclamais une gargoulette, il répliqua avec majesté : — Comment madame peut-elle croire que je manquerai à ce point au respect dû à Son Altesse, d'introduire sur sa table une de ces grossières poteries qui coûtent vingt-cinq centimes !

— Bien dit ! monsieur, francisons le Caire, soutenons nos industries, nos vins, nos usages, exclama tout près de moi le gros horticulteur, sablant le champagne.

Comme je l'observais, je vis venir à moi un personnage coiffé du fez égyptien, et portant sur sa redingote la plaque énorme en diamants de l'ordre du Medjidié. Des tas de breloques tintaient à la chaîne de sa montre et de gros brillants scintillaient à ses doigts.

— Eh quoi ! me dit-il, carissima signora, vous ne me reconnaissez point ? — Et comme je le regardais surprise, il se nomma. C'était un ancien député sicilien que j'avais rencontré en 1861, à Naples, chez mon ami l'illustre Carlo Poério. Il avait quitté l'Italie depuis quelques années, et était venu chercher fortune en Égypte. Il occupait, me dit-il, de hautes fonctions à la cour du vice-roi. Les personnes qui le saluaient en passant le traitaient d'*Excellence ;* il m'offrit son bras pour me conduire à un petit salon réservé où le khédive soupait avec le duc et la duchesse d'Aoste. Ce réduit somptueux, meublé à l'européenne, était resplendissant de l'éclat des lustres répercuté de toutes parts dans des glaces immenses qui

couvraient les parois. Un paravent de toile d'or de Syrie formait une sorte de niche à l'entour d'une salle dans laquelle étaient assises les trois personnes royales. Cette salle était éblouissante ; on eût dit d'un joyau énorme au centre du salon. Toute la vaisselle était d'or agrémentée de pierreries ; la nappe et les serviettes turques rayonnaient de broderies merveilleuses où se mêlaient des perles fines et des rubis : l'Excellence s'extasiait sur ce luxe oriental et portait aux nues la magnificence du khédive. Je lui rappelai avec un sourire la simplicité héroïque de Garibaldi, et l'humble chambre qu'après ses victoires, nous l'avions vu habiter tour à tour à Naples et à Caserte.

— Cette grandeur morale vous enflammait alors, lui dis-je ; elle resplendit toujours pour moi bien au-dessus de la grandeur d'emprunt de tous les potentats du monde. Ce héros vous a refait une patrie, et je vous avouerai que je m'étonne un peu qu'aujourd'hui, où grâce à lui l'Italie est libre, vous l'ayez quittée pour l'Égypte.

Il me répondit avec une sorte de naïveté cynique :

— L'Italie est pauvre, et je n'y aurais jamais fait la fortune rapide que j'ai faite en Égypte.

— Le plus gros diamant, répliquai-je, ne saurait m'éblouir à l'égal de la plus humble étoile de Garibaldi...

— ... Elle est restée l'étoile de mon cœur, interrompit le Sicilien avec une emphase théâtrale. Je vous le prouverai demain en allant déjeuner avec vous à l'*Hôtel Royal*, et en portant le toast du grand homme

à la barbe de tous vos Français qui l'insultent depuis Mentana.

En ce moment, la foule des invités se pressait autour de M. de Lesseps. La puissance du vice-roi était effacée par cette puissance idéale. L'homme de génie était le rayonnement de cette soirée.

Les salons se vidèrent vers une heure du matin. Le khédive nous distribua à tous de cordiales poignées de main.

L'Excellence italienne m'accompagna jusqu'à ma voiture, en me disant sous forme de salut : —A demain, carissima, et viva Garibaldi !

En traversant les avenues et la campagne qui séparent le palais de Kars-el-Nil du Caire, je vis des bandes de pauvres fellahs couchés et endormis au pied des arbres ; d'autres, rangés tout le long de la route, agitaient des torches de résine pour nous éclairer jusqu'à la place de l'Esbékieh. La lune et des milliers d'astres versaient une lueur caressante sur le Caire silencieux, qu'enveloppait leur sidérale tranquillité.

CHAPITRE VI

Principales mosquées du Caire. — L'Excellence sicilienne vient déjeuner à l'*hôtel royal*. — Toast à Garibaldi. — Survient il signor Salomone qui nous annonce que nous nous embarquerons le lendemain pour la haute Egypte. — Promenade de Choubrak. — Les tombeaux des Kalifes.

Je sentis le lendemain (mardi 19 octobre) de cette soirée à la française chez le vice-roi une extrême lassitude d'esprit et le désir impérieux de me promener seule à travers le Caire. J'avais hâte de m'arracher à l'atmosphère banale des *Philistins*, où les choses puériles et mesquines usurpent l'importance des choses vraiment grandes. Il me fallait les émotions plus larges de l'art et de la nature.

Dès sept heures du matin, j'étais en voiture; mon drogman Ali, placé sur le siége à côté de l'*arbadji*, lui ordonna de me conduire aux mosquées les plus célèbres. Il y a trois cents mosquées au Caire (presque autant que d'églises à Rome); les plus belles sont en ruines et, à part celle de *Méhémet-Ali*, dans un état d'abandon qui atteste l'indifférence des croyants et l'incurie des ulémas.

La plus ancienne des mosquées du Caire et de

tous les pays musulmans est la mosquée d'Amrou, fondée par Amrou-aba-Elaas, lieutenant du fameux calife Omar, l'an 642 de notre ère. Elle est située hors des murs dans le vieux Caire, nommé Fastalk. Avant d'aller la visiter, je parcours les mosquées les plus curieuses de l'intérieur du Caire ; je me rends d'abord à la mosquée de Touloum. Elle est antérieure d'un siècle à tous les autres monuments du Caire. En traversant le quartier marchand, on voit se dérouler, à droite, au-dessus des terrasses des maisons, le couronnement aux fines découpures des murs d'enceinte de la mosquée de Touloum. On y pénètre par un passage encombré d'ordures dont des mendiants à la mine farouche vous disputent l'entrée. On en est quitte en leur payant un batchiche, ce qui est préférable que de chausser de sales babouches comme à l'entrée de la mosquée de Méhémet-Ali.

La mosquée de Touloum est désormais un lieu d'asile pour les incurables de la misère et de l'idiotisme. Ce magnifique monument, construit en 877, a été abandonné aux mendiants arabes pour y vivre en famille. Ils se sont construit des chenils à travers les exquises sculptures des ogives et des arabesques qu'ils ont respectées. La grande cour de la mosquée offre le spectacle *d'une cour des miracles orientale.* Dans l'intérieur de la mosquée, des enfants jouent au pied de la grande chaire de marbre, des vieillards sont entassés autour de la fontaine aux ablutions. Quels vieillards décharnés au cri guttural ! quels haillons sans indice d'étoffe ni de couleur positive !

Hommes et lambeaux de vêtements semblent pétris ensemble et ne plus former qu'une chose qui participe de la statue et de l'être. Les femmes font çà et là la cuisine sur le pavé précieux de marbre et d'albâtre. Sur les murs, au-dessus des fenêtres, se déroulent des versets du Koran sculptés en bois de cèdre. Au moment où je passe, une de ces inscriptions se détache et tombe à mes pieds. — Pourquoi ne l'emporterions-nous pas? dis-je à mon drogman Ali. — Ah! c'est que ceux d'ici, me répondit-il, n'entendraient pas raillerie; ils croient que la mosquée leur appartient; ils en respectent les ruines et s'en sont faits les gardiens.

Je ne sais depuis quand ces truands arabes sont en possession de la mosquée de Touloum; mais, à coup sûr, il eût suffi de moins d'un quart de siècle à des mendiants français pour ne pas y laisser pierre sur pierre. Les versets du Koran, découpés en bois de cèdre, leur auraient servi à faire bouillir leur marmite, la fontaine aux ablutions à laver leurs guenilles; la chaire précieuse fût devenue un séchoir et une tribune aux harangues pour proclamer leurs malandries. L'Arabe silencieux et volontiers immobile n'insulte rien et ne dévaste rien; il se contente de regarder tomber ce qui périt, sans souci de l'étayer ou de le relever. Ce peuple s'est comme pétrifié dans l'islamisme. Il n'est plus un levier, mais un instrument très-fort par sa passivité même entre les mains de l'homme de génie qui saurait s'en servir. On sort le cœur serré de ce magnifique édifice dont un auteur arabe a dit de son fondateur : « Achmet-Ebi-Touloum

« fit faire la corniche qui régnait tout autour avec de « l'ambre pétri, pour flatter l'odorat de ceux qui « viendraient y prier. »

La mosquée du sultan Hassan que je visite ensuite, la plus vaste et la plus belle du Caire, menace ruine; on la restaure en ce moment. On y arrive par un escalier aux marches brisées. Sous les vestibules de la mosquée sont pratiquées des sortes de lits de pierre où de pauvres familles se reposent. Ici, en place de sandales, on enveloppe mes pieds de sales chiffons de toile bleue noués avec une ficelle. J'entre dans l'enceinte sacrée dont la longueur est de 150 mètres. La mosquée d'Hassan fut construite en 1356 ; elle est, ainsi que son minaret (qui a 80 mètres d'élévation), un chef-d'œuvre d'architecture arabe ; la coupole est d'un art merveilleux. Ses parois et celles de la nef sont incrustées de marbres de diverses couleurs. Le rouge, le vert, le bleu, l'or s'harmonisent sur de grands panneaux à fond de pierre lisse faisant ressortir les dessins des arabesques les plus variées, alternées avec les versets du Coran sculptés en lettres gigantesques. Le travail des grillages, des portes et des fenêtres est exquis ; ce sont des œuvres patientes d'une délicatesse et d'un fini inimaginables. Le tombeau vénéré du sultan Hassan s'élève au milieu de la nef complétement déserte : pas un marabout, pas un fidèle en prières. Mon drogman Ali me demanda la permission de prier un moment, avant de sortir de la plus sainte des mosquées du Caire. Et quand je lui réponds : « Priez, si vous avez vraiment la foi ! » il me dit en souriant : « C'est un usage, une habitude. »

Il me rappelle ces bons paysans de Caserte qui m'offraient de renoncer à leur récréation d'aller à la messe le dimanche, si je voulais leur donner un *cartino* pour aller boire au cabaret où les prêtres trinquaient du reste avec eux, une fois la messe dite.

Après les deux magnifiques mosquées de Touloum et d'Hassan, celle d'El-Azhar mérite à peine d'être mentionnée. Fondée l'an 967 de notre ère, mais plusieurs fois reconstruite jusqu'au XVIIIe siècle, son architecture a perdu le caractère d'ancienneté de la belle architecture arabe. Ce qui intéresse dans cette mosquée, c'est qu'elle est restée l'asile de la science, une sorte d'institut musulman, où l'on enseigne non-seulement le Koran, mais l'histoire, la poésie, la grammaire et la législation civile, religieuse et criminelle. Des milliers d'élèves y viennent de toutes les parties de l'Égypte, de la Turquie, même de la Perse ; ils y sont instruits et hébergés gratis. Cette enceinte de la science orientale renferme aussi un hospice pour les aveugles et de vastes logements où l'hospitalité est accordée aux pèlerins qui se rendent à la Mecque.

Il ne nous fut pas donné d'assister ce matin-là à un cours de langue arabe; la mosquée d'El-Azhar était déserte, quand nous y entrâmes. En en sortant, nous tournons la citadelle, passons la porte de *Corafuh* aux vieilles tours massives et nous rendons à la nécropole de l'Iman Chaffy, un des descendants du prophète sous la protection duquel est placé ce vaste champ de sépulture qui, du sud de la citadelle, se déroule jusqu'au désert (c'est là que sont ensevelis

les corps des Mamelouks morts à la citadelle), où à des tombeaux innombrables se mêlent des coupoles et des minarets. La plupart de ces tombes furent érigées par les beys mamelouks qui gouvernèrent l'Égypte au nom des sultans de Constantinople postérieurement à la conquête de Sélim Ier, en 1517. Dans un groupe plus moderne se trouve une petite mosquée renfermant les tombes de Méhémet-Ali. (Son fils Ibrahim-Pacha y repose dans un sarcophage en marbre, enjolivé d'or et peint de couleurs vives. On voudrait à ce héros une tombe plus austère.) Là sont aussi plusieurs princes et princesses de la famille du khédive actuel. Tandis qu'on nous ouvre les portes du monument, je considère les murs d'un harem aux fenêtres grillées qui lui est adossé. En avant de ce logement de femmes, trois négresses font la cuisine sur une terrasse et nous regardent passer. En Orient, comme dans l'antique Grèce et dans l'antique Rome, les habitations se mêlent aux tombes. La vie coudoie la mort sans terreur et sans dégoût. Je pénètre dans le Saint-Denis des vice-rois d'Égypte et je ne puis m'empêcher de sourire. Qu'on s'imagine un amas d'énormes cornets de bonbons de la rue des Lombards en papier doré, bariolés de couleurs vives de toutes dimensions, couchés et pressés les uns contre les autres ; le rouge, le bleu et l'or dominent dans ces peintures sur marbre, sans goût et sans style. Nous sommes loin des arabesques et des ciselures merveilleuses de la mosquée d'Hassan ; ici le grand art arabe est tombé en papillotes. Pas de recueillement possible devant ces sarcophages enjolivés et ces grilles

voyantes. Ces petits tombeaux d'enfants, ces étroits cercueils de femmes recluses, oubliées du harem, m'attendriraient si ces malencontreux couvercles qui semblent en carton peint ne riaient et ne criaient sur leurs cadavres. C'est insulter la mort que de la draper de clinquant. Le faux goût est un sarcasme barbare. Je traverse le champ funéraire et j'admire une fois de plus ces amas de tombes en pierre blanche, en plein azur, se déployant sur la voie publique et jusqu'aux lointaines sinuosités du désert.

Je rentre enchantée de cette excursion matinale à travers les mosquées et les sépultures. Ali me dit que je le serai plus encore des tombeaux des kalifes, dont nous fixons la visite au lendemain matin (mercredi). Tout en regagnant mon hôtel, j'achète dans les bazars des babouches et autres objets. J'ai pour six francs une jolie mandoline en bois de palmier incrustée de nacre. Je trouve à l'*Hôtel royal* où je rentre à midi l'*excellence italienne* qui m'attend dans la salle à manger. L'hôtesse s'empresse auprès de l'important personnage, fait doubler le menu du déjeuner pour honorer un favori du khédive. Le gros horticulteur et sa bichette qui ont entendu que ce haut fonctionnaire m'avait demandée, me saluent avec le plus aimable sourire quand j'entre dans la salle.

— Eh! bonjour, *carissima*, s'écrie l'ostensible Sicilien, vous voyez que je vous tiens parole! Si même j'avais prévu que vous fussiez aussi matinale au lendemain d'une fête, je serais venu vous prendre

avec ma voiture pour vous accompagner dans vos excursions.

— Dans ces excursions d'art, repartis-je, je préfère la solitude au compagnon le plus aimable et au guide le plus savant. Pour bien voir, apprécier et décrire avec quelque nouveauté, il faut être seul et juger sans parti pris, d'après ses impressions personnelles.

— Donc, j'ai bien fait, reprit-il, de n'être venu qu'à l'heure du déjeuner. Le voilà servi, mettons-nous à table. Et, avec cette désinvolture que donnent en Égypte un titre et la fortune acquise, il s'assit au haut bout de la table à la place d'honneur et me fit placer à sa droite : — J'ai recommandé, reprit-il, le vin de Champagne à l'hôtesse ; j'espère qu'il sera digne du toast que nous devons porter.

— Je vous rendrai raison, répliquai-je, avec cette excellente eau de ma gargoulette que je préfère à tous les vins du monde.

— Et moi, monsieur, avec tous les vins francs et généreux de la France, dit l'énorme horticulteur, saisissant au bond l'occasion de s'insinuer auprès d'un des courtisans du khédive ; si c'est le toast du glorieux souverain de l'Égypte, que vous allez porter, je boirai plutôt dix fois qu'une à notre hôte glorieux et magnifique, à l'allié, que dis-je, à l'ami de notre grand empereur Napoléon III et qui, d'ici quelques jours, recevra notre belle impératrice Eugénie comme une déesse.

— Prenez garde, monsieur, vous vous enferrez

dans votre lyrisme, m'écriai-je en riant aux éclats ; le toast que va porter monsieur, qui se souvient d'avoir été un patriote italien, s'adressera au héros de sa patrie...

Le Sicilien gouailleur intervint, et remplissant impassible la coupe de vin de Champagne : — A Garibaldi, exclama-t-il d'une voix vibrante ! au héros qui a rendu une âme à l'Italie ! Je m'adresse aux Français intelligents qui m'écoutent et ce toast que je porte ici, je le porterai à la table même du vice-roi, prince libéral, et je le dirai bien haut, l'un des plus éclairés de la terre. Donc, messieurs, à Garibaldi ! que j'honore comme un père intellectuel ; mais aussi à Ismaïl-Pacha, mon bienfaiteur, qui a décrété l'affranchissement de son peuple par la civilisation, en appelant auprès de lui toutes les lumières modernes, en invitant, sans acception de doctrines, tous les hommes éminents à cette solennité de l'inauguration. Ce prince éclairé, unique en son espèce, vous prouve, messieurs, sa sincérité. Il ne craint point d'être discuté et jugé par vous : c'est un réformateur convaincu, décidé d'aller en avant et réunissant lui-même le jury appelé à se prononcer sur ses actes. Donc, messieurs, buvons tous à Ismaïl-Pacha !

— Et à Garibaldi, ajoutai-je, en voyant toutes les coupes levées : pas une ne s'abaissa.

L'horticulteur fit patte de velours, et se tournant vers le Sicilien qu'il voulait conquérir par une flatterie directe : — A vous, monsieur, dit-il, en vidant sa coupe ! à vous, qui, par vos paroles conciliatrices, avez apaisé les opinions au lieu d'attiser nos querelles.

L'entrée du signor Salomone coupa le speech embarrassé du pauvre homme. Après avoir baisé la main de Bichette et m'avoir salué cérémonieusement, Salomone-Bey nous annonça que notre départ pour la haute Égypte était fixé au surlendemain, à neuf heures du soir. Les invités qui logeaient à l'Hôtel royal devaient, nous dit-il, être embarqués sur *le Gyzeh*, petit bateau à vapeur faisant partie de la flottille qui va nous faire remonter le Nil. M. Salomone nous engagea à aller le lendemain visiter les cabines qui nous étaient destinées. Ma journée du lendemain devait être prise par une double excursion aux *tombeaux des califes* et au bois de *palmiers pétrifiés*.

J'ai l'imprudence de m'en remettre à la promesse de M. Salomone pour me réserver la meilleure cabine sur *le Gyzeh*. Étant d'ailleurs la seule femme, avec *Bichette*, désignée pour ce bateau, il me semble impossible de ne pas y avoir un bon gîte. Toujours l'illusion de ce qui devrait être et de ce qui n'est pas! toujours l'oubli de l'égoïsme et des vanités qui mènent le monde, et violent impudemment les sentiments naturels. De là l'étonnement naïf et bête des esprits généreux et droits qui, dans les questions les plus intimes, comme dans les plus grandes, ne se déterminent jamais que d'après la justice. Or, l'équité étant absente de presque toutes les actions humaines, une duperie éternelle est le lot des esprits confiants. Parmi ces esprits, les faibles se courbent, les forts se redressent et protestent sans dissimuler leur mépris. Esprits querelleurs et insociables, disent

les natures effacées, les cœurs aplatis en qui le calcul a remplacé l'élan.

Quand je dis que j'étais certaine qu'on me continuerait dans la Haute-Égypte le dévouement spontané dont on m'avait comblée depuis Alexandrie, il me fut répliqué par un sourire ébahi.

Je poussai le coude au Sicilien qui, redoutant d'ailleurs le jugement que je pourrais publier sur les Italiens établis en Égypte, se hâta d'ordonner à Salomone de veiller à mon installation au *Gyzeh*. Celui-ci s'inclina devant le Sicilien qui le dominait, en répétant par trois fois : *Siete sicuro, amico mio.*

Samuel Baker a dit, dans son beau livre sur la Haute-Égypte, qu'on ne saurait trop citer, que, si la Grèce devenait une grande puissance, elle était appelée à civiliser l'Égypte. Comme l'hypothèse de l'agrandissement de la Grèce peut être encore bien des années à se réaliser, je crois que c'est plutôt l'Italie, déjà grande puissance, qui est appelée à une haute influence dans la marche des événements en Égypte. Ses enfants y sont nombreux et y concourent, je l'ai déjà dit, à toutes les branches de l'administration. Intelligents, souples, actifs, d'un esprit plus politique et plus pratique que les Grecs et que les Arméniens[1] qui ne songent guère qu'à s'enrichir à Alexandrie par le commerce et la banque, ces fils de l'Italie affranchie contribueront plus qu'aucun autre peuple (j'entends avec le concours de leur

1. Ces derniers affluent à Alexandrie et au Caire depuis que Nubar-Pacha est premier ministre.

patrie) à l'indépendance, au progrès et à la liberté de l'Égypte.

Comptant sur le Sicilien, et par ricochet sur il signor Salomone, je ne songeai plus qu'à mettre à profit les deux jours qu'il nous restait à passer au Caire pour y poursuivre mes excursions solitaires.

Tous les invités français et étrangers, réunis sur le *Mœris* de Marseille à Alexandrie, avaient été disséminés au Caire dans divers hôtels; ils s'apercevaient à peine en courant dans le chassé-croisé des voitures qui les emportaient suivant leurs fantaisies, ou leurs instincts artistiques. Chacun vivait pour soi en égoïste, en affairé à qui le temps manque pour tout voir et pour bien voir. Les membres de l'Institut, les importants, les officiels se groupaient et complotaient déjà de faire bande à part durant le voyage de la Haute-Égypte.

Ignorante et encore plus insoucieuse de ce qui se tramait, à l'issue de cet interminable déjeuner à l'*Hôtel royal* qui se prolongea jusqu'à trois heures, laissant les convives attablés et discuter à l'aise, je quittai la salle et, sans avertir le Sicilien qui m'en garda rancune, je montai en voiture, impatiente d'air et d'espace. Je me fis conduire à la promenade de Choubrack qui est une des plus belles du monde, ombragée d'énormes sycomores. Elle part du débarcadère du chemin de fer et se prolonge jusqu'à la rive droite du Nil. Les pachas, les riches, les heureux ont là de riantes villas entourées de frais jardins pleins d'ombre. Le khédive et sa famille y ont des palais d'une architecture fantaisiste, moitié arabe,

moitié européenne. Un des plus jolis est habité depuis quelques mois par la duchesse d'Aoste qui est venue rétablir sa santé au Caire.

Comme cela se pratique aux *cascines* de Florence et au bois de Boulogne à Paris, il est d'usage au Caire que le beau monde qui se rend à une heure à la promenade de Choubrack n'en parcoure qu'un espace borné. Les femmes y étalent en calèches les modes françaises fraîchement débarquées, les hommes caracolent à cheval ou sur des ânes de prix à côté des portières. On se salue, on s'accoste, on jase des nouvelles du jour; les femmes des harems, parées et enveloppées de leurs longs voiles, passent comme des visions mystérieuses en coupés et en landaus. Vers la moitié de l'allée, montures et équipages tournent sur eux-mêmes. Il est fort difficile d'obtenir d'un cocher arabe bien dressé d'aller au delà de cette partie de l'allée où la fashion se rencontre.

J'insistai en vain dès ce premier soir pour faire aller ma voiture en avant; ce ne fut que le surlendemain que, par un ordre formel et réitéré, je pus parvenir jusqu'au tableau merveilleux qui termine la promenade de Choubrack.

Le jour suivant (mercredi 20 octobre), j'étais sur pied comme la veille dès sept heures du matin pour aller visiter les tombeaux des califes; c'est le nom impropre donné par les Européens à la plus majestueuse des nécropoles qui soit au monde, où furent enterrés les rois de la dynastie circassienne des Mamelouks (de 1382 à 1517).

Sur une colline, à l'orient du Caire, au ton fauve

qui, du nord de la citadelle, s'étend en plein désert, se groupent sept à huit mosquées abandonnées, d'une incomparable beauté; elles renferment les sépultures royales désignées sous le nom de *Tombeaux des califes*. Des tombeaux sont disséminés entre les mosquées. On ne saurait s'imaginer l'effet de tous ces tombeaux sur cette immense plate-forme.

Les minarets et les coupoles dorées par le soleil détachent sur le fond de l'air leurs formes variées. Les plus fins détails des sculptures fouillées par la lumière se découpent nettement. Ces grands édifices, dans la solitude du désert, saisissent l'âme tout entière. C'est beau et désolé comme le forum romain, plus vaste, plus imposant, plus profondément mélancolique par l'isolement de tout contact avec la cité, par l'absence absolue de tout bruit humain, et aussi par l'oubli et le néant qui ont submergé la mémoire de ces sultans fastueux dont le nom n'a pas même d'écho dans leurs magnifiques nécropoles.

Le vent du désert souffle à travers ces sépulcres, rongeant lentement leurs murs dentelés, chefs-d'œuvre de l'art arabe et dont un jour la poussière ira grossir les sables mouvants qui les environnent comme des linceuls inexorables.

J'entre dans la plus belle de ces mosquées abandonnées : il faudrait vingt pages pour en décrire les tombes ceintes de sveltes colonnettes, les parois en marbre précieux, les fenêtres aux treillis capricieux enchâssant des rondelles de vert jaune qui brillent comme de grosses topazes. Je voudrais emporter une de ces rondelles, mais mon drogman Ali ne peut y

OXFORD

atteindre. Il m'offre, comme compensation, un beau morceau de rouge antique, détaché d'un sarcophage royal.

Je remarque en sortant de la nef profanée que quelques soldats en jaquette blanche sont de garde devant la porte d'une autre mosquée isolée. Ali m'apprend que ce temple a été transformé en magasin de poudres! Éternelle raillerie des inutiles efforts que l'homme fait pour se survivre. La mort emporte la vie, et le temps balaye les plus orgueilleuses sépultures; poussière sur poussière et néant sur néant! N'importe, ces néants, qui luttent et protestent, nous attachent.

Je ne saurais dire l'attraction qu'exerce sur moi cette merveilleuse nécropole en plein air. Je pense au jour où la voix des muftis s'élevait du haut de ces minarets désormais silencieux pour bénir les cent mille pèlerins qui partaient pour la Mecque. C'est sur la plate-forme des tombeaux des kalifes que les pèlerins se réunissaient au départ et faisaient leurs prières et actions de grâces au retour. Quel mouvement dans ce grand caravansérail d'hommes, de femmes voilées, de chameaux, de dromadaires, d'ânes, d'esclaves, d'Arabes à cheval ouvrant la marche! Aujourd'hui le pèlerinage de la Mecque s'accomplit sans grandeur et presque sans pompe.

Il part annuellement du Caire dix à douze mille pèlerins : la plupart sont de pauvres diables qui vont demander à Mahomet une vie moins dure, ou bien des femmes du harem, heureuses d'échapper pour un temps à l'ennui monotone et à la solitude claustrale

que la polygamie, jointe à l'envahissement des *mœurs infâmes*, font à ces malheureuses.

Combien de ces pauvres créatures, composant les harems des riches pachas, qui n'ont vu leur seigneur et maître qu'une fois en leur vie, et d'autres qui n'en ont pas même été regardées !

Pour ces hommes blasés aux sens morbides, un harem n'est plus qu'un objet de luxe, un jardin où brillent des fleurs humaines, qu'ils cueillent ou qu'ils oublient sans souci de leur dépérissement. Tout mouvement est un bienfait pour ces femmes alanguies, soumises, ou désespérées selon leur nature. Le pèlerinage à la Mecque est la plus puissante distraction de leur triste existence.

Du plateau des *Tombeaux des Califes*, on voit à l'est la montagne rouge, *Gebel-Akhmar*, qu'on exploite en ce moment pour les nouvelles constructions du Caire. Il faut passer au pied de ce mamelon pour se rendre à la forêt des *Palmiers pétrifiés* qui se trouve en plein désert. J'ordonne à Ali d'y faire marcher la voiture, ainsi que nous en sommes convenus la veille au soir, en fixant mes excursions du lendemain. Le cocher résiste obstinément, prétendant qu'on ne peut se rendre au bois des *Palmiers pétrifiés* qu'avec une voiture attelée de quatre forts chevaux : Ali se range de son avis. J'insiste en vain. Ali, pour calmer mon impatience, me jure par Allah qu'à deux heures précises l'attelage voulu sera à mes ordres. Pour mettre le reste de la matinée à profit, je me fais conduire au vieux Caire.

Après avoir franchi les faubourgs du Caire actuel,

nous traversons le *Khalig* (canal) sur un beau pont de pierre. Ce canal fut l'œuvre de Trajan ou d'Adrien, la tradition varie. Il allait s'embrancher au grand canal qui menait le Nil à la mer Rouge. Un peu au delà du pont du *Khalig*, nous passons au pied des premières arches (il y en a 289) de l'immense aqueduc qui conduit les eaux du Nil à la citadelle. Nous entrons ensuite dans le vieux Caire qu'on appelait autrefois *Babylone*, et que les Arabes ont nommé *Fostâtt*. Il fut la capitale de l'Égypte dès le temps d'Amrou (640). Peu à peu Fostâtt céda son rang à une autre ville que Touloum fonda (876) dans son voisinage et qui, un siècle plus tard, devint la capitale définitive de l'Égypte sous le nom de *Masz-el-Kahirah*, c'est-à-dire le Caire.

Le vieux Caire possède, comme le Caire nouveau, sa citadelle, nommée *Château de lumière*. Elle fut autrefois la résidence des premiers princes musulmans qui gouvernèrent l'Égypte. Cette citadelle est le seul débris authentique de l'ancienne Babylone ; elle a ses rues et ses marchés ; elle est principalement habitée par des Coptes et des Grecs qui y exercent paisiblement leur commerce.

Je suis la rue du Bazar du vieux Caire qui se déroule parallèlement à la rive droite du Nil. Un grand nombre de barques marchandes sont amarrées au rivage. En face, sur l'autre rive, se dressent les pyramides de Ghyzeh. Je suis frappée de la propreté relative du vieux Caire due, sans doute, au voisinage du fleuve; les maisons y sont lavées et les guenilles des fellahs n'y suintent pas la crasse et la vermine. Je

remarque à la maison d'un marchand de blé un magnifique encadrement de porte en marbre blanc où sont sculptés des pampres chargés de raisin ; on dirait d'une fantaisie de l'art grec. La grande curiosité du vieux Caire est la mosquée d'Amrou : c'est l'aïeule de toutes les mosquées du monde musulman. Elle fut fondée par Amrou, lieutenant du fameux calife Omar, l'an 642 de notre ère : c'est le spécimen primitif de l'art arabe. Quoiqu'elle tombe en ruines, la mosquée d'Amrou garde un caractère de grandeur et de simplicité; c'est l'antique Memphis qui a fourni à sa nef imposante ses colonnes de granit et de porphyre. Selon les historiens arabes, le Coran tout entier était gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre incrustées aux murailles de la mosquée. Toute trace d'ornementation et de sculpture a disparu ; le temps n'a respecté que les colonnes indestructibles de Memphis en granit et en porphyre qui s'élèvent encore sur trois rangs disposés le long de la nef. Trois colonnes plus hautes sont debout et se dressent comme des sentinelles inflexibles. Cette cour, habitée par de pauvres fellahs, s'est transformée en fabrique de gargoulettes. L'entrée de la mosquée d'Amrou est jonchée de bienfaisantes gargoulettes. J'en achète deux pour un sou, après avoir distribué des batchiches aux pauvres ouvriers qui les fabriquent, sans se soucier de la renommée du temple d'Amrou.

Je rentre à l'hôtel pour reprendre haleine et me disposer à faire à deux heures l'excursion de la forêt des *Palmiers pétrifiés*.

CHAPITRE VII

Excursion à la forêt des *Palmiers pétrifiés;* majesté du désert par une pleine lune. — Le Kemsin — Incidents. — Récit d'un drogman. — Détails sur la mort d'Abbas, le monstrueux khédive. — Beauté des *Tombeaux des Califes* par une claire nuit. Retour à l'hôtel. — Visite de M. Charles Blanc. — Journée de souffrance du lendemain. — Promenade dans la partie déserte de Choubrack.

A deux heures, Ali entre dans ma chambre m'annoncer qu'on lui a promis la voiture à quatre chevaux. Une heure s'écoule sans qu'elle arrive ; j'envoie l'excellent Ali à la découverte. L'attente se prolonge ; enfin à quatre heures et demie, l'attelage arrive. Mais un nouvel obstacle se produit : le cocher, un jeune Nubien aux traits superbes, qui porte ses longs cheveux crépus noués en grosse houppe au sommet de la tête, déclare qu'il y a péril si près de la nuit à s'engager dans le désert où errent les Bédouins vagabonds, voleurs, assassins. J'objecte qu'il n'y a pas de nuit par cette pleine lune qui se lève et dessine déjà dans l'azur son orbe énorme d'une blancheur opaque. Ali parlemente ; un second drogman armé s'offre à nous accompagner. L'arbadji, rassuré, se décide à partir, et, poussant des exclamations gutturales, il fouette ses

quatre chevaux flanqués de deux *saïs* vigoureux. Me voilà lancée à l'aventure sous la garde de cinq Arabes qui me sont inconnus. J'aime ces hasards qui remuent, ces émotions par lesquelles on se sent vivre. Je revois les *Tombeaux des Califes* splendidement illuminés par l'or fluide et la pourpre du soleil couchant. La voiture marche d'abord dans une route frayable tracée par les ouvriers qui travaillent aux carrières de *Gebel-Akhmar* (la montagne rouge); mais bientôt les sables envahissent le chemin, les chevaux s'enfoncent jusqu'au poitrail et n'avancent qu'au pas. Le soleil a disparu : une vaste *lueur* monte derrière un tertre de sable, c'est la lune qui s'éclaire et répand dans l'espace sa douce et caressante lumière. La solitude et le silence du désert sublime, ouvert devant moi, versent comme un breuvage d'opium l'apaisement d'abord, puis des visions ineffables; je ne sens plus la toux qui déchire ma poitrine : je ne vois plus les chevaux et les hommes qui s'agitent devant moi.

Tout à coup le sifflement d'une brise brûlante m'arrache à mon absorption, un tourbillon m'enveloppe; la voiture s'arrête, la route est encombrée par les sables, et le terrible vent du kemsin menace de nous ensevelir tous; les chevaux aveuglés n'avancent plus. Le cocher est descendu de son siége; les deux drogmans ont mis pied à terre; les hommes doivent traîner les bêtes. Le brave Ali, m'entendant tousser, s'approche de moi et me tend la gargoulette pleine d'eau sucrée dont il s'était muni : — Buvez, madame, me dit-il, et soyez sûre que malgré la peine et la fatigue, je vous conduirai au bois des palmiers comme je vous

l'ai promis. — Puis, il retourna pousser les roues, dégager les chevaux et ranimer les hommes par sa bonne humeur. En voyant les efforts énergiques de ces pauvres êtres, je me sens prise de remords. Je me reproche d'avoir mis peut-être leur vie en péril pour satisfaire une fantaisie de poëte et me procurer une sensation nouvelle. Je distribue au cocher et aux deux saïs (coureurs) toute la monnaie que j'ai sur moi. Aussitôt ils font des gambades, poussent des cris joyeux et forcent les chevaux à se remettre en marche, tandis que, honteuse de leur donner si peu, je pense tristement : Ce sont mes semblables que j'expose ! Je sens en ce moment les amertumes du bon plaisir et je maudis intérieurement toutes les tyrannies sous quelques formes qu'elles s'imposent.

Le vent redouble, je me sens tour à tour frissonnante et en feu ; je m'affaisse inerte en appelant Ali. Il accourt joyeux d'avoir tiré l'attelage des sables et de le revoir cheminer.

— Ali, lui dis-je, nous allons tous mourir ici.

— Non, par Allah ! s'écrie-t-il, voyez cette colline noire, c'est le bois des Palmiers, nous y serons avant une demi-heure. Prenez courage !

Et il me tend de nouveau la gargoulette avec la pose de Rebecca à la fontaine. Je m'arrache à ma défaillance :

— Laissons, dis-je à Ali, se reposer ici les chevaux et les hommes, et allons à pied ensemble jusqu'au bois des Palmiers.

Je descends aussitôt de voiture et me voilà marchant

vers la colline noire appuyée sur le bras de mon drogman borgne.

Après une course pénible, nous atteignons les troncs épars des arbres pétrifiés. Il y a vingt ans, les palmiers étaient debout, découpant dans les airs leurs palmes rigides. Ce phénomène géologique offrait alors un curieux et saisissant spectacle ; tant de voyageurs anglais ont passé par là qu'ils ont abattu la forêt à force d'en emporter des fragments. Pas un palmier n'est resté debout. Je butine quelques branches brisées qui jonchent la terre. Ali emporte mon trésor dans la voiture, et nous ne songeons plus qu'à la joie du retour.

Nous avons mis trois heures pour venir, mais le cocher jure à Ali qu'en moins de deux heures, il nous ramènera au Caire. Il ne laisse que deux chevaux à la voiture, décidant de les relayer quand ils seront fatigués ; il fait monter les deux autres par les deux coureurs. Ceux-ci s'élancent en avant ; Ali et l'autre drogman se placent devant moi dans la voiture. Le vent s'est calmé ; des milliers d'étoiles constellent l'éther et font cortége à la lune. Je remercie Ali et son compagnon de l'appui qu'ils m'ont prêté ; je m'émerveille de l'énergie du cocher et des deux saïs adolescents ; puis je m'étonne qu'une race si forte subisse le joug depuis des siècles.

— Les Arabes savent pâtir, me répond Ali ; mais ils ne sauront jamais s'affranchir, si Allah ne leur envoie un grand chef.

Je m'excuse d'avoir causé un surcroît de labeur et de peine à des hommes dont les jours sont si rudes.

— Ce n'est pas votre faute, madame, répliqua l'autre drogman; si nous étions partis à deux heures, comme vous l'aviez demandé, la route eût été plus facile; le kemsin ne se fût pas levé avant notre retour au Caire. Mais le chef des cochers étant en prison, il nous a été impossible à Ali et à moi d'obtenir une voiture à quatre chevaux à l'heure dite.

— Et pourquoi le chef des cochers est-il en prison? demandai-je.

— Pour n'avoir pu donner des renseignements sur ce qu'était devenu un des jeunes saïs de ses voitures?

— Ce coureur avait donc commis quelque crime?

— C'est à savoir, reprit le drogman; m'est avis dans mon humble jugement que le colonel seul est coupable.

— De quel colonel parlez-vous donc?

— C'est une histoire difficile à raconter, et pourtant elle est publique; on n'a parlé que de cela dans tous les cafés arabes.

— Voyons, contez-moi cette histoire.

— J'obéis, reprit le drogman en s'inclinant; je sais que les étrangers et surtout les Français veulent tout connaître. Ce colonel était ivre, dit-on; il est monté dans une voiture ouverte et s'est fait conduire à la promenade de Choubrack. Tout à coup, il avise le plus jeune de ses deux saïs et lui fait signe de monter près de lui. Ce que fit alors le colonel, je n'oserais jamais vous le dire. On m'a assuré, madame, que cela faisait horreur en France, mais ici c'est chose ordinaire chez les Turcs.

Le malheur voulut, pour le colonel, qu'une des femmes du vice-roi, qui se promenait à Choubrack, à la même heure que lui, vit en passant l'acte impur qu'il commettait; elle courut aussitôt porter plainte à Son Altesse. Le colonel a pris la fuite et le petit coureur en a fait autant. On a rendu le chef des cochers responsable de ce qu'était devenu l'enfant, et, à l'heure où je vous parle, on lui administre la courbache pour le forcer à parler.

J'avais écouté ébahie le récit du drogman.

— Mais c'est le colonel qu'il faudrait bâtonner, lui dis-je, si on le rattrape.

— Le bâton n'est que pour les pauvres fellahs, répliqua-t-il, il n'atteint jamais les beys et les pachas.

Cette histoire me rappelle une sorte de dithyrambe que j'avais lu la veille dans le *Progrès égyptien d'Alexandrie* dont j'extrais ce passage :

« Hier, je suis revenu du Caire, et je comprends maintenant la punition que Dieu a infligée à Sodome et à Gomorrhe. Et je ne serais pas étonné quand on viendrait me rapporter que le *Manè, Thecel, Pharès* est de nouveau apparu en lettres de feu sur les murailles de quelque palais. »

— Heureusement, reprit le drogman conteur, que le prince qui nous gouverne aujourd'hui a horreur de ces mœurs-là. Il ne ressemble pas aux deux derniers khédives. Saïd[1], le dernier, était bon et capable

1. Saïd-Pacha, surnommé à Paris le *roi-vice*, fut aussi corrompu qu'Abbas, mais il n'était pas sanguinaire. Prodigue et généreux, disait-on, sa mémoire est restée chère aux Egyptiens. C'était une sorte de Valois musulman, fastueux et aimable.

Remarquons en passant que ce n'est qu'aux têtes couronnées que

d'humanité malgré ses indignes mœurs ; mais Abbas, prédécesseur de Saïd, poursuivit le drogman, fut un monstre exécrable, dont la mort sanglante fut une juste punition d'Allah. Sans doute, vous en avez entendu parler en France?

— Vaguement, répondis-je, nos journaux ont fait des allusions comme ils en font sur tous les scandales, mais n'ont pas donné de détails.

— Ici, reprit le drogman, les journaux se taisent, ils ne publient que les dépêches télégraphiques et les bulletins commerciaux. Jamais un mot sur les scènes intérieures des harems et sur les exactions de ceux qui nous gouvernent; et pourtant nous connaissons leurs actes les plus cachés. La nombreuse domesticité qui les entoure répand leurs faits et gestes dans la cité. Les eunuques, témoins de tous les crimes des grands, en gardent rarement le secret. A peine l'assassinat d'Abbas fut-il commis, que le Caire entier en sut les circonstances. Il fut poignardé par deux de ses plus chers maphrousas [1]. Abbas résidait dans son palais de Benha, près du débarcadère, en compagnie de son harem de maphrousas qui le suivait dans toutes ses résidences. Deux de ses favoris circassiens, qu'il avait failli faire expirer sous la courbache pendant huit jours, résolurent de se venger la première nuit qu'ils seraient appelés près de sa personne. L'occa-

l'on se permet d'accorder des *circonstances atténuantes* dans le mépris de l'histoire; comme si les actes infâmes ne l'étaient pas à un plus haut degré lorsqu'ils souillent les couronnés, la vie d'un prince.

1. Maphrousa, galampara ou paucht, mignon, sodomite, en arabe.

sion ne tarda pas à se présenter, et à peine le virent-ils endormi, qu'ils le frappèrent résolûment au bas-ventre de quatre coups de yatagan. Le gros Abbas râla et ne put pousser un cri, comme étouffé par son agonie. L'esclave de garde, endormi à la porte, n'entendit rien, et les deux meurtriers, familiers du palais, s'échappèrent sans être soupçonnés.

Vers huit heures du matin (heure habituelle du lever d'Abbas), on s'étonna du silence de sa chambre; l'esclave de garde alarmé y pénétra, et trouva sur le lit le cadavre déjà froid. Les assassins avaient pris la fuite depuis plusieurs heures. On sait leurs noms, mais on n'a jamais pu découvrir dans quel pays ils se sont réfugiés [1].

1. Le récit du drogman avait éveillé ma curiosité, et fut complété pour moi à mon retour de la Haute-Egypte, pendant les trois mois que je résidai au Caire, par de hauts personnages qui avaient vécu sous le règne d'Abbas. Les détails qu'ils me donnèrent sur ses débauches et ses cruautés me rappelèrent les récits de Suétone et de Tacite dans la vie des plus infâmes Césars. Caligula nommait son cheval sénateur romain; Abbas élevait les plus jeunes et les plus ignares de ses maphrousas aux grades de général, ou de grand cheik de n'importe quelle magistrature; ce qui ne l'empêchait pas de leur faire donner la courbache sous le plus petit prétexte. Son harem infâme, chaque jour plus nombreux, le suivait dans les nombreux palais qu'il s'était fait construire aux environs du Caire et dans le désert. Il habitait de préférence ce dernier. Comme aux tigres, le désert lui plaisait; les malheureux qu'il souillait n'avaient pas la fortune en perspective, comme sous son successeur Saïd, mais souvent une mort violente et secrète. Cependant il est douteux que des êtres aussi dégradés eussent eu le courage de se débarrasser de ce maître exécrable s'ils n'y avaient été poussés.

Dans les pays musulmans le vice inocule à ceux auxquels il s'impose la bassesse et la torpeur. Puis, le mirage abrutissant de participer aux richesses des maîtres enlève tout ressort à ces âmes putrides, pétries de fange. On m'assura que les deux maphrousas, meurtriers d'Abbas, n'auraient jamais exécuté le meurtre qui les

Comme le drogman achevait son récit, je fus arrachée à mes réflexions par un cri perçant. Un des coureurs qui caracolaient en avant de la voiture venait de tomber de cheval. L'animal le traînait par l'étrier, puis tout à coup s'affaissa sur lui. L'enfant poussait

délivrait d'un joug odieux et arrachait l'Egypte à cette abjecte domination, s'ils n'avaient été armés et payés par Neslé-Hanen, fille de Mehemet-Ali, et tante d'Abbas, princesse débauchée et sanguinaire à l'égal de son neveu. Celui-ci avait voulu la tuer sous le règne de Mehemet-Ali et en montant sur le trône d'Égypte l'avait exilée et avait confisqué tous ses biens. Retirée à Constantinople, cette princesse y résolut la mort d'Abbas. Elle choisit deux beaux esclaves circassiens qu'elle lia à son dessein par de magnifiques promesses et par la crainte d'une mort violente s'ils faiblissaient. Elle les envoya au bazar du Caire, certaine qu'ils y seraient achetés pour le harem de maphrousas d'Abbas. La chose arriva comme elle l'avait prévu. La tante perverse à l'égal du neveu avait bien calculé l'entraînement et la logique du vice. On a vu que le meurtre accompli, les deux assassins prirent la fuite, mais tous deux ne restèrent pas impunis ainsi que le croyait le drogman. Abbas, qui détestait les femmes et les tuait volontiers après les avoir souillées, avait eu pourtant, par hasard, un fils; ce fils nommé Elami-Pacha (qui devint gendre du sultan), rencontrant un jour un des assassins de son père, à Constantinople, le tua d'un coup de pistolet. On ne sut jamais ce que l'autre était devenu.

Toute la famille d'Abbas se réjouit de sa mort : ses plus proches parents comme ses plus intimes favoris étaient menacés de perdre la vie tant que dura sa domination; on découvrit après sa mort qu'il avait fait miner une des salles du palais de la Citadelle où il devait réunir sa famille et ses courtisans, dans un grand repas, puis s'esquivant à un moment donné, mettre le feu aux poudres et les faire sauter tous. Ses familiers parlèrent après sa mort et ne laissèrent aucun doute à ce sujet. Ce fut sans doute à ces révélations, sur le Néron égyptien, que plusieurs de ses anciens favoris durent l'indulgence avec laquelle ils ont été traités par Ismaïl-Pacha, successeur d'Abbas, qui leur a laissé leur fortune. Plusieurs exercent encore des emplois à la cour. Un proche parent du khédive actuel auquel je demandais, un jour, si les détails qui m'avaient été donnés par quelques-uns de ces fonctionnaires-là sur la mort d'Abbas, étaient vrais, me répondit en riant : « Parfaitement vrais; ils ont été à même de tout savoir, car tous furent plus ou moins maphrousas d'Abbas !... »

des hurlements, je le crus blessé à mort. Je dis aux deux drogmans de courir le dégager et de l'apporter dans la voiture ; mais il se dégagea lui-même instantanément, et partit d'un éclat de rire. Il venait de voir son compagnon, qui montait l'autre cheval de relais, lancé à son tour à travers l'espace, par une ruade de sa monture. C'était là la cause de son hilarité. La chute de l'autre saïs, plus grand et plus fort, lui fut comme un dictame. On peut mesurer le degré de misère de ces malheureux fellahs à cet endurcissement de leurs propres souffrances et de celles d'autrui.

Nos deux saïs ayant réenfourché gaiement leurs chevaux, nous atteignîmes bientôt, sans autres incidents, les *Tombeaux des Kalifes*. Ils m'apparurent comme des monuments d'albâtre, d'une beauté fantastique sous les rayonnements de la lune. Les étoiles scintillaient telles que de gros diamants au-dessus de la blancheur des dômes et des minarets.

Il était neuf heures et demie quand je rentrai à l'Hôtel-Royal ; j'y trouvai M. Charles Blanc qui m'attendait. Il s'excusa de ne m'avoir pas convoquée pour la présentation collective de l'avant-veille au khédive.

— Cette présentation, me dit-il, avait été improvisée.

Il m'avertit que nous nous embarquerions le lendemain jeudi (21 octobre), à minuit, sur les bateaux qui devaient nous conduire dans la haute Égypte. — Mais il m'apprit que chacun avait déjà retenu sa cabine, qu'on s'était classé par catégories, et que des exclusions avaient été faites.

Rompue de fatigue et n'ayant plus de voix, je ne songeais qu'à me reposer, m'en remettant à la courtoisie de M. Salomone et du galant Sicilien.

Le lendemain je m'enfermai pour faire mes malles et pour écrire une seconde lettre au *Siècle*, qui est contenue presque en entier dans les chapitres qu'on vient de lire. Vers quatre heures, je fus prise de vertige et d'une fièvre assez forte; j'étouffais dans ma chambre brûlante. Je montai en voiture et me fis conduire à Choubrack. Cette fois j'exigeai de mon arbadji qu'il parcourût jusqu'au bout, dans sa partie solitaire, la longue allée d'arbres abritant les villas. Bientôt je côtoyai le Nil, et je fus émerveillée de me trouver seule dans un des lieux les plus beaux et les plus recueillis du Caire. La promenade se termine par une sorte de petite presqu'île qu'entoure le fleuve, couverte de palmiers et de mimosas à fleurs jaunes. En ce moment, les eaux tranquilles, dorées et rougies par le soleil couchant, reflètent leurs images dans un miroir lumineux. Les dentelures des arbres, les linéaments des herbes se découpent à la fois dans les eaux éclairées et dans la transparence de l'atmosphère empourprée. Au loin, au-dessus des cimes des palmiers, les pyramides de Gyzeh pointent dans le ciel radieux. Je m'oublie dans la contemplation de ce tableau immuable, plein de grandeur et de tranquillité. Des fellahs, montés sur des chameaux, regagnent leurs champs et leur village. Je suis le seul promeneur attardé dans la longue allée de Choubrack que bientôt la nuit remplit d'ombre. Ce beau lieu m'attira et m'enlaça ce soir-là comme si j'avais pressenti qu'à

travers ces ombrages m'apparaîtraient, à mon retour au Caire, deux jeunes princesses turques cachant dans la solitude du harem leur beauté, leur cœur et leur esprit.

CHAPITRE VIII

Départ. — Mes compagnons. — Embarquement le soir au port de Boulak. — Malpropreté du petit bateau à vapeur *le Gyzeh*. — MM. Boulanger du *Journal de Paris*, Camille Pelletan du *Rappel*, Eugène Tarbé du *Gaulois*. — Le docteur et le capitaine. — Nos souffrances des premiers jours. — Un spectre oublié. — Supplices endurés au bord du *Gyzeh*.

Cette douce promenade à Choubrack avait apaisé ma fièvre; mais à peine rentrée à l'Hôtel-Royal, je sentis le mal revenir et je fus prise d'accès de toux tellement violents que je dus m'ingurgiter toute une gargoulette d'eau gommée à la glace, avant de pouvoir me renseigner sur notre départ pour la haute Égypte.

Quand j'entrai dans la salle à manger, les convives habituels achevaient de dîner. Il y avait parmi eux un capitaine instructeur et un médecin militaire. Je n'ai pas parlé de ces deux personnages corrects, médiocres, entichés d'une instruction superficielle et bornée; esprits tirés au cordeau comme leur écriture

de calligraphe dont ils alignèrent durant tout le voyage leurs *impressions*, destinées à leur famille, mais qui, en réalité, se disaient-ils l'un à l'autre d'un air gourmé, auraient intéressé le public.

Le docteur, de haute stature, bellâtre, vulgaire, passait pour l'érudit amateur et se flattait, de retour de chaque visite aux temples antiques et aux hypogées, d'avoir constaté quelque erreur de Champollion ou de tout autre savant dont, en se jouant, ajoutait-il, il redresserait la science. Son ami le capitaine, petit homme chétif et mécontent, faisait une sorte d'opposition à l'empire qui, disait-il, n'avait pas su apprécier son mérite. Il bornait son ambition à ce que son journal de voyage, rédigé heure par heure *con amore*, obtînt la haute approbation de sa femme.

Le docteur et le capitaine étaient faits pour s'entendre et pour se compléter l'un l'autre.

Irréprochables dans leur tenue *extérieure*, hommes *convenables* avant tout.

Dans mes prises à table des jours précédents avec le gros horticulteur, ils avaient une pose d'officiers instructeurs qui tranchent *in petto* les questions qu'on dispute.

Cependant, quand le mari de *Bichette* lançait trop lourdement quelque grosse sottise, ils se permettaient de le rappeler à la tenue : — Ce qui importe d'abord, disait le docteur, c'est d'être homme du monde ! — Et avant tout, impartial ! ajoutait l'austère capitaine.

Lorsque j'entrai pâle et défaite ce soir-là dans la

salle à manger, le docteur, qui m'avait trouvé la fièvre le matin, me tâta aussitôt le pouls, et déclara que mon départ pour la haute Égypte était impossible.

— Nous partons donc décidément ce soir? demandai-je.

— Dans une heure, répliqua le capitaine, les voitures qui doivent nous conduire au port de Boulak sont déjà à la porte de l'hôtel.

— J'espère bien, reprit le docteur, que vous ne commettrez pas l'imprudence de vous embarquer?

— J'aurai cette suprême imprudence, lui répondis-je; mes bagages sont prêts, et je me suis munie d'une potion préparée à Paris qui, j'y compte, me procurera un sommeil réparateur. Ce que l'esprit veut résolûment, le corps l'exécute.

— Axiome d'artiste que la science dément, repartit le docteur.

— Vous ne persuaderez pas madame, ajouta le capitaine; elle a, comme ma femme, un tempérament de poëte.

— Savez-vous sur quel bateau nous nous embarquons? leur demandai-je.

— Sur *le Gyzeh*, nom des pyramides, nom de bon augure pour la solidité, dit emphatiquement le docteur.

— Y avez-vous, repris-je, choisi vos cabines?

— Oui, une seule pour moi et ce cher capitaine, j'ai promis à sa femme de veiller sur lui.

— Je pense bien qu'on aura choisi pour moi une

bonne cabine, et qu'on va venir pour m'accompagner.

Bichette eut un sourire narquois.

— Madame s'embarque sur *le Gyzeh?* dis-je à son mari.

— Ma femme et moi sommes *logés* sur un autre navire, me répliqua-t-il triomphant.

— Jusqu'à présent, me dit le docteur, en me désignant un de nos compagnons de table, ancien rédacteur du *Constitutionnel*, et alors attaché au *Journal officiel*, monsieur, vous madame, le capitaine et moi, sommes les seuls passagers désignés pour *le Gyzeh*. Vous y serez donc à l'aise, sinon confortablement.

— Nous n'avons plus que cinq minutes pour boire à notre bon voyage, fit le capitaine, en tirant sa montre. Huit heures moins cinq minutes; il nous faut un quart d'heure pour gagner Boulak.

— Donc, courage, madame, puisque vous avez la folie de partir, ajouta le docteur.

Et, tandis que mes robustes compagnons puisaient des forces nouvelles en dégustant deux bouteilles de vin de Champagne, je vidai un dernier verre d'eau gommée, tout en écrivant, au bout de la table, ce billet d'adieu à ma fille :

« Le Caire, jeudi soir, 7 h. 1/2, 21 octobre 1869.

« Ma bien chère enfant,

« Nous quittons le Caire dans un quart d'heure. Nous allons nous embarquer sur le Nil pour la haute Égypte. J'ai la gorge en feu, et la voix me manque; n'importe, je veux partir. Je compte, pour résister à la fatigue, sur ma forte constitution; mais avant tout, sur mon énergie morale. L'attrait puissant et si vif des choses inconnues me soutient, comme il m'aidera à mourir quand l'heure viendra; je me fais, du passage de la vie à la mort, une émouvante curiosité. A l'heure présente, je me passionne pour chaque sensation nouvelle. Du haut de la citadelle du Caire, la vue est tout ce qu'il y a de plus admirable au monde. Rome n'a rien de comparable aux *Tombeaux des Califes*, nécropole des anciens sultans d'Égypte, située au commencement du désert.

« En revenant hier de cette excursion, j'ai acheté pour toi au bazar une ceinture, un collier et des babouches, et pour Émile[1] un fez, un chibouk, etc., sans compter d'autres jolis objets pour les deux beaux enfants.

« Je vous embrasse et vous bénis tous d'un cœur attendri.

« On m'appelle, mes compagnons de route sont déjà en voiture; au revoir, mais pas adieu. »

1. Mon gendre.

Le docteur, le capitaine et moi, nous nous assîmes dans le même fiacre. Une autre voiture suivait, emportant nos bagages.

Nous traversâmes, pour nous rendre au port de Boulak, de curieuses ruelles arabes, dont la construction remontait aux plus anciens monuments du Caire. Les maisons, à moitié ruinées, habitées par des ouvriers teinturiers et tailleurs, avaient des fenêtres à treillis et des portes aux sculptures fouillées, qu'on eût dites, par leur finesse et leur élégance, enlevées à la mosquée de Touloum.

— Quels sales réduits ! s'écria le docteur, irréprochablement cravaté.

— Sales, peut-être ! repartis-je, mais à coup sûr ravissants fragments de l'art mauresque. Si j'étais destinée à vivre au Caire, je préférerais une de ces maisons-là, à l'ombre de ces ruelles, à un des palais européens de l'Esbékieh, où l'on grille en plein soleil africain.

— Madame est de l'école romantique ! dit sentencieusement le capitaine. Ma femme adore aussi Victor Hugo, et je ne saurais nier qu'il y a du bon dans ce puissant novateur.

— Non, madame doit être classique, de par la gratitude qu'elle doit à l'Académie française qui l'a plusieurs fois couronnée, repartit l'ancien rédacteur du *Constitutionnel*, intraitable sur cette question d'école.

Nous étions arrivés au bord du Nil, couvert en ce moment comme la Tamise d'un brouillard intense. L'abondante rosée qu'amène toujours en Égypte le crépuscule nous pénétrait et nous faisait frissonner,

— Je ne suis qu'une pauvre infirme qui se recommande à vos soins, répondis-je.

La toux que je m'efforçais de comprimer me coupait la parole.

— Vite, une gorgée de votre potion que j'approuve, exclama le docteur, qui tenait la fiole que j'avais emportée.

J'obéis machinalement.

— Et maintenant, courage ! ajouta-t-il, nous voici arrivés en face du *Gizeh ;* il nous faut monter en barque pour aller à bord.

Des canots souillés du limon du Nil étaient amarrés à la rive ; nous nous entassâmes, avec nos malles, dans le premier venu. La nuit tombait rapide, des milliers d'étoiles s'éclairaient au ciel. Dans un canot voisin, Bichette et son jeune époux, partis plus tard que nous de l'hôtel, causaient avec le signor Salomone qui déployait un tapis pour faire asseoir la dame.

— Eh ! galant Salomone-Bey, m'écriai-je, j'espère bien que vous allez venir vous installer à bord du *Gyzeh ?*

Ma voix resta sans écho.

Quelques minutes après, nous étions hissés sur le pont du *Gyzeh*, où je devais, durant près d'un mois, subir tous les supplices. En mettant le pied sur le pont, j'avisai avec surprise le jovial Eugène Tarbé, que je n'avais pas revu depuis sa fuite à Alexandrie. Son inséparable ami Darjou n'était pas près de lui, et malgré ses joues bouffies, la mine du rédacteur du *Gaulois* était devenue soucieuse.

— Ah ! madame, exclama-t-il, quel bonheur de

vous retrouver ! vous allez me donner du courage comme sur *le Mœris !*

— Avez-vous perdu votre ami Darjou ? lui demandai-je.

— Tenez, le voilà qui s'embarque sur *le Beni-Souef*, le vapeur en avant du nôtre, avec l'homme aux jardins et sa jeune épouse ; il m'a promis de noter ses observations pour les articles que je suis tenu d'adresser au *Gaulois*. Quant à moi, j'hésite à partir, je suis tenté de vous attendre au Caire, comme le fait sagement Théophile Gautier.

— Dites forcément, ô plantureux Tarbé ! riposta la voix mordante de Camille Pelletan. Un poëte tel que Théo ne renonce pas pour une rougeur à l'œil à ce voyage de la haute Égypte.

— Mais je suis menacé d'une ophthalmie, répliqua Tarbé, geignant et riant.

— Et moi d'une bronchite aiguë qui étrangle ma voix, répondis-je. A demain la causerie, je vais m'enfermer dans ma cabine et tenter de dormir.

— Vous n'y réussirez pas, madame, me dit M. Boulanger, du *Journal de Paris*, qui montait l'escalier que j'allais descendre ; les cabines du *Gyzeh* sont des nids à ordures, sans compter les odeurs d'alentour. Mieux vaut passer la nuit sur le pont à la belle étoile.

— Dites à la rosée *assassine*, repartis-je, cette rosée qui mouille déjà nos vêtements engendre les pleurésies, les ophthalmies et autres maladies mortelles...

— Qui ne sauraient être pires que l'asphyxie qui vous attend en bas, répliqua M. Boulanger en s'élan-

çant sur le pont, tandis que je m'enfonçais dans le couloir des cabines.

J'y fus reçue par le maître d'hôtel du bateau, un révérencieux Italien qui me traita aussitôt de *principezza*, tout en n'hésitant pas à introduire une altesse dans une de ces infectes loges piteusement alignées en face d'une monumentale *latrina*. Ce mot était écrit en toutes lettres au-dessus du fronton enjolivé de la porte. Comme je me plaignais au majordome du *Gyzeh* de ce voisinage intolérable :

— *Principezza*, me dit-il, nous n'attendions Votre Altesse et les autres passagers que demain matin, et le *cameriere* avait ordre de nettoyer les cabines et la *latrina* dès la première heure. Patience pour une nuit, *principezza*, et demain, demain *le Gyzeh* sera reluisant de propreté et de magnificence. Il m'introduisit dans une sorte de bouge, aux lambris primitivement dorés qui suintaient la crasse, y alluma deux bougies roses, et me dit en se disposant à sortir :

— Puis-je servir à Son Excellence une tasse de thé ou un verre de vermout ?

— Jamais aucune de ces boissons, repartis-je ; mais à l'instant de l'eau dans le lavabo, deux fraîches gargoulettes et des draps blancs à cette couchette sur laquelle je vais dormir.

— *Subito !* répliqua-t-il en se retirant. Et je l'entendis crier : Gaetano ! ah ! Gaetano ! *agua fresca*, *biancaria polida alla principezza !*

Un coup d'œil me suffit pour constater la saleté et le délabrement de la cabine qui m'avait été réservée. Elle était presque entièrement remplie par deux cou-

chettes sur une desquelles avaient été déposés mes bagages. L'autre était encore couverte d'un drap froissé, maculé de taches de vin. Le plancher était jonché de miettes de pain, d'écorces d'orange et de fragments de charcuterie. Les éclaboussures des savons et pommades de toutes les parfumeries d'Europe avaient enduit le pot à l'eau en porcelaine de Chine et la toilette en palissandre d'une croûte noirâtre, indélébile. On devinait que *le Gyzeh* avait été un de ces bateaux de luxe achetés à grands frais par Saïd-Pacha. Aujourd'hui ces vestiges de magnificence à travers la saleté étaient aussi repoussants que les oripeaux fanés d'une courtisane réduite à la misère.

Mon premier soin avait été de fermer la porte pour intercepter les émanations de la *latrina* et d'ouvrir la lucarne d'où montait du Nil un air respirable. Aussitôt des nuées de moustiques, s'engouffrant par cette ouverture, bourdonnèrent autour de la flamme des deux bougies roses et vinrent s'abattre sur mon visage, mes bras et mes mains. Les essaims de mouches noires collées aux parois s'agitèrent. De grots rats, de ceux de l'espèce nommés mulots, traversèrent la cabine, et allèrent se blottir sous ma couchette. J'eus un geste désespéré en pressentant la nuit de tortures que j'allais subir. En ce moment on heurta à ma porte.

C'était le *cameriere* Gaetano, un grand gaillard de Vénitien, à la figure superbe, dont j'aurai occasion de reparler plus tard. Il entra, tenant un arrosoir plein d'eau trouble et une gargoulette. Et quand je

lui réclamai des draps et des serviettes, il me répl. qua :

— Mais, *Excellenza*, le linge a été changé hier !

— C'est possible ! quelqu'un qui n'est pas moi s'en est servi la nuit dernière, et j'attends de votre obligeance de m'en mettre d'autres. En parlant ainsi, du bout de mon ombrelle, je jetais sur le plancher les draps et les serviettes pêle-mêle avec le reste des victuailles, disant à Gaetano de pousser le tout dans le couloir, afin d'y attirer de gros rats dont la compagnie n'était pas précisément délectable. La promesse d'un fort bahschisch pour la fin du voyage le détermina à m'obéir *vraiment subito*. Il ne mit que le temps de chanter d'une voix claire et juste un couplet de barcarolle à travers le couloir ; puis revint avec du linge à peu près blanc, et s'offrit à faire mon lit et à *polire la stanza*.

— *Basta ! basta !* lui dis-je, n'en pouvant plus, et remettant au lendemain un nettoyage complet.

— *Felice notte, principezza !* exclama Gaetano, tandis que je verrouillais la porte de ma cabine, étuve étouffante où le thermomètre s'élevait à 32 degrés durant cette nuit du 21 octobre.

Je me dépouillai de mes vêtements et fis des ablutions à l'eau froide, ou pour parler plus juste, à l'eau naturellement tiédie par la température. Puis m'étant aspergé les membres de poudre de riz et d'eau de Cologne, j'eus la force de faire à ma couchette la même toilette qu'à ma personne. J'étendis un mouchoir de batiste sur mon oreiller, et après avoir oint mon visage d'huile de glycérine, je le couvris d'un de ces

voiles de gaze bleue dont les moustiques et les mouches nous avaient déjà rendu au Caire l'usage indispensable. Ces affreux moustiques au long dard et aux ailes diaphanes formaient autour de moi comme une seconde gaze compacte, de sorte qu'on aurait pu dire que les cousins s'étaient transformés en cousinière. L'huile de glycérine qu'ils ont en horreur me faisait braver leur piqûre ; mais leur bourdonnement agaçait mes nerfs. J'éteignis ma lumière pour ne pas les voir. C'était assez de les entendre et de les sentir frôler mon visage. Je doublai en vain la dose habituelle de ma potion opiacée; le sommeil ne vint pas. Il était à peine neuf heures du soir. Nous ne devions nous mettre en marche qu'à l'aube du lendemain. On ne peut naviguer la nuit sur le Nil à cause des sinuosités du fleuve et des changements soudains de son lit. Notre flottille devait s'arrêter chaque soir au point du rivage où la nuit viendrait la surprendre. Outre cela, sept stations avaient été fixées à l'avance dans les principales villes de la haute Égypte pour le renouvellement de la provision de charbon; et d'autres stations plus nombreuses, pour les visites des monuments antiques.

Cette première nuit à bord du *Gyzeh*, stationnant au port de Boulak, eût pu nous être évitée. Il eût suffi de nous embarquer de grand matin le jour suivant. Ces heures de répit pour les passagers auraient été mieux employées au nettoyage des cabines et à compléter le confort et l'approvisionnement des bateaux ordonnés dans tous leurs détails par la munificence du vice-roi; mais sur les bateaux, comme dans les hôtels du

Caire, la spéculation des fournisseurs égyptiens trahit les intentions du khédive. Rien ne fut prévu pour notre installation à bord et pour l'éventualité que quelques-uns des passagers pouvaient tomber malades. Aucun des bateaux n'était pourvu d'une de ces pharmacies portatives qui se trouvent sur tous les navires; et, pour suppléer aux sinapismes Rigolot absents, pas même un peu de moutarde autrement qu'à l'état liquide de celle de Dijon qu'on servait à table. Même pénurie de simples, de sirops et de toutes boissons rafraîchissantes et calmantes. En revanche, profusion de vins, de liqueurs, de cognac et de condiments; prodigalité de salaisons, de pâtes d'Italie rances, de conserves de toutes sortes plus ou moins frelatées: viandes, gibiers, poissons, légumes, foie gras truffé, figuraient chaque jour sur le menu du dîner, qui, à peine sortis des boîtes de fer-blanc qui les contenaient, se liquéfiaient en putrides brouets instantanément. C'était à donner le scorbut; mais n'anticipons pas.

Ignorant la cause de l'immobilité du *Gyzeh* dans le port encombré et puant de Boulak, je m'en alarmai tout à coup et voulus me renseigner auprès de mes compagnons de route que j'entendais parler et marcher sur le pont, au-dessus de ma tête. J'essayai de me lever; mais je retombai sur mon lit comme un bloc inerte. Je m'imposai alors à moi-même l'immobilité du navire, espérant qu'elle amènerait l'apaisement de ma fièvre qui était revenue plus intense que le jour précédent.

Je fus pendant plusieurs heures la proie d'une hal-

lucination étrange et indéfinissable. L'image morte d'un être aimé dans mon aveugle jeunesse, ensevelie dans mon cœur depuis plus de vingt ans, s'y ranima tout à coup dominatrice et brutale. Sa stature de géant se penchait vers moi comme pour me ressaisir, et d'une voix douce, mais froide, ainsi que l'air qui sort d'une sépulture fermée durant des siècles, le spectre me disait :

« Prends garde ! tu n'as plus la force de marcher aujourd'hui à travers le calvaire que jadis je t'ai fait parcourir. Tu pourrais bien y laisser ton corps comme tu y laissas ton cœur en lambeaux dans tes efforts désespérés pour attendrir le mien, dur métal battu et comprimé entre la double enclume de la science et de la débauche. »

Ma voix, étouffée par la souffrance, lui répondait indifférente :

« Que me veux-tu ? que m'importe ce qu'est ton cœur ! tu n'as plus d'empire sur moi ; ton fantôme s'est englouti dans le néant des choses révolues. »

Mais, opaque et lourde comme une masse animale, la larve obstinée s'asseyait sur ma poitrine brûlante. La lucarne ronde à travers laquelle scintillaient deux grandes étoiles, figurait sa tête aux yeux effarés, tantôt éclatants et tantôt éteints sous une ombre noire. Je fermai mes yeux pour ne pas la voir ; car depuis longtemps j'ai maudit ce spectre malsain, dont l'apparition a toujours abattu ma force vitale et paralysé mes élans généreux.

Mais ne le voyant plus, je le sentis encore importun et rude : n'était-ce pas ses mains qui étranglaient ma

gorge sifflante? et sa bouche souillée qui imposait ses morsures à mon corps alangui ? J'entendis au-dessus de ma tête un mouvement continu semblable à celui de pieds qui trépignent sur un parquet. Aux morsures succéda un prurit insupportable, comme si ses ongles m'avaient déchirée; je poussai un cri de douleur plus que d'effroi, car je ne crois pas aux fantômes, et me mettant sur mon séant, je rallumai une des bougies éteintes que j'avais placées sous mon oreiller à côté d'une boîte d'allumettes. J'aperçus aussitôt rampant sur ma chemise blanche, tels que des crabes noirs, cinq à six de ces horribles insectes nommés *cafards*, d'autres cheminaient lentement et processionnellement sur les nervures dorées du soubassement de la cabine ; je me mis debout par un mouvement d'épouvante, et secouant celles de ces bêtes que j'avais sur moi, je les écrasai sous la semelle de mes pantoufles. Une puanteur intolérable s'exhala de ces corps morts, visqueux et gluants comme des cloportes. Je saisis un flacon dans mon sac de voyage et en répandis çà et là toute l'essence embaumée. Tout à coup deux rats s'élancèrent du sac qui renfermait du sucre et des pastilles ; j'éclatai de rire à la vue de ces deux pillards, imitant *Coco et Mimi*. Oh ! que n'aurais-je pas donné à cette heure pour me retrouver en compagnie de la Juive et de ses marmots, dans la bonne cabine du *Mœris* propre et salubre ! J'éclairai la seconde bougie. L'idée d'être livrée dans l'obscurité au contact des mulots, des cafards, des moustiques et des mouches me terrifiait. Qu'eût-ce été si j'avais soupçonné les myriades de punaises, de

puces et de poux blancs dont l'éclosion encore invisible devint les jours suivants effroyablement perceptible ?

Je regardai ma montre, il était deux heures du matin ; encore quatre à cinq heures à passer avant que le jour parût, et que *le Gyzeh* se mît en mouvement ; pas un bruit du dehors n'arrivait jusqu'à moi ; à bord, passagers et matelots s'étaient sans doute endormis ou résignés à une insomnie silencieuse.

Cette tranquillité m'était devenue impossible. Je compris que le seul moyen d'échapper à l'envahissement de ces horribles animalcules était de forcer ma pensée à s'exercer et mon corps à se mouvoir ; continuant d'écraser et de chasser les bêtes, j'ouvris ma malle qui contenait mes livres et mes notes de voyage, je posai un cahier et une écritoire sur ma toilette, et chaque fois que la marche bornée à travers l'étroit espace de la cabine me ramenait devant la toilette, je notai fiévreusement les impressions de cette longue nuit. Je trouve encore sur une page presque illisible les lignes qu'on va lire :

« Mais pourquoi donc l'apparition subite de cet être oublié ? Ah ! c'est bien simple, rien de surnaturel et partant d'idéal dans l'évocation de ce spectre oublié. Hier, parmi les motifs qui m'ont déterminée à cette excursion dans la haute Égypte, j'ai pensé tout à coup qu'il serait curieux d'y retrouver à l'état de momie vivante une de ces séduisantes almées qui lui servirent à déchirer et à révolter mon cœur dans ses récits de voyage. De cette idée est éclos le cauchemar de tantôt, sans trouble, sans attendrissement, sans

réveil possible de sentiments morts et de cendres. A moins pourtant que le fait seul d'y avoir songé soit une palpitation persistante au contact d'un sépulcre percé à jour, et qui étale en public ses pierres disjointes.

« Voilà vingt ans que cet élu de l'amour a brisé et souillé de ses mains grossières le piédestal éblouissant abrité dans un temple ignoré ; aussi beau, aussi pur, aussi rare qu'un de ces temples de la Grèce antique resté intact et enfoui durant des siècles. Voilà vingt ans que lui-même a ouvert le temple aux reptiles immondes, aux ronces envahissantes, aux vents destructeurs, aux poussières des chemins qui rongent et ternissent les marbres les plus divins. Lui-même a violé le mystère de la passion sainte, les pudiques délicatesses de l'intelligence, le respect des choses éternellement respectées : de l'amour, du génie, de la sincérité. Lui-même s'est chassé de l'enceinte sacrée en la souillant des débauches du corps, et ce qui est pis, des débauches de l'âme et des bassesses de la vanité.

« Comment ! toi qui gardes à travers les temps toute ta jeunesse et ta vigueur d'esprit, craindrais-tu l'apparition de ce spectre ? Il est impossible qu'il t'émeuve encore et qu'il te ressaisisse, donc impossible qu'il t'épouvante. Oh ! c'est lui qui doit avoir peur quand tu rayonnes dans ta conscience ! Pourtant, hélas ! regarde-toi dans ce miroir, comme te voilà pâle, défaite et presque mourante ! Est-ce son souvenir qui t'abat et te revêt de cette apparence spectrale ! Non, c'est une tristesse immense de tes plus hautes croyances perdues, détruites, profanées par lui. Mais quoi !

il n'a pu entamer ton âme, restée entière comme un bloc de Paros immaniable attendant son Phidias idéal et refusant de tressaillir sous le souffle énervant d'un Pygmalion vulgaire. Sois incorruptible ! Tu vis, tu vivras de ta propre force et non par les galvanisations d'emprunt qui font son orgueil ! Cet orgueil inquiet, tu le domines par ta silencieuse tranquillité dans la solitude. Tu le domines par ta soif de la justice, par ton mépris de ce qui est fourbe et bas, par ta conviction des candeurs sublimes et ton intarissable attendrissement de toutes les souffrances humaines. La mort morale dont il t'enveloppa ne t'a pas atteinte. La vie circule en toi et le défie, la mort est en lui et le terrasse à travers ses agitations mondaines. Les sympathies qu'il inspire aux journaux putrides n'auront pas d'écho dans l'avenir ; il le sent, il s'en effare ; victime, tu as reçu tous les outrages ; bourreau, on lui décerne toutes les glorifications ; mais l'heure de la réparation est certaine ; il n'échappera pas au châtiment.

« *Si un homme a tué en secret, l'herbe des champs le dira.* Souviens-toi de ce grand proverbe arabe. — Cette herbe justicière qu'il a piétinée lâchement dans ce même désert africain où il a traîné ton âme, prend corps à corps l'assassin de ta jeunesse et le montre dans sa hideur barbare.

« Gravis sans fléchir ce secret calvaire, près de ce larron polluant les voluptés ineffables qu'il t'a dérobées. Du récit attendri de tes longs supplices, la réprobation du malfaiteur sortira. Il triomphe à l'abri de sa triple armure d'emphase, de cynisme et de du-

reté. Mais une larme est parfois plus acérée qu'un glaive ! Emeus ! tu vaincras !

« De toute l'œuvre de Walter Scott, fleuve abondant mais infécond, où chaque adolescent s'abreuve, il n'est resté dans mon cœur qu'une figure de femme ; elle flotte dans les froides brumes de l'Écosse qu'embrasent les mélodies brûlantes de Donizetti. Cette musique, auréole empourprée et apothéose d'une âme, est sortie d'un cri déchirant du vieux Caleb, lorsque Lucie, accourue au signal de son amant, croyant tomber dans ses bras, tombe s'engloutir dans la trappe assassine. — *Oh ! c'est faire bouillir l'agneau dans le lait de sa mère !* s'écrie le vieillard éperdu. Naïf et éloquent sanglot sur une fosse sanglante. La femme est perpétuellement cet agneau supplicié par l'amour ; mais l'agneau lâchement poignardé en secret peut guérir de ses blessures, il se ranime et devient lionceau, il mord à son tour le meurtrier impuni, et devient l'instrument de la justice éternelle.

« Être éphémère qui seras poussière demain, que parles-tu de ces vengeances bibliques ! endors-toi dans la paix d'une pitié universelle ; la mansuétude est à l'âme ce que l'opium est au corps. »

Ce furent là les derniers mots que j'écrivis cette nuit.

Fatidique ironie ! Ma volonté fut brisée par une toux brutale ; je retombai sur mon lit de supplice. Rappelée à la réalité de l'heure présente, je n'eus plus qu'un désir : l'oubli ! l'oubli de la souffrance, le mot opium que je venais d'écrire bourdonnait dans mon cerveau. Là est l'oubli, l'oubli, répétais-je

avidement, et cédant à l'instinct de la bête malade, je bus à longs traits la moitié de ma potion opiacée. C'était trois fois la quantité de la dose prescrite. Soit que l'agitation extrême des organes eût modifié l'effet de ce réactif, soit que la nature bienfaisante me vînt en aide comme elle l'a fait jusqu'ici dans ces crises où le corps importun entrave l'esprit, je gagnai mon lit, et tombai instantanément dans un lourd sommeil sans rêves, sans perception de vie et de sensations poignantes. Peut-être la mort n'est-elle que cela? Ne plus sentir les déchirements de l'être!...

Le jour émergeait à peine dans ma cabine en blanches lueurs quand je fus brusquement éveillée par des voix qui s'appelaient et se répondaient le long du couloir ; je reconnus la voix d'Eugène Tarbé et celle de Camille Pelletan. Le premier gémissait :

— Je ne veux pas mourir sur ce sale bateau.

— Hâtez-vous de lui dire adieu, car il va partir, ricanait Camille Pelletan. Le coup d'œil sera curieux sur le pont.

Ces derniers mots me mirent debout instantanément comme l'appel d'un clairon. Ravie de constater que mon pesant sommeil ne m'avait pas engourdie, et n'avait produit dans mes idées aucune altération de lucidité, je me hâtai de revêtir une longue mante à capuchon qui m'enveloppait tout entière et ne laissait voir du visage que le nez et les yeux. Je sortis de ma cabine et me disposais à monter sur le pont lorsque Eugène Tarbé, tout de blanc habillé, le crâne protégé par un grand abat-jour vert ombrageant ses joues roses, m'arrête au passage en disant :

— Ce n'est pas le Nil mais la Tamise que vous allez voir, ou plutôt ne pas voir à travers un brouillard opaque et glacial. Hier, j'avais peur d'un coup de soleil, aujourd'hui je crains une fluxion de poitrine.

— Tu crains tout, cher Tarbé, mais n'as-tu pas d'autre crainte ? lui répliquai-je en parodiant un vers d'*Athalie*. — A propos, votre terreur d'ophthalmie s'est-elle dissipée en dormant ? lui demandai-je.

— Dormir, dormir ! peut-on dormir en sentant un charbon ardent qui nous ronge et nous rend aveugles? Regardez plutôt avant de me railler, ajouta-t-il d'un accent navré, et soulevant son abat-jour, il me montra ses lourdes paupières sous lesquelles disparaissaient ses petits yeux étincelants.

— Mais ce sont les moustiques qui vous ont mordu ! m'écriai-je. Votre chair fraîche les affriande.

— Madame pourrait bien avoir raison, dit M. Boulanger qui sortait de sa cabine le visage voilé d'une gaze verte. Quoique ma carnation soit moins attrayante que la vôtre, ils n'en ont fait qu'une plaie ; et, soulevant son voile, il nous montra son visage criblé comme un tamis d'ardentes piqûres.

— C'est tout simple, vous avez dormi sur le pont, reprit Tarbé ; mais moi, qui me suis prudemment couché dans ma cabine, je comprends bien que mon mal est interne. J'y succomberai ou j'y perdrai la vue, belle alternative !

— Dormir à côté de cette infecte *latrina* est un problème insoluble, riposta M. Boulanger.

— Et pourtant je l'ai résolu, repris-je, ainsi que celui de repousser les moustiques par un antidote

certain, et, rejetant mon capuchon en arrière, je leur montrai mon visage pâle et amaigri mais intact.

— C'est pourtant vrai, dit Tarbé. Nous ferez-vous part de votre antidote ?

— Oui, à tous deux, tantôt, quand j'aurai vu le départ de notre flottille.

— Partir ! exclama Tarbé, indécis et flottant. Mieux vaut, croyez-moi, nous jeter dans un canot et regagner le Caire. Quant à moi, j'y suis décidé, je vais refaire ma malle.

— Vous ne commettrez pas cette lâcheté, lui criai-je. Prenez plutôt sur ma toilette les deux flacons de mes antidotes. L'huile de glycérine apaisera vos paupières et la potion vous fera dormir.

— Oh ! si c'était vrai ! je serais le plus dévoué de vos serviteurs.

— Oh ! oh ! oh ! comme à Alexandrie, repartis-je en éclatant de rire ; prenez toujours, je vous donne quittance.

Il disparut dans le fond du couloir, tandis qu'appuyée au bras de M. Boulanger, je montais l'escalier où s'engouffrait l'air frais du matin. Nous atteignîmes le pont. Moins vaillante que je ne l'avais espéré, je m'affaissai sur un banc. Le *cameriere* Gaetano vint y déposer un plateau contenant des tasses de café noir fumant, une bouteille de cognac et des petits verres.

— Que fait Tarbé ? me demanda Camille Pelletan.

— Il dort, repartis-je, à moins qu'il ne boucle sa malle pour s'en retourner au Caire.

— Quelle citrouille ! exclama le nerveux Camille en pirouettant sur le pont.

— Tout le monde n'a pas vos muscles d'acier, dit M. Boulanger.

— Ses muscles, on les aiguise par la décision, réplique Camille Pelletan. Hier soir, quand je suis allé dire adieu à Théophile Gautier, et que j'ai vu son amère tristesse de ne point nous suivre dans la haute Égypte, qu'eût si bien pu décrire le grand poëte, je me suis promis que, mort ou vivant, j'accomplirais ce voyage.

— J'ai fait le même serment, repartis-je.

— Mais alors, de la vigueur ! Fortifiez vos bronches, et, comme j'approchais de mes lèvres une tasse de chocolat que venait de m'apporter Gaetano :

— Liquide pâteux, ricana-t-il, on ne tend les ressorts amollis de la machine humaine que par les spiritueux.

— Et on les brise avant l'âge, comme Alfred de Musset, lui dis-je.

— La question est de savoir s'il est préférable de vivre jusqu'à quatre-vingts ans empêtré dans un catarrhe avec des organes avachis, un esprit prudent, ou de mourir à quarante, ailé, fulgurant, et encore imprégné des frais souvenirs de la jeunesse ? Les deux lots sont la souffrance et l'angoisse, héritage de tout être ; ne pouvant supprimer la douleur, oublions-la, reprit-il. Ne donnons pas à l'Inconnu, tyran inexplicable, la joie de nos lamentations.

Bonjour, docteur, bonjour, capitaine ; bonjour,

ponctuel et irréprochable ami! Vous voilà à votre poste, sans phrases, sans plaintes, comme il convient à ces hommes officiels qui forment le cortége d'honneur d'un enterrement. Tarbé est mort, madame agonise, mais vous donnez l'exemple de la tenue et du devoir.

Tandis que Pelletan saluait par ces paroles la venue de nos trois compagnons, rasés et cravatés de frais, le docteur vint à moi et me tâta le pouls.

—Imprudente! quelle décroissance de force depuis hier! et, tirant sa montre, il compta les pulsations de l'artère.

— De grâce, patience, pas de pronostic alarmant, aimable docteur! Le juge épargne au condamné à mort l'addition des heures qui lui restent à vivre. Moi, je veux finir au hasard, comme j'ai vécu.

— Mais vous n'avez pas dormi? dit-il.

— Moins bien que vous, c'est visible à votre air dispos et à vos yeux émerillonnés.

— Le capitaine et moi, nous n'avons fait qu'un somme, aussi avons-nous pu noter au réveil nos premières impressions de voyage. La régularité est notre mot d'ordre: vertu militaire...

— Vous aviez donc le bonheur d'avoir des cabines habitables? demanda M. Boulanger.

— La vie militaire rend indifférent à la fatigue, répliqua le capitaine en redressant sa petite taille.

— De vrais soldats se contentent de peu, ajouta le docteur.

— Mais encore il faut que ce peu ne soit pas une

torture, reprit M. Boulanger. La cabine qui m'a été hier soir impunément assignée joint à tous les autres agréments l'impossibilité de s'y tenir debout.

— Et moi, monsieur, lui dis-je, j'ai dû me courber comme un cerceau pour pénétrer dans la mienne et pour en sortir.

— Et moi, fit Pelletan, savez-vous qu'avec mes jambes d'échalas, mes épaules ont servi de cariatides au plafond, et que si j'oubliais que j'avais une tête, je la heurtais à la fendre en deux comme une grenade. Et vous, mon bon et silencieux camarade, êtes-vous bien certain de n'avoir pas laissé aux parois de votre cabine quelques débris de votre cervelle ! Épanchons tour à tour nos plaintes et nos griefs, comme le chœur de la tragédie antique, puis, qu'il n'en soit plus parlé, car, vous en conviendrez, rien n'est moins récréatif.

— Et j'oserai dire, reprit le rédacteur du *Constitutionnel*, que rien n'est plus ingrat et plus inconvenant envers le khédive qui nous comble de ses faveurs.

— Voilà une parole de sage, exclama le docteur.

— Une parole que je noterai comme devant nous servir de règle, ajouta le correct capitaine.

Puis, accompagné du docteur, il nous laissa et se dirigea vers la proue du navire, tandis que Camille Pelletan, que nos émotions impatientaient, causait avec le pilote.

— J'avoue mon incapacité, dis-je à M. Boulanger, mais on ne me fera jamais concevoir comment nous manquons de respect au vice-roi en nous récriant sur

la saleté et l'infection du *Gyzeh*, à moins d'étendre ce respect à la domesticité de Son Altesse, qui était tenue de l'approprier.

— Et qui l'aurait fait, repartit M. Boulanger, si l'officier d'ordonnance qui nous accompagne dans la haute Égypte avait daigné inspecter ce pauvre *Gyzeh*, comme il l'a fait du grand vapeur *le Béhera*, que vous verrez tantôt marcher à la tête de la flottille. *Le Béhera* porte les membres de l'Institut, Miller, Quatrefages, Charles Blanc, etc., les personnages officiels français et étrangers, et quelques journalistes favorisés : Lambert de Lacroix du *Moniteur universel*, Appleton de la *Presse*, Laleu de l'*Universel*. Hier matin, on me dit qu'Yung des *Débats*, Kæmpfen du *Temps*, avaient place sur l'arche réservée ; je m'y rendis vers quatre heures avec mes bagages, et je pris possession d'une cabine fort propre ; mais, à sept heures, quand je revins à bord du *Béhera*, l'officier d'ordonnance m'annonça qu'il avait été forcé de céder ma place au duc de T... ; mais qu'une cabine meilleure m'attendait sur *le Gyzeh*, où, ajouta-t-il, il allait me faire transporter à l'instant avec mes malles. Je protestai et demandai d'être reconduit au Caire. L'intendant se confondit alors en protestations de dévouement et d'impartialité, et il ne me faisait déloger, prétendait-il, que parce que le duc de T..., fort souffrant, avait à bord du *Béhera* de ses amis et de ses compatriotes, et, pour me convaincre combien *le Gyzeh* était confortable, m'affirmait vous y avoir installée... installée...

— Oh! traître, m'écriai-je en aparté ; mais ce

que je ne m'explique pas, répondis-je à M. Boulanger, c'est que nos compagnons, qui ont tous les titres par la régularité de leur attitude et de leurs opinions d'être admis sur *le Béhera* des élus, se soient contentés d'une place sur le ponton pénitentiaire du *Gyzeh ?*

— Mais cette place est le salon du navire qui d'ordinaire appartient à tous les passagers, et dont ces messieurs ont fait leur domicile exclusif ; ils y couchent et ils y travaillent... J'ai vu clair dans ce prétendu hasard qui nous a réunis sur ce ponton infect ; vous, madame, correspondante du *Siècle,* Camille Pelletan, l'incisif écrivain du *Rappel,* moi, rédacteur du *Journal de Paris,* trois journaux mis au ban de l'Empire. Il n'est pas jusqu'à ce jovial Tarbé, qu'on n'ait voulu châtier, en l'embarquant sur *le Gyzeh,* d'un article indépendant que, m'a-t-on dit, il a envoyé au *Gaulois.* Je suis bien résolu, pour ma part, poursuivit M. Boulanger, à ne pas accepter cette correction égyptienne, et demain, à la station de Minieh, qui est notre premier arrêt, on fera droit à nos réclamations, ou bien je prendrai le chemin de fer pour le Caire, et dans dix jours, je serai à Paris. Si le canot du *Béhera,* qui m'a apporté ici avec mes bagages, ne s'était pas éclipsé malgré mes protestations, je ne serais pas prisonnier à bord.

— Prisonnier ! cela ne peut être, m'écriai-je.

— Essayez de vous faire entendre de ces Arabes et d'obtenir d'eux une embarcation sans le consentement et l'ordre de leur cheik.

— Eh bien! j'avoue que cette contrainte me plaît, et que, libre de retourner sur mes pas, je n'y consentirais point. Songez au spectacle inouï qui va commencer pour nous.

CHAPITRE IX

Départ de la flottille. — Bords du Nil. — Décors. — Palais et harems. — Inondations persistantes du fleuve. — Grands effets de la lumière africaine. — Fayoum. — Érudition et faconde du capitaine. — Recueillement et bain de silence. — La vérité presque impossible à dire aux contemporains.

— Attention ! cria Camille Pelletan, debout auprès du pilote.

Comme lorsqu'un rideau de théâtre se lève instantanément, un rayon de soleil vif, brûlant, perça en ce moment de flèches d'or la blancheur de la brume opaque qui nous dérobait le Nil, et le double horizon des deux rives nous apparut soudain ; les yeux éblouis erraient de tous côtés et hésitaient à se fixer pour mieux empreindre dans le souvenir l'ensemble et les détails de cet immense tableau.

Le Gyzeh vient de lever l'ancre, il se dégage de l'étreinte des barques encombrant le port de Boulak, et s'élance sur la ligne du sillage lumineux tracé sur le Nil par *le Béhera*. Ce navire, le plus grand de la flottille, qui porte quarante-deux passagers privilégiés, ouvre la marche ; il remorque *l'Aigle*, une de ces

vastes barques pontées que les Arabes nomment *dahabieh ; l'Aigle* est meublé avec recherche, un tapissier du Caire a été chargé de l'orner de divans, de tapis et de stores.

Il porte deux femmes élégantes, deux sœurs, dont l'une est déjà vieille fille, et l'autre, son aînée, est femme d'un gros bourgeois parisien, n'ayant d'autre titre au voyage d'Égypte que d'être *bien en cour*. Outre ce mari, quatre autres passagers gravitent sur *l'Aigle* autour de ces deux femmes. *Le Gyzeh* suit ce bateau, et plonge de toute la hauteur de son pont dans cette embarcation luxueuse. Pauvre *Gyzeh !* il n'a, je l'ai dit, que sept passagers, et ce n'est point les cabines qui lui manquent, mais pas une n'est habitable. Notre impur vapeur remorque le dahabieh *le Belzoni*. Puis vient le vapeur *le Feroux*, où sont réunis tous les invités allemands, suédois et norwégiens qui, de Marseille au Caire, ont fait route avec nous à bord du *Mœris*. Les Prussiens sont en majorité, et parmi eux se trouvent l'illustre savant Lepsius, le baron Burskorff, gendre de Meyerbeer, aide de camp du prince héréditaire de Prusse, et le baron Taglioni, neveu de la fameuse danseuse, attaché à l'ambassade de Prusse à Paris [1].

Ces prévoyants Allemands ayant prétendu avoir à se plaindre de quelques quolibets à la française, décochés contre eux sur *le Mœris*, ont obtenu de l'autorité égyptienne cet excellent vapeur *le Féroux* presque pour eux seuls. C'est un bateau neuf, propre, relui-

1. Mort depuis.

sant, et qui garda tout le temps de notre voyage dans la haute Égypte, une tenue irréprochable. « *Tenue de soldat tedesco,* » auraient dit les Italiens avec ironie, au temps où l'Autriche détenait Venise. Balzac prétendait que les noms ont une physionomie et que leur consonnance qualifie les hommes et les choses. *Le Féroux* est un mot froid et dur, donnant bien l'idée de ce bateau solide, sans ornements, sans vaine élégance où tout était sacrifié à l'utile et à un confort positif. Les cuivres et les boiseries y étincelaient comme sur une corvette de guerre ; le soir, quand les passagers prenaient l'air sur le pont, ils avaient je ne sais quoi de la roideur militaire et du pédantisme universitaire ; n'importe, nous lui jetâmes un regard d'envie quand nous le croisâmes ce matin-là, ce regard signifiait : « On doit bien dormir dans ces claires cabines, et manger sans dégoût sur ces tables cirées. »

Dormir ! manger ! est-ce donc à ces fonctions animales qui prennent la moitié de notre courte vie, que nous devons penser ? Dominons les importunités de la matière ! anéantissons-les, planons ! et jusqu'à ce que la mort nous décompose, vivons par l'esprit !

Le Féroux remorquait le dahabieh *l'Ibis ;* puis, formant la queue de la flottille, un joli petit vapeur, *le Beni-Souëf,* où se trouvent *Bichette* et son mari, le caricaturiste Darjou, l'aimable Florian Pharaon, le rédacteur du journal *le Nord* et sa femme, que j'ai rencontrés les jours précédents à l'audience du khédive, et le vieil architecte H..., excellent homme, plein de mérite, mais ayant la fastidieuse manie de

porter à chaque repas le toast du vice-roi, *notre hôte magnifique...*

Je n'ai écrit ce dénombrement des bateaux de notre flottille que pour satisfaire la curiosité de certains lecteurs. Quant à moi, les tableaux changeants des deux rives et l'aspect du Caire s'échelonnant en assises éblouissantes jusqu'au sommet de la citadelle, m'intéressaient bien autrement que la vue de quelques navires remontant les larges eaux du Nil.

Le Gyzeh ne m'était qu'une loge de théâtre d'où je contemplais, immobile, ce saisissant panorama si nouveau et si inattendu pour un Européen. Quiconque n'a pas descendu le Bosphore des Dardanelles à la mer Noire, reste émerveillé en voyant surgir, sur les deux bords du Nil, ces milliers d'habitations d'architecture mauresque. Villas, mosquées et palais se déroulent, découpant, dans l'azur étincelant de rayons, leurs portiques à jour et leurs aériens minarets alternés avec les palmiers.

Nous rasons d'abord les jardins du palais de *Kasr-Ali-Validé,* habité par la mère du khédive, que les courtisans de ce prince nomment la Validé[1]. Ce palais est voisin de celui de Kasr-Æl-Nil, où nous avons vu Ismaïl. Cette rive gauche du fleuve (en remontant son cours) a pour perspective les trois pyramides de Gizeh qui, vues de là, dominent l'étendue jusqu'à la chaîne libyque. Je me promets de pénétrer à mon retour dans le palais de Kasr-Ali-Validé, dont l'entrée est interdite aux hommes, et où peu de femmes

1. Nom qu'on donne à Constantinople à la mère des Sultans.

européennes ont pu pénétrer, et de visiter le *musée de Boulak*, dont les eaux du Nil baignent sur ces mêmes rivages les fenêtres à balcon. Ces fenêtres contrastent avec les treillis ombragés de quelques jolis harems du vieux Caire. Derrière ces grilles, qu'entourent des fleurs, sont des femmes en détresse, âmes inconnues auxquelles la mienne s'intéresse.

Nous laissons derrière nous l'île de Roudah, célèbre par son fameux nilomètre et ses jardins pleins d'arbustes, de fleurs et de fruits savoureux.

Avant d'atteindre la plage inondée d'où les trois pyramides surgissent comme du milieu d'un lac, nous avons rasé sur ce même bord, plus près de la rive, le palais Djézireh, le plus magnifique des palais du khédive, construit par Saïd-Pacha. Ce palais d'architecture orientale se décore à cette heure du plus riche ameublement parisien. On tend de lampas bleu et argent la chambre destinée à l'impératrice Eugénie, et on drape de point d'Angleterre le lit où couchera cette majesté en voyage. Le khédive part aujourd'hui même pour aller la recevoir à Alexandrie. Au delà des jardins de ce palais s'étend, jusqu'aux pieds des pyramides, la plaine où fut livrée la bataille de ce nom par le général Bonaparte. Une foule de fellahs sont en ce moment de corvée autour du palais, et en ratissent les abords ; d'autres portent d'énormes caisses de fleurs destinées à orner le péristyle et les salons ; un plus grand nombre, sur un plan plus éloigné, travaillent à endiguer l'inondation du Nil. Ils sont dans l'eau jusqu'à mi-corps et nus jusqu'à la ceinture, autour de laquelle est relevée leur tunique en grosse

toile bleue. Les vieillards et les enfants, tout en travaillant, s'appuient quelquefois pour reprendre haleine aux troncs des palmiers que baignent les eaux, tandis que leurs rameaux pointent dans l'éther comme des lances aiguës. Ces troupeaux de travailleurs en nous voyant passer arrêtaient sur nous des yeux flamboyants.

La flottille a dépassé les pyramides de Gyzeh, première halte indiquée dans l'*itinéraire des invités* qu'on nous a distribué la veille. L'inondation du Nil, plus forte que les années précédentes, a rendu cette excursion impossible. La même déception nous attend aux *pyramides de Saqqarah*, de *Dischouir* et de *Meï-Doux*, plus nombreuses et moins grandes que celles de Gyzeh. Nous voyons successivement du même côté du rivage flotter sur l'eau et scintiller au soleil ces amas de pyramides défiant de leur éternité notre curiosité. On nous laisse l'espérance de pouvoir les visiter au retour.

Nous passons, sans nous y arrêter, près d'un village appelé *Tamô* qui, suivant la tradition des Coptes, est le lieu même où Moïse fut exposé sur le Nil. Nous rasons le port de Brodochyn, où l'on débarque pour se rendre à Saqqarah, et où notre flottille aurait passé la nuit de cette première journée si nous avions pu visiter l'immense *nécropole de Saqqarah*, la plus grande et la plus belle de l'antique Memphis. Enchaînés à bord par la crue du Nil qui submerge les terres, nous considérons l'aspect des deux rives : la chaîne des grands monts de Syrie se dresse comme des forteresses qui ondoient dans l'éther tel qu'un

autre fleuve. Les vertes cultures resserrées ou suspendues à l'abri de ces monts formidables, et sur le bord opposé les blanches croupes de la chaîne libyque bornant les terres inondées sur lesquelles percent çà et là sans interruption les pointes des pyramides et les cimes des palmiers ! Poussière et néant de l'homme, dans ces sépultures qui durent depuis des milliers de siècles ! éternité de la nature qui revit et fleurit sans trêve dans le bleu d'un ciel étincelant.

Sur les courbes inaccessibles des montagnes qui bornent l'horizon, un aigle et un vautour traversent tout à coup cet azur immaculé. Un pauvre fellah sarcle sur une langue de terre verte quelques gerbes de maïs ou quelques cannes à sucre. Un autre, vieillard décharné, à la peau de bronze, dont le vent du désert soulève comme des ailes farouches la chevelure flottante, remplit un puisareau d'eau du Nil, en abaissant vers le fleuve des seaux rustiques, fixés par des tiges de palmier à une roue à peine ébauchée. Le pauvre vieillard pèse de tout le poids de son corps sur cette machine primitive; des négrillons nus, sans doute ses petits-fils, gambadent autour de lui et semblent se divertir de ses efforts haletants. Puis, avec l'instinct de l'animal, ils se couchent à plat ventre sur le sable mouillé de la plage, et boivent à longs traits l'eau du Nil, après quoi ils courent s'ébattre à travers les rocs embrasés où des essaims de mouches se repaissent de leur peau, tandis que le vieillard prévoyant continue sa besogne fatidique.

Je commence à m'intéresser à ces petits épisodes qu'encadre l'étrange beauté du paysage. *Le Gyzeh* file

en se jouant du courant contraire et remonte rapidement le Nil.

Restée seule sur le pont, j'avais presque oublié mes compagnons de voyage. Nous étions tous tellement accablés par cette chaleur torride que la cloche du déjeuner nous trouva sourds à son appel; ce que voyant le maître d'hôtel du bateau était accouru pour nous prier avec solennité de ne pas laisser refroidir un succulent macaroni au fromage de Parme qu'il avait préparé pour Nos Excellences. Ce mot *refroidir* arracha à plusieurs de nous un bruyant éclat de rire. Nos fronts ruisselaient, nos joues étaient pourpres, la chaleur de trente-trois degrés de cette matinée d'octobre transformait ce mot en hyperbole bouffonne.

Un maître d'hôtel italien n'entend pas raillerie sur le macaroni, le plus sérieux mets national auquel il attache un point d'honneur patriotique. Le capitaine s'était en vain efforcé de me prouver sans réplique qu'il serait fort imprudent de mécontenter notre *officier de bouche*, personnage autoritaire et disposant à son gré, sans conteste, de la victuaille du navire; il n'avait pu comprimer le cri de l'horreur inouïe que je ressens pour le macaroni au fromage : « *La saveur du macaroni vaut le parfum de la latrina!* » A cette exclamation de mon estomac, le maître d'hôtel s'en était allé en levant les bras et en jurant *per Bacco* et *per Corpo di Cristo!* qu'il était insulté par la *principezza*.

— Il ne vous pardonnera pas, me dit gravement le capitaine, ce mot qui, permettez-moi de le dire, madame, est un peu aventuré en bonne compagnie.

— Oh! répliquai-je en souriant à ce bon capitaine

instructeur, qui avait la spécialité du *speech*, préservez-moi des conséquences de sa fureur, en le convainquant, avec votre précision irréfutable, que mon cri de réprobation s'adressait au macaroni en général, à l'exception du macaroni *gyzehien*, c'est-à-dire pyramidal, que ses mains crasseuses ont manipulé pour nous.

— Prenez garde, répliqua le docteur, vous avez la bile des épigrammes; venez, par votre présence, apaiser cet excellent homme que vous avez si gratuitement insulté.

— Gratuitement! repartis-je, gratuitement! mais vous oubliez les immondices de nos cabines; la latrina...

— Encore, interrompit le capitaine en me foudroyant d'un regard dédaigneux.

— Donc, vous venez à table? interrompit le docteur.

— Je vous rejoindrai après le macaroni!

Je m'étendis sur le banc où j'étais assise, et abritée par une tente, je commençai à céder à une involontaire somnolence. Les yeux demi-clos, je voyais défiler ces grands monts de Syrie aux pentes abruptes et perpendiculaires, coupant les terres de leurs masses formidables, sur lesquels le soleil étendait comme un revêtement de lames d'argent; la réverbération de ces parois titaniques, dont la base repose dans la fraîcheur du Nil, projetait jusqu'au bateau comme une émanation de fournaise. Je me sentais menacée, puis atteinte et comme ensevelie sous l'embrasement de ces rocs. Ainsi une femme endormie dans un in-

cendie sent tout à coup s'écrouler sur elle une muraille en flammes.

J'étais garrottée par une sorte de léthargie; mes paupières lourdes s'étaient fermées et ne pouvaient plus se rouvrir, comme si la mort m'eût déjà rendue cadavre. Bourdonnaient et s'agglomeraient par-dessus mon voile, formant un masque épais sur mon visage, un essaim de mouches noires et puantes. C'était l'horrible sensation d'un corps qui se dissout dans la fosse sous la morsure des vers. Ma lucidité d'esprit, perception survivante, protesta contre cet atroce supplice; je tendis mes muscles, et me secouai: je rouvris démesurément mes paupières pour échapper à cette hallucination sépulcrale.

J'aperçus à l'autre extrémité du navire le *cameriere* Gaëtano qui venait à moi, une belle rose à la main. Fraîche, exhalant un exquis parfum, cette rose avait été cueillie le matin dans quelque jardin du vieux Caire, au moment du départ du *Gyzeh*. Abritée à fond de cale, la tige enfermée dans une motte de limon du Nil, une perle de rosée brillait encore sur ses pétales. Gaëtano m'offrit cette rose de la part du maître d'hôtel *padrone del vapore*, qui me faisait avertir que tout vestige de macaroni avait disparu de la table, où Leurs Excellences attendaient la *principezza* avant de passer à la *frittata* et à l'*arrosto*.

Evidemment, rose et paroles cachaient une épigramme, mais la fleur était si belle, et le contact de sa fraîcheur tellement suave, qu'indifférente à la main qui me l'offrait, je m'en saisis et en effleurai mon front. Je sus gré à l'insinuant maître d'hôtel de

ce don délicat qui venait de m'arracher à la plus terrible des sensations; je me hâtai de le satisfaire et suivis Gaëtano à la *stanza di pranzo*. Arrivée au bas de l'escalier, et ayant lu ces mots : *Stanza di pranzo* sur une porte plus grande que la porte des cabines, je l'ouvris et me disposai à entrer, quand Gaëtano me dit que le docteur et le capitaine, illustres représentants de l'armée française en Égypte, avaient fait leur chambre à coucher de cette *stanza* tenant tout l'avant du navire, et qui était à la fois le salon et la salle à manger du *Gyzeh*. Le cameriere ajouta que la chambre sur le gaillard d'arrière, où mangeaient d'ordinaire les *servi* (serviteurs), avait été appropriée pour avoir l'honneur de recevoir Nos Excellences.

— Nous y arriverons par ici, ajouta le cameriere en tendant la main vers le fond du couloir où s'enfilaient les cabines.

Sans lui répondre, curieuse de voir comment le docteur et le capitaine s'étaient installés, je rentrai dans ce petit salon destiné à tous, et dont les deux aimables hôtes du *Gyzeh* s'étaient élus garnisaires, avec le même sans-gêne qu'affectaient en pays conquis les officiers du premier Empire.

Par cela seul qu'on pouvait y faire circuler l'air par six lucarnes parallèles, y tenir debout sans se heurter le crâne au plafond, écrire sur une table, s'étendre sur de larges divans, et s'habiller devant des miroirs, la chambre de ces messieurs me parut un gîte enviable. S'en être emparé furtivement, au détriment des autres passagers, dont plusieurs étaient malades, et parmi ces derniers une femme,

c'était, on en conviendra, un de ces procédés outrecuidants et semi-barbares que la faconde des deux voyageurs ne suffisait pas à transformer en acte chevaleresque.

La salle à manger des domestiques où l'on nous avait servi à déjeuner, était une sorte de cave presque à fond de cale, on y arrivait par quatre marches disjointes; un divan, en cotonnade jaune et rouge, circulait au bas des parois. La nuit, ce divan servait de lit à tous les serviteurs du *Gyzeh*, y compris le maître d'hôtel et le drogman, un drôle dont je parlerai bientôt. En ce moment, M. Boulanger, qui venait de s'évanouir, était affaissé sur ce nid à vermines qui, durant le jour, dissimulait ses fourmilières. La chambre était sans fenêtres, la lumière y descendait par la porte ouverte, où s'engouffrait une fumée grasse, venant de la cuisine en plein air qui flambait à côté. Le vent du sud poussait vers nous toutes les vapeurs du fourneau où le cuisinier, aux bras huileux et enfarinés, retournait avec une écumoire la *frittata* qui m'attendait. A travers cette fumée suffocante, dardée comme un long javelot de barbare, un implacable rayon de soleil sur lequel bourdonnaient des myriades de mouches attirées par les viandes putrides. Ce qui dégoûte l'homme allèche les bêtes; plus l'esprit se développe, plus les sens deviennent délicats. Saisie par l'âcre senteur de la *frittata*, je trébuchai à la dernière marche, et j'allai tomber sur l'affreux divan, près de M. Boulanger. Je fus prise d'un de mes accès de toux convulsive.

— Faiblesse! s'écria le docteur, qui me désigna une

place à sa droite, asseyez-vous là, que je tâte votre pouls.

— Je cours chercher votre bienfaisante potion, exclama Tarbé, qui m'a procuré deux heures de bon sommeil ; et il but à ma santé toute la coupe de champagne que lui tendait le docteur.

Le maître d'hôtel, penché vers moi, m'éventait de sa serviette maculée de graisse et de vin ; je l'écartai du coude, et lui ayant fait signe d'approcher de moi une gargoulette, je bus à même et en vidai d'un trait toute l'eau glacée.

— Imprudente ! mais la mort peut s'ensuivre, murmura sentencieusement le docteur.

— Imprudente, répéta le capitaine, et par trop fantasque, ajouta-t-il à voix basse, en s'adressant à M. X.,. avec un jeu de physionomie qui voulait dire :

— On ne boit pas de la sorte en bonne compagnie.

Le maître d'hôtel s'était tout à coup amadoué en voyant à ma ceinture la belle rose qui commençait à s'effeuiller ; il énumérait complaisamment tous les mets et tous les vins qu'il pouvait me faire servir pour ranimer mon appétit. En ce moment des poules chantèrent dans les cages voisines.

— Si ce n'est pas une illusion, ces poules pondent des œufs, lui dis-je.

— *Sicuro, principezza.*

— Eh bien ! faites-moi servir sur le pont, en place de vin, une gargoulette, et au lieu de *frittata* et de mayonnaise de homard, un œuf frais ; mais aussi frais que votre belle rose.

— Mais, ignorez-vous, s'écria Camille Pelletan, que nous sommes dans un pays d'éclosion spontanée, où les œufs, sans être couvés, éclosent d'eux-mêmes ? de sorte qu'au lieu de l'onctueux liquide que vous espérez, il pourrait bien sortir de votre œuf à la coque une patte de poussin qui vous labourera la gorge.

Le maître d'hôtel protesta contre cette plaisanterie qu'il comprenait à moitié.

— *State quietta !* me répétait-il, *ove fresco come la rosa.*

Je sortis de cette étuve, suivie par M. Boulanger, pris d'un peu de fièvre, et par Eugène Tarbé, à qui le vin de Champagne versé par le docteur avait rendu toutes ses transes.

— Ce traître-là a réenflammé mon ophthalmie, dit-il larmoyant, c'est irrévocable, je retourne au Caire demain.

— Je vous y accompagnerai, répliqua M. Boulanger, j'en ai assez du *Gyzeh !* et de M. le commissaire du khédive, qui juge la valeur d'un homme à ses titres, voire à ses breloques.

— Convenez, lui dis-je, que si nous nous portions bien, nous prendrions en philosophes ces mesquines avanies; elles m'irritent autant que vous, mais je n'y céderai pas; quoique peu vaillante, je me promets d'y résister par un rigoureux régime d'hygiène.

— Qui sera annulé, reprit M. Boulanger, par l'infection de la *latrina,* où dormir est impossible.

— Il faut nous unir à la première halte, lui dis-je, pour forcer M. Salomone à faire assainir le

Gyzeh et à nous remettre en possession du salon.

— Combattre l'injustice et l'usurpation, s'attaquer aux uniformes, folie de rêveur et de poëte ; vous échouerez, madame. Ne comptez ni sur Pelletan, et encore moins sur X... pour vous appuyer, l'un est trop insouciant et l'autre trop craintif.

— Et nous, trop malades, ajouta Tarbé ; quant à moi, je ne donnerai pas à mes ennemis la satisfaction de mourir ici.

Tous deux étaient terrassés par l'influence de l'atmosphère africaine. Les piqûres des moustiques, lent et permanent supplice, digne de figurer parmi ceux que les tourmenteurs de l'inquisition infligeaient à leurs victimes, les avaient mis en sang la nuit précédente ; et ces meurtriers nocturnes revenaient bourdonner sur leurs plaies en plein soleil, aussi bien qu'à la lueur des étoiles.

— Vite, une couche de glycérine, dis-je à Tarbé, qui souffletait énergiquement son propre visage, dans l'espoir d'y écraser ces tourmenteurs subtils.

— Hélas ! j'ai épuisé la fiole cette nuit, me répondit-il ; mais, grâce à vous, j'ai vaincu mes bourreaux. Que devenir à présent : ô Muse compatissante, me laisserez-vous dévorer vivant ?

— Cent francs, mille francs, et Darjou par-dessus le marché, ajouta-t-il, pris d'un de ces accès de gaieté qui nous avaient divertis sur *le Mœris ;* sa souffrance se traduisait en bouffonnerie.

— Vous aurez mon spécifique gratis, repartis-je, l'or du *Gaulois,* fi donc ! et Darjou, *bis* fi donc ! et ap-

pelant Gaëtano, je lui ordonnai d'aller chercher un flacon dans ma cabine.

Tarbé s'en saisit, il enduisit vivement son visage, son cou et ses mains de l'huile bienfaisante.

Puis, avec un sourire des plus grotesques, mêlé aux larmes de la glycérine :

— Oh ! maintenant, exclama-t-il, ils vont reculer.

— D'horreur ! ajouta Pelletan, qui venait d'arriver sur le pont.

— Après vous, s'il en reste? dis-je en reprenant le flacon au prodigue Tarbé, pour le passer à M. Boulanger.

Il accepta et me remercia en ajoutant malicieusement :

— Je n'en ferai usage que ce soir. N'ayant pas la force d'être gai, je ne me soucie pas d'égayer autrui.

— Ne dédaignons pas de rire, repartis-je, le rire détend la douleur; quand on est heureux, on ne rit pas, on se recueille.

Qu'on me passe ces détails puérils, ils caractérisent nos souffrances à bord du *Gyzeh* et l'espèce d'intimité qui s'établit inévitablement entre passagers sur le même navire. Cette intimité se resserre chaque jour ou se rompt brusquement, selon la sympathie ou la répulsion instinctive éprouvée au début. L'instinct primesautier est toujours vrai ; on combat l'instinct par la politesse, convention sociale ou factice. La politesse n'a que faire avec des sentiments ; quelque chose de moins banal les détermine dans un être aimé.

Dès mon arrivée à bord du *Gyzeh*, j'avais compris les agressions tacites qui m'y attendaient. Quelle

franche cordialité, et à l'occasion quels soins secourables et quels élans généreux espérer de ces hommes officiels, confinés par métier, et s'y tenant par tempérament, dans l'ornière des convenances et du respect des positions acquises!

Déjà, à la table d'hôte de l'Hôtel-Royal, j'avais pu prendre la mesure de ces esprits du milieu qui sont aux esprits supérieurs ce que la servitude est à la liberté. Les esprits qui communiquent avec l'humanité tout entière et s'inspirent de vérités éternelles leur étaient odieux; le contact de tels hommes irrite, leur causerie est somnifère, à moins qu'elle n'exaspère comme une profanation dans les questions d'art et de politique. Ils n'ont que des opinions de reflet, et ne se servent que de mots d'emprunt. Jamais une de ces paroles qui, comme un éclair, dévoilent tout à coup l'étendue et l'émotion d'une intelligence.

Sur la terre ferme, on peut s'isoler dans une solitude et tenir à distance ces importuns de l'âme; mais comment s'en garer sur ces navires où toutes les nécessités de la vie sont communes?

. . . . . .

Ce fut comme un soulagement d'un fardeau trop lourd de trouver sur le pont du bateau Tarbé, Pelletan et M. Boulanger, qui me fut aussitôt sympathique. On comprend bien que je ne confonds point ni comme talent, ni comme caractère, ces trois journalistes; ils ont une place à part et très-distincte; mais ils m'apportèrent tous les trois à cette heure un

courant de jeunesse, de fougue et d'indépendance d'esprit à travers la stagnation morbide qui me menaçait. Ils étaient trois êtres vivants contre des larves, et j'espérais, avec mon concours, leur voir conjurer l'atmosphère qui nous étouffait tous les quatre.

La femme, quel que soit son âge, rompue à tous les dévouements par la maternité, garde toujours, à travers le temps, une jeunesse de cœur qui la dispose à aider, soigner et soutenir, à être du parti des généreux contre les égoïstes ; tout étranger que le hasard met en rapport avec elle, s'il est malade ou malheureux, lui inspire une sorte d'intérêt maternel.

Je dis à Camille Pelletan qui continuait ses gambades et ses quolibets :

— Voyons, un peu de sérieux, jeune homme, ne trouvez-vous pas qu'il est temps de mettre un terme à l'impassible usurpation de ces mollusques qui nous ont forcés à déjeuner à fond de cale ?

— Le pauvre X... n'usurpe rien, reprit Camille, il est victime obéissante et résignée, et partant tremblante. Il représente la Plaine à la Convention qui, tremblant pour elle, laissait faire aux violents.

— Voilà une phrase grossissante qui transforme X... en légion ; mais c'est qu'il est en effet à cette heure la légion qui appuie par sa présence les empiétements de deux prétoriens.

— Trop d'images, chère madame; disons en deux mots qu'en s'emparant du salon du *Gyzeh*, le docteur et le capitaine nous ont forcés à déjeuner dans un affreux cloaque.

— Il est vrai qu'il n'y sent pas bon. Vous avez vu

l'effet de cet air méphitique sur nous trois, repris-je.

— Et j'ai fait une motion pleine d'humanité, aussitôt adoptée, je dois le dire, par ceux que vous nommez vos tyrans.

— Quoi ! demandai-je, ils ont consenti à nous restituer le salon?

— L'histoire enregistre peu de restitutions de ce genre, la place est à leur gré et ils y resteront, soit qu'ils l'aient prise d'eux-mêmes, soit qu'on la leur ait offerte pour les honorer, comme le trône au bon Louis-Philippe ; nous ne gagnerons rien à attaquer un fait accompli d'où découle un droit de possession quelconque.

— Donc nous n'aurons pas le salon demain ? repartis-je.

— Nous aurons mieux que cela, dit-il. Il a été décidé, qu'en face d'un ciel si merveilleux au lever du jour et au coucher du soleil d'Afrique, la table à manger serait dressée sur le pont matin et soir.

— Jolie motion ! s'écria Tarbé ; que ne décrétiez-vous du même coup le plus horrible des supplices chinois ! A midi, en plein soleil, les corps des passagers seront livrés aux mouches jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Et le soir, ils subiront le même supplice avec variante de moustiques, s'écria M. Boulanger.

— Et sans variantes, ce qui est pis, voilà vos lamentations de ce matin qui recommencent sur le même air connu. S'il vous faut absolument une mélodie plaintive pour exhaler vos souffrances, j'opte pour le chant du *Saule* de Desdemona.

— Et moi pour le *Chant du Départ*, répliqua Tarbé. Il accompagnera demain mes adieux au *Gyzeh* et fera tressaillir la tyrannie.

— Fausse sortie, menace feinte, à laquelle je ne veux pas croire, reprit Pelletan.

— Pour ce qui me regarde, je vous jure bien, monsieur, dit sérieusement M. Boulanger, que je quitterai le *Gyzeh* ce soir même, si c'est possible.

— A moins, repartis-je, que nous n'y opérions d'ici-là une révolution radicale !

— Je ne suis pas positivement, vous le savez, partisan des révolutions violentes, dit M. Boulanger : elles commettent des actes sur lesquels il faut toujours revenir. Soyons modérés.

— La modération est la duperie des opprimés, repartis-je. On ne fait faire un pas à la justice qu'en renversant ceux qui l'entravent. Mais hâtons-nous de formuler un programme sans plus discuter. Si notre majorité l'adopte, il faudra bien que la minorité des trois s'y rallie. Donc, nous exigeons : le lavage complet et immédiat du *Gyzeh* de la cale au pont ; — l'épuration de la *latrina* et l'assainissement d'icelle par un jet continu d'eau du Nil ; — le nettoyage minutieux des cabines ; — l'extermination des insectes et de la vermine au moyen de poudres et autres ingrédients pharmaceutiques ; — cousinières à tous les lits, linge blanc régulièrement renouvelé tant pour l'usage de la toilette que pour celui de la table ; — droit d'examen de chaque jour, d'inspection des vivres et du menu des repas, afin que sous des titres alléchants et fallacieux, on ne nous fasse pas manger,

des viandes décomposées et des *arlequins* putrides ; — enfin, restitution à l'heure même du salon du *Gyzeh*, arbitrairement occupé par les deux officiers !

— Le programme serait excellent, si l'exécution en était possible, mais essayer de faire agir le maître d'hôtel et ses subordonnés sans un ordre impérieux d'un officier du khédive, et quant à la restitution du salon, essayer... vous n'obtiendrez jamais de ce dernier qu'après l'avoir accordé à MM. les représentants de l'armée française, il les en fasse déloger. N'oubliez pas que nous sommes en plein pays de favoritisme où le prestige est un droit sacré, l'égalité un rêve de fou, une anomalie avec les mœurs politiques et religieuses, enfin, une impossibilité !

— M. Pelletan est dans le vrai, dit M. Boulanger; désormais nous n'obtiendrons rien sur le bateau, rien du commissaire vice-royal ; c'est pourquoi je juge plus digne et moins fatigant de ne pas émettre nos plaintes.

Ce disant, il ferma les yeux, voila sa tête d'un mouchoir, et s'allongea, immobile, sur son banc. Comme s'ils avaient deviné notre conciliabule, nos deux compagnons débouchèrent en ce moment sur le pont. Je ne vis jamais au beau docteur une mine plus riante. Ses manières étaient aimables et insinuantes comme celles d'un prince qui cherche la popularité : il s'approcha de MM. Boulanger, Tarbé et de moi, et nous tâta tour à tour le pouls avec sollicitude. Notre pouls était bien meilleur, déclara-t-il. Il nous prescrivit une potion, s'il y avait possibilité de la faire préparer à Minieh, ville importante de la haute

Égypte, où il espérait trouver un pharmacien quelconque.

— Nous y trouverons à coup sûr, répliqua assez sèchement M. Boulanger, le chemin de fer qui me ramènera au Caire.

— Amen ! fit Tarbé.

— C'est une idée folle, ajouta Pelletan.

— Que dissiperont, reprit le docteur, un bon dîner en plein air et une nuit de sommeil.

— Double mirage trompeur, lui répliquai-je.

— Dites brutalement double blague, reprit Tarbé que le soleil aveuglait à travers la tente.

— Je viens de signifier au maître d'hôtel, autrement dit *padrone del vapore*, qu'il eût d'ici à la nuit présidé au nettoyage de toutes les cabines, et qu'il nous servît un dîner sain et irréprochable de propreté sur le pont du *Gyzeh*.

— Tiens ! dis-je en riant, mais sauf un point, aimable docteur, votre programme est le même que celui que je proposais à ces messieurs.

— Et puis-je connaître ce point divergent ? repartit le docteur visiblement inquiet.

— Comment, votre expérience médicale si clairvoyante ne vous fait-elle pas comprendre que déjeuner en plein soleil africain à midi, et dîner le soir en pleine rosée égyptienne, c'est (sans compter le supplice des mouches et des moustiques) indubitablement attirer sur nous les coups de soleil et les ophthalmies, deux maladies souvent mortelles ? N'est-il pas plus simple de prendre nos repas dans la *stanza*

di pranzo du *Gyzeh*, où je suis entrée par mégarde ce matin pensant vous y voir tous attablés ? mais j'ai trouvé ce petit salon, où l'air circule, transformé en cabinet d'étude et en chambre à coucher.

— Que nous occupons, riposta le docteur du ton autoritaire d'un homme bien décidé à faire tourner la question à son avantage, et c'est pour vous protéger tous, et vous la première, madame, que nous avons pensé à ce qui vous semble une usurpation. En pays étranger, et surtout en Égypte, faire partie de l'armée française donne un prestige ; il faut le sauvegarder par des signes extérieurs de distinction qui seuls attirent le respect en pays musulman. C'est à quoi nous avons pensé en visitant le *Gyzeh* et en faisant déposer nos livres et nos hardes dans ce salon qui eût été la chambre du commandant si ce pauvre bateau en avait eu un. Voilà notre usurpation, madame, notre autorité arbitraire qui vous protége, vous et tous les autres passagers, car cette autorité, plus apparente que réelle, nous permet de donner des ordres à tous les serviteurs du *Gyzeh*, pour qu'on accède à tous vos désirs, autant que faire se peut. En outre, nous sommes tellement désireux de vous voir en santé et en liesse que nous mettons, pour une heure ou deux par jour, le petit salon à votre disposition. Vous pouvez y faire votre correspondance et même vous y coiffer, belle dame, devant un miroir moins microscopique que ceux des cabines.

— Grand merci, galant docteur, j'aime trop l'égalité pour accepter vos offres... Je ne sollicite pour moi aucune faveur ; mais j'émets cette humble mo-

tion démocratique : ce salon appartient à tous les passagers, et c'est à tous qu'il doit être rendu.

Le docteur ébaucha son plus gracieux sourire de vieux galantin :

— Oh ! les femmes ! sont-elles entêtées, murmura-t-il.

— Et loyales, repartis-je.

Venant en aide au docteur, le capitaine dit sentencieusement :

— Demain, sans plus tarder, la question sera soumise au commissaire égyptien qui décidera.

— *Deus ex machinâ !* s'écria Pelletan, en faisant une pirouette, et son regard sembla me dire : Hum ! ai-je prédit de point en point le résultat de vos efforts inutiles ?

— Ainsi, dis-je à voix basse aux trois passagers sur lesquels j'avais compté comme auxiliaires, aucun de vous ne proteste ?

— Vous verrez demain, répliqua Tarbé.

— Oui, demain, répéta M. Boulanger, un acte est plus digne que cent paroles perdues.

— Eh bien ! moi, je proteste, s'écria le fougueux Pelletan, je proteste et m'insurge contre la tyrannie du Nil, bien autrement révoltante que toutes les tyrannies de l'Empire, qu'on ne m'accusera pas pourtant d'aimer d'amour tendre. On nous avait flatté que ce fleuve despotique rentrerait dans son lit, c'est-à-dire dans une constitution régulière qui nous permettrait la libre exploration des monuments de ses deux rives. Et voilà que les caprices fantaisistes du fleuve

autocrate maintiennent sa dilatation indéfinie autour des temples et des nécropoles ; déjà, de par son plaisir, il nous a interdit les trois excursions promises et décrétées sur notre programme aux pyramides de Gyzeh, de Saqqarah et de Bedrichyn, et maintenant voilà qu'il nous nargue, il devient lac, presque océan ; voyez, l'inondation palpite au loin sur la terre, quelques cimes de palmiers, quelques têtes de minarets pointent seules vers le ciel. Pourrons-nous descendre à Abydos et à Denderah ? J'en doute, ce voyage n'est donc qu'un leurre. Malédiction sur le Nil fécondateur béni par le vulgaire !

Ravi de cette digression, le capitaine qui, armé de sa longue-vue, interrogeait le rivage du côté de la chaîne libyque, intervint empressé :

— Oh ! nous sommes encore loin d'Abydos et de Denderah, dit-il ; à peine atteindrons-nous cette nuit à Beni-Souëf, un petit port que vous verrez en passant, en avant de cette masse verte qui décrit une oasis dans le désert de Libye. Cette magnifique oasis se nomme Fayoum, poursuivit-il ; elle compte soixante mille habitants sur ses terres fertiles qui pourvoient le Caire de fruits et de fleurs. Médinet, Fayoum, l'antique Crocodilopolis, située à la limite du désert de Libye, est la principale ville de cette province de l'Égypte du milieu. Crocodilopolis se nommait aussi Arsinoé, du nom d'une sœur de Cléopâtre, que cette reine y exila, et qu'Antoine fit mettre à mort pour complaire à sa royale maîtresse. Parmi les ruines de la cité d'Arsinoé se trouvent celles du fameux Labyrinthe,

— Fameux, moins que celui de Crète, interrompis-je, le seul que j'aie entendu citer...

— Vous n'êtes pas tenue, madame, de savoir que l'Egypte a eu son labyrinthe et son Abydos, distincts de ceux de la Grèce. L'archéologie n'est pas une science à la portée des femmes, conclut doctement le capitaine, qui, sans perdre haleine, avait débité un speech sur Fayoum comme une leçon apprise.

Debout, près de lui, tel qu'un point d'admiration, X... lui dit avec une modestie touchante :

—Quel puits d'érudition vous êtes ! Je reste en admiration sur l'étendue de vos connaissances.

— Il faut cela pour l'enseignement que je professe, riposta le capitaine, en tendant les muscles de ses jarrets. Professeur d'une école militaire, je me suis promis de n'être jamais pris en défaut ; la sévérité des examens que je fais passer à mes élèves est devenue proverbiale.

— Pensez-vous, monsieur le capitaine, dis-je en m'inclinant, que nous visiterons bientôt ces ruines de Fayoum auxquelles vous vous intéressez si puissamment ?

— Fayoum n'est pas indiqué comme station dans notre *Itinéraire,* répliqua-t-il, et plusieurs heures s'écouleront encore avant que nous touchions aux ombrages de ces terres fécondes que l'intensité de la lumière et la transparence de l'air font surgir pour nous, comme à proximité du regard.

Il disait vrai : sur la double étendue des deux rives du fleuve, dont le lit depuis une heure s'était progressivement élargi, tous les détails des paysages,

cultures, arbres, villages, zones du désert, chaînes de montagnes, nous apparaissaient nettement jusqu'aux plus lointains horizons. L'œil embrassait, à distance, ces grands ensembles qui ne variaient pas en s'en approchant, tant la lumière, avec une magique précision, en trace distinctement les contours.

Sûre de retrouver au retour les configurations des deux rivages et les mêmes effets de lignes et de lumière que je tenais à bien fixer dans mon souvenir, je me décidai à quitter le pont. Il me tardait de me retrouver seule dans ma cabine, d'échapper aux murmures des voix indifférentes ou hostiles, aux contradictions irritantes ou à d'ironiques assentiments.

Habituée dès l'enfance à la solitude de la campagne et au recueillement de l'étude, j'ai toujours senti, à travers les phases les plus passionnées et les plus actives de ma jeunesse, l'impérieux besoin de m'isoler quelques heures du jour dans le silence et la méditation. Ce régime excellent pour ressaisir et apaiser notre âme, rend à nos facultés une force que le monde énerve : il est devenu pour moi au déclin une irréfrénable nécessité.

Grâce à ma promesse d'un fort bahschisch, suivi le matin d'un commencement d'exécution, Gaëtano avait balayé ma cabine. Cette propreté, plus apparente que réelle, la seule d'ailleurs que l'on pût obtenir du *cameriere* italien, ne me fit point illusion. Après m'être délectée à boire de l'eau glacée de ma gargoulette et à m'y baigner le visage, je m'assis sur mon petit lit et je fermai les yeux. Le supplice de la nuit précédente ne tarda pas à recommencer. Les essaims de

mouches et de moustiques sifflaient à mes oreilles ; ils semblaient envahir la cabine, la remplir et m'y étouffer. Je serrai le long voile qui enveloppait ma tête, et je me renversai lourdement sur les mains pour ne rien voir et ne rien entendre. Je me mis à réfléchir que n'ayant à espérer ni soins efficaces ni cordialité sincère de la part de mes compagnons du *Gyzeh*, les uns malades et les autres hostiles, je ne pourrais trouver qu'en moi-même l'énergie morale qui soutient la force du corps. Je résolus de ne plus m'épuiser en protestations vaines contre ce qui choquait mon esprit ou blessait mon âme, et de donner les courts instants de lucidité intellectuelle que me laissaient mes souffrances à écrire mes impressions de voyage.

Je m'excitai à travailler en me répétant qu'il serait par trop humiliant que le capitaine recueillît sur la haute Égypte des notions précises plus attrayantes que les récits variés de mon imagination. Le speech sur Fayoum, débité avec tant d'aplomb par cet imperturbable diseur, m'avait intéressée sans m'éblouir. Cette idée subite me fit rire, une description ornée d'aperçus historiques et archéologiques se trouvait à coup sûr dans quelque guide, et tout le mérite du capitaine était de l'avoir apprise par cœur. Je sentais l'impossibilité de m'endormir sans la potion que je réservais pour la nuit, et j'éprouvais un dégoût invincible de me livrer en pleine lumière aux morsures des bêtes qui fourmillaient dans mes oreilles.

J'ouvris les yeux, et, dédaignant de lutter contre la vermine, je me dis qu'il serait plus digne et plus

stoïque de combattre ma fatigue et de tenir sans défaillance l'intelligence en éveil. C'était d'ailleurs ma seule arme offensive et défensive dans le triste milieu où je me trouvais. Je me mis à feuilleter l'*Itinéraire des Invités* et un autre *Guide en Égypte*. Tous deux étaient à peu près muets sur cette fertile Fayoum, cependant toute verdoyante sur la carte des bords du Nil de notre *Itinéraire*. Mais où donc, me demandais-je, le capitaine a-t-il trouvé des renseignements si circonstanciés, échos évidents de quelque récente lecture? J'ouvris le *Voyage en Égypte et en Syrie*, de Volney, toujours si exact et si vrai dans ses descriptions. Fayoum y était à peine nommé. On trouve seulement dans les pages de l'*Inondation du Delta* que « c'est à Fayoum qu'aboutit le grand ravin appelé *Fleuve-sans-Eau* qui, dit-on, a été l'ancien lit du Nil. »

Aujourd'hui Fayoum se trouve à sept ou huit milles de distance du nouveau lit du Nil.

Ceci complétait les données historiques et descriptives du capitaine, mais ne m'indiquait pas la source où il les avait puisées.

Une atroce démangeaison au visage me força à interrompre mes recherches. Comment lire, comment penser, comment résister à l'abrutissement d'une incessante torture? Je rejetai les livres avec impatience, et tendis la main pour saisir un de mes flacons. Je m'aperçus alors que Gaëtano les avait symétriquement alignés sur l'énorme *Dictionnaire Bouillet* gisant dans un coin. J'écartai brusquement les flacons et roidis mes muscles pour soulever l'écrasant volume. J'excitai ma force épuisée en répétant mentalement :

Fayoum! Fayoum! Je ne saurais dire ma joie de femme antipédante et d'écolier indiscipliné en trouvant mot à mot, dans le docte Bouillet, le merveilleux Fayoum du capitaine. O pion militaire, pensai-je, c'est-à-dire double pion, voilà ta science éventée! Infime répétiteur d'un compilateur universel, ta faconde littéraire vaut la faconde politique de ton ami le docteur. Je vous livre à l'admiration de X... et me dégage de votre atmosphère. L'ironie est la meilleure cuirasse contre les coups de la sottise humaine.

Comme je sortais, souriante et raffermie, de ma cabine, je trouvai Tarbé à la porte de la sienne. Il me dit avec un geste désespéré :

— Je vois à votre bonne mine que vous avez dormi malgré l'infection de la *latrina*.

— Je n'ai pas fermé l'œil, repartis-je; mais j'ai pris un bain de silence et de solitude qui m'a rafraîchi l'esprit : me voici aguerrie.

Je retrouvai sur le pont tous les passagers. J'allai m'asseoir à l'écart et commençai à écrire des notes sur mon carnet. Le docteur, toujours sémillant, vint s'informer de mon état.

— L'état mental et moral est excellent, lui dis-je; mais j'ai le larynx tellement enflammé que je me suis prescrit un silence absolu.

— Sage prescription sur laquelle la Faculté est unanime; rien de plus salutaire que le silence dans les affections des bronches; et si, comme docteur, je n'ai pas insisté sur ce point, c'est que, comme homme du monde, j'éprouve à vous entendre, madame, un plaisir qui me rend égoïste

— Hum ! hum ! repartis-je en feignant de tousser, voilà un compliment barbare à force d'être galant. Vous allez m'obliger à parler, fuyez, tentateur, et je l'éloignai d'un geste suppliant.

Il me répondit par un signe qui voulait dire : Dormez ! mais, me voyant écrire rapidement et sans distraction, il parut inquiet et courut se concerter avec le capitaine qui, d'une main, tenait sa longue-vue, et de l'autre un guide. Le petit homme se trémoussait d'un côté du pont à l'autre, braquant sa lunette sur les deux rives et cherchant dans le guide le nom des montagnes et des rares villages que les minarets nous signalaient. Les guides sont très-sobres en dénominations de détail ; ils se contentent de citer les principales villes de la haute Égypte où stationnent les bateaux qui remontent le Nil.

— Guides incomplets, s'écria le pédant. Je signalerai leurs lacunes à la Société de géographie.

Cette exclamation me fit sourire. Croyant à mon assentiment, et curieux d'ailleurs de savoir ce que j'écrivais sans le secours d'un *Itinéraire*, le capitaine vint à moi l'œil interrogateur, et m'offrit sa longue-vue, qui me permettrait, ajouta-t-il, d'être exacte dans mes descriptions topographiques, destinées sans doute à la publicité.

— Pour le moment, répliquai-je à voix basse, je ne note que des jalons. Jalons psychologiques et jalons descriptifs que je compléterai plus tard dans mes cahiers. Les premiers s'inspireront de La Bruyère, les seconds à l'aide de l'impeccable Bouillet.

Le capitaine riposta sans broncher ;

— La compilation suffit pour qui n'a pas fait d'études spéciales.

A cette audacieuse réplique, j'oubliai comme une enfant terrible mes résolutions de sagesse et de silence.

— Oh! oui, m'écriai-je, ceci est tellement vrai que tantôt ignorant jusqu'au nom de Fayoum, j'en puis faire, à l'heure qu'il est, la description la plus attrayante, grâce à l'irrécusable Bouillet.

Le capitaine bondit comme si une vipère l'avait piqué, mais dissimulant soudain son humiliation, et rentrant dans son rôle, il m'offrit de nouveau sa lunette pour regarder les îles flottantes dont nous approchions.

— Merci, lui dis-je, je suis presbyte, ce qui me permet de voir à distance les buffles et les chameaux groupés sur les pâturages, au pied des palmiers.

Il s'éloigna, l'air contraint, en me saluant à peine.

Je me reprochai aussitôt mon incontinence satirique. Je venais d'éventer mes armes sans nécessité et de me faire un ennemi qui saisirait la première occasion de me nuire. A propos de cet incident, je retrouve dans mes notes :

« La vérité sur les mœurs du temps ne saurait être écrite que pour la postérité. Malheur à l'écrivain assez courageux pour peindre les vices ou seulement les ridicules de cette société pervertie par l'Empire. Molle et flexible pour tout ce qui tient à l'honneur, elle se cabre sitôt qu'on touche à ses intérêts et à sa vanité. Dévoiler l'infamie ou la sottise d'un contemporain, c'est s'exposer non-seulement à sa haine,

mais à celle de ses pareils qui, se sentant atteints par votre censure, vous la feront payer cher. Vous êtes seul, et ils sont légion ; légion par la richesse, la publicité, la force brutale ; tous les moyens d'adhésion sont pour eux. La légion lâche sur vous ses bêtes fauves : la calomnie, le dédain enfantant la pauvreté et l'oubli, double agonie de l'écrivain. Si cet écrivain est une femme, on la frappe dans ses tendresses les plus émues, dans ses fiertés les plus hautes. Mais que faire, alors ? N'est-il pas lâche de courber sa conscience, de mutiler ses facultés, de se réduire soi-même au rôle d'esclave et d'eunuque ? soit, écris et publie tes indignations, mais reste muette devant ce qui te révolte ! A quoi bon ces luttes orales ? Ne parle plus, aie toujours présent ce beau proverbe arabe : *Qui se contient s'accroît.* Accrois ton esprit, restreins-en l'expansion dans tes livres ; si ces livres frappent et émeuvent, tu auras plus fait pour la vérité que par des disputes vaines. » Raffermie par ces réflexions, je me murai, dès cette heure, dans un silence apaisant.

CHAPITRE X

Les eaux du Nil nous interdisent de faire halte aux trois premières stations designées dans l'*Itinéraire des invités*. — Grands aspects des deux rives. — Premier soleil couchant sur le fleuve. — Dîner en plein air. — Mouches et moustiques. — Court arrêt à Beni-Souef.

Cependant notre flottille remontait le Nil avec rapidité. L'inondation des terres continuait à rendre impossible la visite des temples et des nécropoles. J'étais si lasse, et l'aspect du grand fleuve devenait d'une majesté tellement sublime, que je me félicitais de l'obstacle qui nous forçait à contempler, immobiles, l'éclatant tableau déroulé autour de nous. Les monuments de l'art, même ceux de l'antique Égypte, qui semblent, par leur durée, participer des choses éternelles, ne causent jamais à l'âme l'émotion immense, et pour ainsi dire palpitante d'une grande scène de la nature. Le Nil s'était élargi comme un vaste lac sur l'étendue duquel saillissaient les îles flottantes où des buffles et des chameaux broutaient de hautes herbes; tandis que des fellahs, huchés sur les cimes aiguës des palmiers, y cueillaient des grappes de

— Nous pourrons au moins, repartis-je à mi-voix, ne rien perdre de ce grand spectacle.

A peine assis, des myriades de mouches s'acharnèrent sur nous ; elles tombaient dans les plats de viande et dans la soupière, se collaient à nos lèvres et à nos yeux. Ce fut bien pis, lorsque deux lampes à capuchon eurent été déposées sur la table : des nuées de moustiques se concentrèrent autour de leur foyer ; nous fûmes contraints d'abaisser nos voiles, n'y laissant qu'une étroite ouverture pour manger et pour boire. Cette ouverture suffit à nos subtils persécuteurs pour continuer leur supplice pendant tout le temps du dîner. J'abrégeai ce repas irritant, en le bornant au régime que je m'étais prescrit. MM. Boulanger et Tarbé, toujours souffrants, ne burent qu'un peu de vin de Bordeaux et quelques gorgées de bouillon, et quel bouillon ! incolore et gras, étoilé... de mouches.

M. Boulanger se leva le premier en disant :

— La place n'est plus tenable. Le pilote vient de m'assurer que nous serions dans quelques heures à Béni-Souef. Si la ligne du chemin de fer y passait, je n'attendrais pas jusqu'à Minieh pour vous dire adieu.

Eugène Tarbé soupira le même regret, puis tous deux, la tête hermétiquement enveloppée, allèrent s'affaisser sur un banc.

Laissant mes autres compagnons plus vigoureux boire leur vin de Champagne, leur café, leur cognac et fumer leur cigare, j'allai moi-même reprendre mes rêveries à l'écart. Les dernières lueurs du soleil s'étaient dissoutes dans l'éther, et sans transition de cré-

puscule, avaient fait place aux scintillements d'une claire nuit. Les étoiles inondaient le ciel comme si une incommensurable voie lactée, en s'y dilatant, l'avait entièrement recouvert. Cet innombrable amoncellement d'astres éclairait la marche de la flottille. Le Nil n'ayant aucun courant redoutable jusqu'à Béni-Souef, il fut résolu qu'on gagnerait ce port avant de faire halte. Je prolongeai d'une heure encore ma veillée sur le pont, à regarder les constellations qui m'apparaissaient énormes. Tout à coup je frissonnai comme dans un bain de glace; une abondante rosée avait pénétré à travers mon manteau et tous mes vêtements. Je me levai épouvantée de la perspective d'une fièvre quarte ou d'une ophthalmie, et j'allai tenter de dormir quelques heures sur ma couchette infectée. J'y réussis à l'aide de ma potion mise en réserve.

A l'aube, je fus brusquement éveillée par le brusque arrêt du *Gyzeh* et l'appel des matelots d'un navire à l'autre. Nous étions devant Béni-Souef. Je me vêtis en toute hâte, et montai sur le pont, j'y trouvai le drogman du *Gyzeh* qui vint m'offrir ses services pour descendre à terre. Autant la physionomie de mon drogman du Caire était sympathique, autant la sienne l'était peu. C'était un garçon de vingt-cinq ans, à la mine à la fois fourbe, insolente et basse; il était vêtu d'une sale redingote noire râpée, défroque de quelque Européen. Il s'épuisa en face de moi en salutations et en protestations de dévouement.

— Si Votre Excellence veut visiter Béni-Souef, qu'elle daigne s'appuyer sur mon bras pour gagner

la rive, nous y trouverons un baudet bien doux que madame pourra monter sans fatigue jusqu'au bazar où j'aiderai Son Excellence à faire des emplettes.

Je ne m'imaginais pas quel bazar on pouvait trouver dans ce hameau égyptien, et quelles emplettes on pouvait y faire. Des fellahs déguenillés et des enfants nus se pressaient sur le rivage. L'envie d'essayer mes forces et de voir un village arabe me déterminèrent ; et m'appuyant d'une main sur mon ombrelle et de l'autre à l'épaule du drogman qui marchait en avant, je franchis la planche reliant le pont du bateau au rivage ; armé d'un gourdin en guise de courbache, le drogman en menaçait les enfants qui nous entouraient en criant *bacchish*, et en aidant les pères et les mères qu'un *cavas* rudoyait et poussait en avant à porter de lourdes charges de charbon à tous les bateaux de la flottille. J'interdis au drogman de maltraiter ces malheureux :

— Ce sont vos semblables ! lui dis-je.

— Mes semblables ! s'écria-t-il avec une expression de fureur orgueilleuse, madame, je suis chrétien ! je suis de race franque ! je sors de l'école des Frères ! j'ai de l'instruction ! moi, semblable à ces animaux, fils de fellahs ! oh ! non, madame, j'ai le droit de les battre ! j'ai reçu au baptême le grand nom d'un célèbre apôtre de la chrétienté.

— Peu importent vos divagations !... Je vous interdis de maltraiter ces pauvres créatures qui valent mieux que vous.

— Madame est sans doute musulmane, répliqua-t-il, en me toisant avec arrogance.

Sans lui répondre, je distribuai d'humbles *bahschischs* aux petits fellahs, et aussitôt la vénalité assouplit son allure.

— J'espère que Votre Excellence ne m'oubliera pas, dit-il en tendant à moitié sa main rapace ; j'ai un père et trois petits frères à soutenir.

— Plus tard, à la fin du voyage, vous serez payé de vos services, lui dis-je.

Je continuai à marcher devant moi, refusant le baudet qu'était venu m'offrir un Arabe. Le bazar était à côté de la rive du Nil.

Le soleil se levait à peine à l'orient dans une nuée d'or en fusion, je respirai avec volupté l'air salubre du matin. Je ne pus acheter au bazar que deux gargoulettes en terre grise. Multiplier l'eau dans ma cabine, c'était y répandre la fraîcheur et l'assainir, espérais-je. Je cherchai en vain de la mousseline, et à défaut une toile de coton quelconque pour me confectionner moi-même une cousinière. Je m'en retournai à bord du *Gyzeh* moins chancelante et moins abattue que je ne l'avais redouté.

Nous quittâmes Béni-Souef à neuf heures du matin. Le paysage des deux rives se continuait avec des effets grandioses à peu près les mêmes que ceux de la veille, mais tout à coup variés par des passages d'oiseaux. Ici, une bande de canards sauvages s'élançaient sur le fleuve, ou bien des essaims de pigeons sortaient des colombiers percés à jour qui, tels que les minarets, abondent dans toutes les tourbies des deux rives ; ou bien encore c'était un de ces vols de cailles biblique et légendaire que Moïse obtint du

Seigneur pour repaître les Israélites affamés qu'il avait menés jusqu'au Nil à travers le désert.

Plus en harmonie avec la ligne majestueuse du paysage, de grands pélicans blancs se tenaient gravement perchés sur des pierres en saillie au bord du fleuve, plongeaient leur long cou dans l'eau, et la faisaient glousser dans leur bec entr'ouvert. Un énorme vautour nous regardait passer, immobile, du haut d'un roc de la chaîne arabique; soudain ses ailes frappèrent l'éther, et s'y déployèrent en éventail sombre; un coup de fusil retentit par delà la montagne, d'où deux autres vautours surgirent aussitôt comme pour secourir ce fils ou ce frère menacé; puis, tous trois, narguant les chasseurs et décrivant une incommensurable parabole, s'envolèrent vers la chaîne libyque.

La chaleur augmentait d'heure en heure et la lumière redoublait d'intensité, elle mettait en relief sur les parois des roches et découpait sur le fond du ciel les objets les plus lointains et les plus déliés. C'étaient de vastes tableaux sculptés d'une grandeur radieuse d'ensemble et d'une ténuité de détails qui éblouissait les regards.

Le soleil couchant fut ce jour-là encore plus merveilleux que la veille; on eût dit d'une mare de sang bouillonnant, qu'agitaient les dernières convulsions d'un massacre; des nuées rouges et violacées semblaient se précipiter à l'assaut les uns des autres; elles figuraient d'étranges et véloces mêlées où s'entrechoquaient des dragons ailés, des chimères aux queues flamboyantes, des chars embrasés, portant des prophètes à la barbe incendiée, tombant jusqu'aux

eaux du Nil; des têtes d'Anubis incandescentes, de sphinx fulgurants aux corps de rubis qui couraient et se démenaient à l'encontre de leur immobilité légendaire. Ces figures se dessinaient et se succédaient avec une telle rapidité dans la calme étendue de l'éther que, seul l'œil extatique d'un poëte ou d'un illuminé pouvait en saisir les contours. Instantanément dissoutes, elles faisaient penser aux visions de la Bible et expliquaient comment ces visions s'étaient produites. Moïse s'en inspira pour terrifier le peuple juif et lui dicter des lois tyranniques, et le christianisme, ce judaïsme adouci par Jésus, s'y endurcit dès ses premiers temps à travers les ruines et le désert de Thèbes ; il y puisa cette sinistre ardeur de la chair flagellée qui, jusqu'à la Renaissance, inspira et décréta le supplice religieux.

A notre époque, dégagée du fabuleux, et que les sentiments humains dominent, il n'est dans la vie de l'homme que deux phases bien distinctes pendant lesquelles il pourrait se sentir attiré par l'éclatante sublimité de cette nature pleine de grandeur et de rudesse. C'est l'époque où quelques âmes (hélas ! seulement quelques-unes exceptionnelles et fatalement privilégiées) placent dans un unique amour, dans l'absorption d'un être en un autre être, le seul bonheur qui vaille la peine de vivre. S'enfermer à deux dans une de ces retraites de la Thébaïde, où les ascètes vivaient dans une idiote contemplation, croyant glorifier par des macérations stupides le Christ, Dieu Clément, dont ils firent un Dieu barbare.

Éclairées et pour ainsi dire dilatées dans la sérénité de l'amour, les deux âmes unies trouveraient l'épanouissement radieux des sens et de l'intelligence. Un grand amour s'abreuve d'infini. Explorer ensemble les confuses annales de la terre, demander à toutes les sciences ce qu'elles ont découvert des âges qui ont précédé les annales écrites où l'homme a marqué son passage par des œuvres qui lui ont survécu ; faire ces études approfondies de géologie, d'histoire et d'archéologie, non par pédantisme, mais pour se dire chaque soir, dans une étreinte émue, en face de tous ces néants des religions et des empires sans nombre, dont le Nil a vu s'engloutir les cendres amoncelées : « Il n'est de vrai, il n'est d'éternel que l'amour. L'amour complet, l'amour sincère, au sein de la nature qui le féconde, l'alimente et le renouvelle, n'est pas un *égoïsme à deux* comme l'a dit une femme éloquente en qui les sentiments factices du monde mutilaient ceux de la nature. L'amour, dégagé de toute entrave et se développant libre et fier en pleine lumière, puise dans chaque jouissance de l'âme et du corps l'inspiration de tous les dévouements. Il a des attendrissements collectifs, des tendresses secourables, des mansuétudes caressantes que l'égoïsme ignore, et qui, dans ce désert habité par deux âmes heureuses, se répandraient en bienfaits, en justice, en clartés morales sur toute une race déshéritée d'esclaves ! »

Être heureux et intelligent implique d'être bon et pitoyable ! Aimons, aimons ! et inspirons l'adoration de ce bel et grand amour à tous ceux sur lesquels il rayonne !

Tel serait le rêve d'une âme dans la phase de la jeunesse, et elle aurait la force de l'accomplir si l'autre âme soutenait son essor. Défiant les éléments, elle les vaincrait par son énergie et sa constance, car elle aurait la foi, la foi nouvelle, la foi humaine de l'amour avec un but plus généreux, plus doux et plus certain que la foi des solitaires chrétiens.

Les autres phases où ce grand ciel africain, duquel ruissellent autant d'épouvantes que d'astres, peut convenir à l'âme pour s'y murer, est la phase du déclin, alors que cette même âme trahie et déçue cherche un abri (tombe anticipée) pour y recueillir ses blessures. Ces farouches thébaïdes d'où s'exhale un calme formidable apaisent l'âme lacérée, saignante, en lambeaux qui ne redoute plus rien. Les désespoirs endurés dans l'abandon l'ont roidie contre la terreur des éléments et des monstres. Que sont à cette âme en cendres les tourbillons du kemsin qui confondent les corps épuisés aux poudres du désert? Quel effroi éprouverait-elle aux aboiements des chacals quand elle a survécu aux rugissements des passions plus cruelles que les fauves? Les vipères que récèlent les pierres des temples et des nécropoles ont-elles un venin redoutable à l'égal des poisons qui l'ont dévorée!

Ces masses de granit rouge qui semblent formées avec les chairs entassées des générations à travers les siècles sont faites pour lui servir de demeure; elle y attendra tranquille le repos éternel.

Telles étaient les pensées qui m'assaillaient ce soir-là en contemplant la fournaise en ébullition que

le soleil, avant de disparaître, allumait dans les profondeurs du ciel. J'aurais voulu me pencher sur cet abîme de flammes d'où surgissaient autrefois les hallucinations des ascètes. Je me souvenais avoir subi la même attraction un soir au sommet du Vésuve, quand la tête inclinée au dessus du cratère en feu, j'en entendais retentir les détonations souterraines. C'était comme un signal de délivrance dont j'aurais subi la fascination sans le bras du guide qui me rejeta rudement loin du gouffre.

Toutes les lueurs du couchant s'étaient condensées en une masse embrasée et sombre qui semblait peser sur ma poitrine oppressée, comme un bloc de ce granit sanglant où les Égyptiens se taillaient des tombes. Je m'y sentis encastrée et oubliée telle qu'une momie dans son puits tumulaire, et, pour m'arracher à l'étouffement de ma vision, je rejoignis à table mes compagnons du *Gyzeh*. Le capitaine eut un mouvement d'impatience et me taxa d'humeur peu sociable ; je me hâtai de lui déclarer d'une voix étranglée que sa causerie m'inspirait le plus vif attrait, bien que je ne pusse y répondre par ordonnance du docteur.

Le dîner fut morne, toute la verve de Camille Pelletan ne put parvenir à l'égayer. M. Boulanger n'y parut qu'un moment pour nous dire adieu, nous déclarant une dernière fois qu'il nous quitterait à Minieh où nous devions arriver dans la nuit. Eugène Tabé lui fit écho, mais cette foi-ci sans phrases larmoyantes, ce qui prouva que son parti était pris. Le docteur et le capitaine luttèrent de grâce et d'élo-

quence, nous jurant que dès le lendemain, le *Gyzeh* serait lavé et assaini du pont aux écoutilles.

— Je viens à l'instant, ajouta le docteur en nous montrant une grande enveloppe cachetée de rouge, de demander un rendez-vous au point du jour à Salomone-bey, l'officier d'ordonnance du khédive; n'importe l'heure de la nuit à laquelle nous arriverons à Minieh, mon message lui sera porté sur le *Béhera*; je lui demande de m'indiquer une heure où je pourrai l'entretenir de vos justes griefs.

— Nous irons tous à ce rendez-vous, repartis-je.

— Vous vous méfiez donc de nous ? objecta le capitaine.

— Croyez-moi, mieux vaut dormir, reprit le docteur. Ne commettez pas l'imprudence de vous exposer à la rosée du matin ; nous parlerons pour tous au commissaire égyptien, et avec plus d'autorité que ne saurait le faire une femme.

L'approbatif X... intervint par ce mot :

— Voilà qui est concluant et juste.

Je répliquai par un sourire, et bien résolue d'être sur pied au lever du jour, je me retirai dans ma cabine. J'y dormis à peine une heure ou deux d'un sommeil fébrile. Craignant de n'être pas debout au moment de l'explication, je n'eus pas recours ce soir-là à ma potion opiacée.

Vers minuit l'arrêt subit du *Gyzeh* m'annonça que nous étions arrivés à Minieh ; je regardai par une lucarne et vis des maisons émergées au bord du Nil, à la lueur des étoiles. Je me levai, me vêtis et m'enveloppai tout entière d'une longue mante à capuchon ;

bientôt j'entendis des bruits de pas et de voix dans le couloir éclairé ; j'ouvris ma porte et me trouvai nez à nez avec MM. Tarbé et Boulanger qui faisaient porter leurs malles sur le pont. M. Boulanger me remit ma fiole de glycérine en me remerciant de mes intentions secourables. Eugène Tarbé fit une dernière tentative pour me décider à m'en retourner au Caire ; Camille Pelletan parut, sa longue pipe à la bouche, comme toujours, sa joyeuse humeur raillait nos souffrances. Coiffé d'un bonnet de coton, le candide X..., plus blanc que Pierrot, entrebâilla sa porte en soupirant :

— Quoi ! déjà le jour, messieurs, hélas ! j'ai passé encore une nuit blanche.

— Dites une blanche nuit ! dont le reflet virginal vous enveloppe encore, repartis-je.

Je sentais un extrême malaise et je le combattais par des bouffonneries.

— Incorrigible, la voix vous est donc revenue ? répliqua le doux *officiel*.

— Oui ! comme un cygne avant de mourir ; je fais la brave, mais je n'en puis plus ; faisons la paix et aidez-moi à monter sur le pont.

— J'ai promis au docteur et au capitaine de les éveiller, je ne puis manquer à ma parole.

— Dites à votre consigne ; la consigne avant tout, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il avait remplacé son bonnet de coton par un abat-jour vert fantastique, qui telle qu'une coupole moussue surplombait du côté du visage ; un de ces carriks à triple pèlerine, tel qu'en portaient les muscadins

du premier Empire, flottait sur son corps grêle ; frissonnant, mais ponctuel jusqu'à extinction de vie, il alla heurter à la porte du salon du *Gyzeh*, où dormaient encore les deux officiers de Saint-Cyr, qui exerçaient sur lui un prestige autoritaire.

Par un tacite accord, nous nous retrouvâmes tous aux premières lueurs du jour sur le pont; le Nil était encore voilé d'une brume blanche; la rosée tombait sur nous en gouttes glacées, le capitaine en petite tenue se haussait théâtralement drapé dans un manteau d'ordonnance. Le beau docteur portait avec une aisance de séducteur émérite sa capote militaire, rejejetée en arrière. Camille Pelletan frétillait.

— C'est bien à vous, lui dis-je, grand indifférent, de venir joindre vos protestations aux nôtres.

— Moi, protester! je me garderai bien de cette naïveté enfantine; je me rends à terre pour y choisir au bazar quelque bonne pipe avant que les fumeurs de la flottille, surtout les Allemands, fins connaisseurs, n'aient fait râfle des meilleures. Et supposant que le drogman vous sera inutile pour parlementer, je l'emmène pour m'aider à faire mes emplettes.

— Méfiez-vous, lui dis-je, de ses filouteries.

Nous descendîmes sur la jetée au moment même où le canot du *Béherah* cinglait vers le *Gyzeh*.

— Cette exactitude m'est d'un bon augure, dit le docteur. Oh ! je savais bien qu'il répondrait à mon appel.

Debout, souriant, la tête couverte du fez égyptien, la taille serrée dans sa redingote d'officier d'ordon-

nance, l'intendant roulait dans ses lèvres, en guise de cigare, une étoile de jasmin d'Espagne.

Le soupirant de Bichette avait ce matin-là dans toute son allure, je ne sais quoi de vainqueur et de satisfait qui nous faisait présager qu'il serait bon prince.

— Quelle aimable physionomie ! nous dit le docteur, tandis que l'intendant nous saluait en s'écriant :

— Mais pourquoi donc vous déranger ? j'allais moi-même à bord du *Gyzeh*.

— Vous êtes, riposta le capitaine, le représentant de Son Altesse Royale le khédive.

— Et vous savez bien le respect qui vous est dû, fit X... avec un assentiment qui ressemblait à de l'ironie.

Le canot du *Béherah* toucha au point de la rive où nous étions descendus, et l'intendant allait s'élancer pour nous y rejoindre, lorsque enjambant sa barque amarrée, je m'y assis sur un banc couvert de tapis.

— Mais venez donc, messieurs ! m'écriai-je. Nous serons mieux ici pour parlementer que les pieds dans la boue du Nil.

— Madame a raison, dit le docteur qui avait préparé son speech et craignait d'être interrompu par le va-et-vient des fellahs qui commençaient à courir sur la rive avec leur charge énorme de charbon. Il me rejoignit dans le canot.

— Notre devoir est d'ailleurs de venir à vous, dit-il en serrant la main de l'intendant, ahuri, en voyant tous les passagers du *Gyzeh* faire irruption autour de sa personne.

— Je viens au nom de tous mes compagnons de voyage vous adresser quelques justes réclamations, commença le docteur.

— Permettez, monsieur, reprit avec roideur M. Boulanger, pour ma part, je ne réclame de M. le commissaire qu'un ordre de me faire conduire, moi et mon bagage au chemin de fer et de m'y laisser aller en liberté jusqu'au Caire.

— J'adresse une demande absolument identique à M. le commissaire, ajouta gravement Eugène Tarbé.

— Eh quoi ! vous nous quittez, exclama l'intendant avec une surprise alarmée. Ah ! messieurs, vous me désespérez ! que puis-je pour vous faire renoncer à une détermination dont vous me rendez injustement responsable.

— Injustement ! répliquai-je en riant. Osez-vous dire, imperturbable flagorneur, que vous ne nous avez pas parqués avec intention dans cet infect *Gyzeh*, comme des opposants à l'Empire dont vous convoitez les petites faveurs ?

L'intendant devint pourpre. Le docteur, impatient de parler, s'écria d'une voix tonnante :

— Mais, madame, vous changez une question d'hygiène et de salubrité en une question d'État.

— Pour Dieu, laissons la politique, exclama le capitaine.

— Et respectons le pouvoir, murmura X...

Se sentant appuyé par ce trio officiel, l'intendant reprit, l'air narquois :

— Madame désire-t-elle aussi que je la fasse reconduire au Caire ?

— Moi, oh ! non, non ! je ne vous donnerai pas cette satisfaction, repartis-je. J'accomplirai, malgré vous, malgré tout, un voyage entrepris en dépit des souffrances que vous aggravez.

En prononçant ces mots, un accès de toux convulsif m'avertit de mon imprudence d'avoir élevé la voix en plein brouillard du Nil. Le docteur en profita pour saisir la parole, tandis que l'insinuant intendant m'offrait du réglisse.

— Madame, débuta le docteur, est en effet gravement malade. Son état même devrait lui conseiller la modération et la douceur, charmés de son sexe. Nous sommes tous disposés et vous le premier, monsieur le commissaire, à l'entourer de soins et d'égards, et, pour qu'elle n'en doute plus désormais, je prends la liberté de demander pour elle un fauteuil pliant sur le pont, une cousinière pour son lit, une nourriture, si c'est possible, plus saine, et pour nous tous l'indispensable et immédiat assainissement du bateau. Le service se fait mollement à bord où j'ai craint d'usurper sur votre autorité; mais dites un mot décisif à tout l'équipage e vous serez obéi comme vous devez l'être.

—Ce mot sera dit tantôt, répliqua l'intendant; quant à mon autorité, je vous la délègue, dès ce jour, toute entière, ainsi qu'à M. le capitaine. Vous êtes militaires et saurez vous faire obéir par tout le personnel. Madame aura la cousinière qu'elle réclame; quant au fauteuil, je crois impossible de pouvoir m'en procurer un dans toute la Haute-Égypte.

Je haussai les épaules à cette réponse évasive, et du geste j'indiquai le pont du *Béni-Souef* où Bichette,

à demi étendue sur un fauteuil, appuyait ses pieds sur un autre; *la Dahabieh*, puis l'*Aigle*, où trois autres personnes étaient assises sur les mêmes siéges.

— Tâchez, intervint l'aimable docteur, d'obtenir un de ces fauteuils pour la satisfaire.

— Et pour qu'un peu d'égalité et de justice soit rétabli entre les invités du khédive, dis-je en me levant pour regagner la rive.

— Madame a-t-elle d'autres griefs à faire valoir? répliqua l'intendant en me tendant la main.

— Pas de feinte, repris-je, impatientée par ces vains bavardages. J'ai la dangereuse habitude en tout et sur tout de prendre le taureau par les cornes, dussé-je être broyée. Ces messieurs louvoyent et sont satisfaits parce qu'ils respirent à leur aise dans le salon du bateau qu'ils se sont adjugé.

— Et que je leur maintiendrai, interrompit l'intendant, pendant que le docteur et le capitaine me foudroyaient du regard.

— D'ailleurs, ajouta d'un air badin l'officier du khédive, vous aurez désormais le choix des cabines, puisque ces messieurs me donnent le regret de les voir partir...

— Oui, le choix des cloaques, repartis-je, et m'appuyant sur le bras de M. Boulanger, je sortis du canot, vaincue comme toujours, dans ces luttes vulgaires.

Je suivis quelques instants, d'un regard attristé, mes deux compagnons du *Gyzeh* qui s'éloignaient du rivage, accompagnés des fellahs qui portaient leur bagage. Il me semblait perdre en eux deux sympa-

thies naissantes. Puis, comprenant l'urgence de me roidir contre toute défaillance, je m'aventurai seule à travers le bazar de Minieh.

Le drogman me rejoignit devant une boutique de poterie aux formes étranges et aux couleurs variées. Je fis choix de plusieurs objets que je possède encore, d'un encrier en terre noire orné de petites perles rouges imitant le corail et qui me sert à écrire ces lignes, de deux flambeaux en terre jaune d'une extrême légèreté qu'on dirait en bois de citronnier, d'une coupe modelée à l'antique, de gargoulettes rappelant les amphores grecques dont la terre a la teinte de granit rouge et sur lesquelles serpentent des ornementations d'un bleu sombre. Le drogman débattit le prix, et conclut le marché avec le pauvre boutiquier, un Arabe en guenilles. Je remis deux piastres à mon drogman *très-chrétien* pour payer mes emplettes, et je m'aperçus que sur la monnaie de cuivre et d'argent que lui rendait le marchand, il faisait prestement glisser dans la manche de sa redingote les pièces blanches et ne me rendait que les gros sous.

Je lui saisis le bras brusquement, et je fis tomber de sa manche trois pièces d'un franc. Pris en flagrant délit, le drôle ne se déconcerta point; ramassant dans les ordures les pièces tombées, il les glissa dans sa main en me jurant sur le Saint-Sépulcre et la divine Vierge Marie qu'elles lui appartenaient et étaient son gain légitime; c'était le *bahschisch* que lui octroyait chaque marchand auquel il conduisait un acheteur. Il interpellait l'Arabe avec colère, et je devinai qu'il le

menaçait de quelque vengeance si celui-ci ne confirmait pas ses paroles.

Repoussant alors les objets choisis et déjà enveloppés, je fis comprendre au marchand qu'il eût à me rendre mes deux piastres. Aussitôt la physionomie de celui-ci changea d'expression, il darda toutes les flammes de ses yeux noirs courroucés et le somma avec le plus rude accent de sa voix gutturale, qu'il eût à me rendre les trois francs extorqués sous peine d'être dénoncé à un *cavas*, inspectant le bazar, et qu'il lui montrait du geste.

L'insolent voleur devint instantanément chien couchant et servile ; il tenta de baiser ma main dans laquelle il voulut déposer la monnaie filoutée en me suppliant de ne pas le perdre. Je le repoussai avec dégoût, et lui imposai pour punition de donner lui-même les pièces dérobées à un petit Nubien souffreteux qu'il venait de rudoyer.

Forcé de s'exécuter, il devint pâle de fureur et de convoitise rentrée.

La fatigue m'accablait, ma gorge était étranglée et sifflante, mes jambes ne me portaient plus, je chancelai à chaque pas. Répugnant à m'appuyer au bras de mon vil drogman, j'étendis la main pour m'étayer sur la tête de l'enfant qui gambadait joyeux devant moi. Me voyant saisir ses cheveux crépus dont la poudre du désert avait fait uue sorte de plante terreuse et raidie :

— Oh ! madame, prenez garde ! exclama le drogman, essayant de rentrer en grâce, la vermine va courir sur vous.

Je compris qu'il disait vrai à la démangeaison de

mes doigts. Et ayant avisé un marchand de pastèques, je m'en approchai et me laissai choir épuisée sur le monticule verdoyant et frais qui formait sa marchandise. Le vendeur m'offrit son escabeau de bois, puis s'empressa d'éventrer à mes pieds sa plus belle pastèque. Je m'en saisis avec l'avidité animale d'un être aux abois. Je mordis à belles dents cette chair rouge encore glacée par la rosée de la nuit ; mes lèvres s'y plongeaient avec une volupté exquise ; j'y appuyai mes yeux, j'y baignai mon front, j'y engloutis en entier mon visage en feu ; puis je fis ruisseler sur mes bras et sur mes mains l'eau fraîche qui en jaillissait comme un sang rosé ; me souciant peu des regards ironiques et des sourires *civilisés* des passagers de la flottille qui, traversant le bazar, semblaient s'étonner de mon allure sauvage.

Je me souvenais d'une sensation semblable que j'avais éprouvée à Ferrare dans l'été de 1860. J'avais erré toute une après-midi brûlante dans les vastes rues désertes bornées de palais vides. Du *palais ducal* où vécurent Alphonse d'Este et l'Éléonore du Tasse, je m'étais rendue à *celui*, où, selon la tradition, la Lucrezia Borgia (désormais la Lucrèce de Hugo) mugit ses amours et ses fureurs de lionne. Je m'étais oubliée, attendrie, dans la geôle étouffante où Montaigne, hôte du palais ducal, surprit le Tasse sur son grabat et le proclama fou !... Aveugle orgueil du philosophe en habit de cour que la farouche fierté du poëte en haillons déroute. Fou ! on le dit de tout esprit qui plane trop haut et de tout cœur qui bat trop fort ! J'avais salué la maison de l'Arioste, ce hardi frondeur des

princes de son temps et de leurs mœurs lubriques, puis j'étais allée m'asseoir, pour y chercher un peu d'ombre, sur la place de Ferrare où, enveloppée dans l'azur, se dresse, souriante et narquoise, la statue du poëte de l'*Orlando furioso*, réduit parfois à implorer en hiver un manteau de ces petits souverains que son génie méprisait. Un manteau par les trente degrés qu'il faisait ce jour-là m'eût semblé une hyperbole du même genre que le moka bouillant qu'on m'avait proposé dans tous les cafés où j'étais entrée pour me reposer. Tout à coup j'entendis monter derrière le banc sur lequel j'étais assise, la mélopée cadencée d'un crieur de *coro-méri*.

— *Subito bisogno, taglia gli*, lui dis-je, sans lui laisser le temps de vanter sa marchandise.

Tagliare est un verbe instantanément compris par tout bon Ferrarais, car depuis des siècles, la langue italienne sans pudeur a surnommé Ferrare la *Città di Castrati*. C'est là que de pape en pape se récoltaient les plaintifs chanteurs de la *Chapelle Sixtine*. Chaque père de famille tenait à honneur de fournir un mutilé à la *Santa-Chiesa* et même aujourd'hui, m'a-t-on assuré, il est encore des pères heureux *di tagliare* leurs plus robustes *bambini* qu'alimentait ce commerce sacré regretté par Ferrare ; commerce plus noble et plus productif, disent les délinquants, que celui des chapons. Donc, avec la même dextérité qu'il eût fait un mutilé, le vendeur plongea la pointe d'un couteau du *Transtevere* dans le flanc d'un pastèque, et m'en présenta les tronçons ruisselants en s'écriant : *Magnifico !*

Ame du Tasse, pardonne ! Esprit de l'Arioste, sois-

moi clément ! Si, en cet instant, *il signore Citadella*, membre de l'Académie de Ferrare qui, érudit infaillible et *cicerone* infatigable, s'était essoufflé sur mes pas, par une chaleur de trente degrés, si, dis-je, ce docte correspondant de la *Crusca* avait exigé, selon l'usage, que je rimasse un sonnet à la gloire de sa cité natale, j'en fais l'aveu humiliant, ce n'est pas vous, ô poëtes immortels, que j'aurais célébrés ! mais la *bonne déesse* antique et éternellement secourable qui, sous la forme d'une pastèque, venait de me rendre à la vie. Ce souvenir d'Italie me revint souriant dans le bazar de Minieh, envahi par une chaleur de four à chaux. Comme à Ferrare, j'adressai mentalement une action de grâce à la bonne Nature. J'aperçus le petit Nubien dévorant gloutonnement l'écorce de la pastèque qui gisait autour de moi. J'ordonnai au marchand d'en couper une seconde que je partageai entre l'enfant et le drogman ; ce dernier s'écria aussitôt d'un ton patelin :

— Oh ! je savais bien que madame était généreuse, qu'elle me pardonnerait, qu'elle me rendrait justice et me traiterait en fidèle et honnête serviteur que je suis.

— Toi, tu n'es qu'une canaille, lui dis-je, mais ce n'est pas une raison pour te laisser mourir de soif.

— Madame est bien bonne, répliqua-t-il en courbant l'échine, tandis que l'enfant sans parler et sans courbettes inutiles mangeait sa part du régal.

Comme je m'en retournais à bord du *Gyzeh*, précédée par le petit Nubien, chargé du double fardeau de mes poteries et de deux lourdes pastèques, le drog-

man, qui marchait à ses côtés, les bras ballants et la tête basse, tressaillit tout à coup : son fourbe visage exprima une terreur folle. L'étroite rue où débouchait le bazar était envahie et gardée par une troupe d'hommes armés à la mine farouche ; ils portaient à leur ceinture en cuir éraillé ou en vieux cachemire, de grands pistolets d'arçon et le sabre recourbé des anciens mamelouks ; quelques-uns d'entre eux avaient tiré du fourreau l'arme redoutable, et brandissaient en l'air sa lame scintillante.

— Ce sont des *Cavas* qui viennent t'arrêter, dis-je au drogman frissonnant d'épouvante.

— Non, madame, ce sont des *Arnautes* ; ils sont méchants et pillards, et si votre montre les tentait, ils seraient capables de vous couper la tête pour s'en emparer.

J'éclatai de rire à cette menace qui me parut d'autant plus gratuite que, m'étant arrêtée en face d'un de ces terribles *Vaillants*, il me salua à l'orientale et se rangea contre les maisons pour me laisser passer. Le mot *Arnaute* signifie *Vaillant* en langue albanaise, c'est dans les environs de Scutari[1], ville forte d'Albanie, fondée par Alexandre, que se sont longtemps recrutés les *Arnautes* qui formaient, ainsi que les mamelouks, les plus belliqueuses des milices turques.

Marchant sur les brisées du capitaine, il me suffit d'ouvrir le soir même le *Dictionnaire de Bouillet* pour y trouver ces brefs renseignements ; mais peu satisfaite

1. Ne pas confondre avec la Scutari d'Asie, faubourg de Constantinople, échelonné sur la rive droite du Bosphore, en face de Galata.

de leur sécheresse, un intéressant et curieux passage de Chateaubriand sur ces Albanais me revint en mémoire. Mes lecteurs me sauront gré de le citer ici.

En revenant de Jérusalem, Chateaubriand passa par l'Egypte à la fin de 1806, et se rendit de Rosette au Caire en remontant le Nil.

« Nous fîmes notre marché, dit-il, avec le patron d'une grande barque; il nous donna la chambre d'honneur, et pour plus de sûreté, nous nous associâmes à un chef albanais. M. de Choiseul, dans son *Voyage en Orient*, a parfaitement représenté ces soldats d'Alexandre :

« Ces fiers Albanais seraient encore des héros, s'ils avaient un Scanderberg à leur tête; mais ils ne sont plus que des brigands dont l'extérieur annonce la férocité. Ils sont tous grands, lestes et nerveux ; leur vêtement consiste en des culottes fort amples, un petit jupon, un gilet garni de plaques, de chaînes, et de plusieurs rangs de grosses olives d'argent ; ils portent des brodequins attachés avec des courroies qui montent jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en prennent la forme, et les préservent du frottement du cheval. Leurs manteaux, galonnés et tailladés de plusieurs couleurs, achèvent de rendre cet habillement très-pittoresque ; ils n'ont d'autre coiffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent-ils en courant au combat.

« Le 26, à midi, nous entrâmes dans notre barque où il y avait un grand nombre de passagers turcs et arabes. Nous courûmes au large, et nous commençâmes à remonter le Nil. Sur notre gauche, un ma-

rais verdoyant s'étendait à perte de vue ; sur notre droite, une lisière cultivée bordait le fleuve, et par delà cette rivière on voyait le sable du désert. Des palmiers clair-semés indiquaient çà et là des villages comme les arbres autour des cabanes dans les plaines de la France. Les maisons de ces villages sont faites de terre et élevées sur des monticules artificiels : précaution inutile, puisque souvent, dans ces maisons, il n'y a personne à sauver de l'inondation du Nil. Une partie du Delta est en friche ; des milliers de fellahs ont été massacrés par les Albanais; le reste a passé dans la Haute-Egypte.

« Contrariés par le vent et par la rapidité du courant, nous employâmes sept mortelles journées à remonter de Rosette au Caire. Tantôt nos matelots nous tiraient à la cordelle, tantôt nous marchions à l'aide d'une brise du nord qui ne soufflait qu'un moment. Nous nous arrêtions souvent pour prendre à bord des Albanais : il nous en arriva quatre dès le second jour de notre navigation, qui s'emparèrent de notre chambre; il fallut supporter leur brutalité et leur insolence. Au moindre bruit, ils montaient sur le pont, prenaient leurs fusils, et comme des insensés, avaient l'air de vouloir faire la guerre à des ennemis absents. Je les ai vus coucher en joue des enfants qui couraient sur la rive en demandant l'aumône : ces petits infortunés s'allaient cacher derrière les ruines de leurs cabanes, comme accoutumés à ces terribles jeux. Pendant ce temps-là nos marchands turcs descendaient à terre, s'asseyaient tranquillement sur les talons, tournaient le visage vers la Mecque, et faisaient

au milieu des champs des espèces de culbutes religieuses. Nos Albanais, moitié musulmans, moitié chrétiens, criaient : « Mahomet ! et Vierge Marie ! » tiraient un chapelet de leur poche, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air et marchaient sur le ventre des chrétiens et des musulmans.

« Est-il donc possible que les lois puissent mettre autant de différence entre les hommes ? Quoi ! ces hordes de brigands albanais, ces stupides musulmans, ces fellahs si cruellement éprouvés, habitent les mêmes lieux où vécut un peuple si industrieux, si paisible, si sage ; un peuple, dont Hérodote et surtout Diodore, se sont plu à nous peindre les coutumes et les mœurs. Y a-t-il dans aucun poëme un tableau plus beau que celui-ci :

« Dans les premiers temps, les rois ne se conduisaient point en Egypte comme chez les autres peuples, où ils font tout ce qu'ils veulent, sans être obligés de suivre aucune règle ni de prendre aucun conseil : tout leur était prescrit par les lois ; non-seulement à l'égard de l'administration du royaume, mais encore par rapport à leur conduite particulière. Ils ne pouvaient point se faire servir par des esclaves achetés ou même nés dans leur maison ; mais on leur donnait des enfants des principaux d'entre les prêtres toujours au-dessus de vingt ans, et les mieux élevés de la nation, afin que le roi, voyant jour et nuit autour de sa personne la jeunesse la plus considérable de l'Égypte, ne fît rien de bas, et qui fût indigne de

son rang. En effet, les princes ne se jettent si aisément dans toutes sortes de vices que parce qu'ils trouvent des ministres prêts à servir leur passion. Il y avait surtout des heures du jour et de la nuit où le roi ne pouvait disposer de lui, et était obligé de remplir les devoirs marqués par les lois. Au point du jour, il devait lire les lettres qui lui étaient adressées de tous côtés, afin qu'instruit par lui-même des besoins de son royaume, il pût pourvoir à tout et remédier à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtait d'une robe précieuse et des autres marques de la royauté pour aller sacrifier aux dieux. Quand les victimes avaient été amenées à l'autel, le grand prêtre, debout et en présence de tout le peuple, demandait aux dieux à haute voix qu'ils conservassent le roi, et répandissent sur lui toute sorte de prospérités, parce qu'il gouvernait ses sujets avec justice. Il insérait ensuite dans sa prière un dénombrement de toutes les vertus propres à un roi, en continuant ainsi : Parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge ; ses punitions n'égalent point ses fautes, et ses récompenses passent les services. Après avoir dit plusieurs choses semblables, il condamnait les manquements où le roi était tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpait le roi même ; mais il chargeait d'exécration les flatteurs et tous ceux qui lui donnaient de mauvais conseils. Le grand prêtre en usait de cette manière, parce que les avis mêlés de louange sont plus efficaces que les remontrances amères, pour porter les rois à la crainte des dieux et à l'amour de la vertu. Ensuite de cela, le

roi ayant sacrifié et consulté les entrailles de la victime, le lecteur des livres sacrés lui lisait quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands hommes, afin que le souverain de la république, ayant l'esprit plein d'excellents principes, en fit usage dans les occasions qui se présenteraient à lui. »

Passer de ce temps magnifique de l'état de l'Égypte sons ses anciens rois à celui de l'anarchie sanglante qu'y avait implantée la domination turque, et qui y régnait encore quand l'auteur des *Martyrs* s'y aventura, c'est passer de la sérénité que répand sur tout un peuple la justice de ses chefs, leur respect des lois, leur amour des arts, l'exercice enfin d'une autorité morale et humaine, à la sombre horreur de toutes les violences auxquelles est réduit pour se fonder et pour s'étayer un despotisme barbare. En cette année 1806 où Chateaubriand arriva au Caire, Méhemet-Ali venait de s'y faire proclamer pacha, profitant d'une révolte des tout-puissants mamelucks contre leurs chefs (kosren).

Il avait remplacé celui-ci, mais son autorité n'avait pas encore été reconnue par la Porte et ne s'étendait guère au-delà de la *ville sainte*. Se sentant dépendant de la turbulence indisciplinée des mameluks qui pouraient lui arracher le pouvoir, qu'ils l'avaient aidé à conquérir, Méhemet-Ali n'hésita pas à appeler en Égypte des corps de ces Albanais alors aussi braves et aussi sanguinaires que les mamelucks qu'ils devaient exterminer plus tard. Tout jeune, Méhemet-Ali s'était formé au métier des armes par ces vaillants Arnautes, renommmés depuis Alexandre pour être les

plus courageux soldats d'Orient. C'est dans leurs rangs qu'il avait combattu contre les Français en Égypte et s'était distingué à Aboukir.

A peine la Turquie eût-elle renoncé par un firman à son pachalick d'Égypte que Méhemet-Ali s'entoura d'une garde d'honneur composée de ses fidèles Albanais, par lesquels il fit exécuter sans hésiter (1er mars 1811) l'horrible massacre des mamelucks. Mais, une fois sa puissance certaine reconnue par l'Europe, étayée par la France et par les triomphes de son fils Ibrahim qui, à l'aide de nos soldats, le colonel Séve (Soliman-Pacha), conquit la Syrie et l'Arabie, Méhemet-Ali et son fils possédant une armée régulière qui leur obéissait, ne songèrent qu'à se débarrasser des restes de ces milices albanaises. C'est ainsi que des bandes d'Arnautes furent reléguées dans la Haute-Égypte. Ils tenaient en respect les Arabes. Mais ces brillants guerriers d'autrefois étaient comme le lion de la fable auquel on avait coupé les ongles inutiles désormais, des émeutiers sanguinaires qui ont cessé de se produire sous Ismaïl-Pacha. En demandant son appui à la civilisation, celui-ci a plus fait pour consolider son trône et pour assurer sa puissance.

Les restes de ces bandes albanaises touchent encore une solde modique et régulière qui les rend dépendants du plus petit bey, gouverneur de l'Istrie. La condition nouvelle qui leur a été faite les a forcés à rabattre de leur insolence et de la richesse de leur ancien costume. Ils n'ont conservé que leurs vieilles armes et leur allure martiale attestant leur valeur native. Ils ont eu le sort de ces légions de belles almées

qui, dans leur jeunesse, étalèrent au Caire leur luxe effronté et leurs séductions perverses et que Méhémet-Ali et son fils Ibrahim, sous prétexte de moralité (la moralité des Turcs !) exilèrent en masse dans la Haute-Égypte.

XI

Halte à Rodah. — Palais du khédive. — Raffinerie de sucre. — Amours et mœurs arabes.

Toute la flottille se mit en marche vers midi, le 24 octobre 1869, et rasa bientôt le point de la rive, du côté de la chaîne arabique où nous aurions dû nour arrêter pour aller visiter *la grotte de Benchussen*, taillée dans les flancs de la montagne à trois kilomètres des bords du Nil. L'inondation n'ayant pas submergé cette partie du rivage, je ne m'explique pas le motif qui fit remettre à notre retour la visite de cette nécropole, une des plus anciennes de la Haute-Égypte, (3000 ans avant Jésus-Christ). Les hiéroglyphiles se lamentaient. Depuis notre départ du Caire les temples et les tombeaux s'étaient dérobés comme des mirages à leurs regards d'érudits. Mais encore deux jours, disaient les oracles, et nous visiterions Abydos, puis Dendarah, puis Thèbes. Cette perspective de monuments énormes suffisait à ma curiosité archéologique. Le plus grand attrait du voyage continuait à être pour moi, les prodigieux

effets de la lumière s'iradiant en lames mouvantes sur la croupe des monts et sur toute l'étendue des deux rives. Je ne me lassais pas de ce spectacle, et tandis que les serviteurs du *Gyzeh* procédaient enfin au nettoyage de nos cabines, je passais la journée sur le pont m'enivrant de silence et d'espace. Vers trois heures de cette journée du 24 octobre 1869, nous abordâmes au village de Rodah (sur la rive parallèle à la chaîne libyque). Là, ni pylons, ni colonnades, ni obélisques, ni sphinx, mais un magnifique bois de palmiers qui rafraîchissait nos yeux éblouis par l'incessante et âcre clarté de rayonnements sans limites.

Le prétexte de notre halte à Rodah, fut la visite d'un petit palais du khédive récemment construit près d'une vaste usine, où les cannes à sucre cultivées sur tout le rivage de Thèbes sont transformées en blanches pyramides lilliputiennes. La fabrique chômait en ce moment, et le palais, non encore meublé, n'était habité que par quelques gardiens arabes. Plusieurs d'entre eux cultivaient un jardin dont les arbustes et les fleurs égayaient les marches sombres d'un perron de granit. On nous offrit de jolis bouquets de jasmin, de cassies et de tubéreuses. Je traversai une salle déserte rafraîchie par un jet d'eau retombant dans une vasque de marbre; quatre cygnes en fer creux y flottaient symétriquement et faisaient jaillir de leur bec une gerbe murmurante. J'approchai du bassin, j'y baignai une fleur et je goûtai en les aspirant la double volupté des parfums et de la fraîcheur. Par une température de 36 degrés c'était là

une sensation exquise que je ne saurais oublier.

Pour la première fois les divers voyageurs de la flottille s'étaient rencontrés dans le bazar de Ménieh et y avaient échangé des paroles et des saluts.

A Rodah, dans les jardins et dans les salles du palais du khédive, des groupes se formèrent et, suivant les sympathies, des invitations à dîner furent faites d'un bateau à l'autre.

La table fut dressée vers le soir, sur le pont du *Gyzeh* comme les autres jours, et nous eûmes pour convives, M. Daninos, ancien attaché au département des Antiques des musées impériaux, attaché au ministère des affaires étrangères, et aujourd'hui au service de l'Egypte, dont il explore les monuments antiques de concert avec Mariette-Bey.

Sa causerie scientifique dépourvue de tout pédantisme, m'intéressa soudain; il était accompagné de MM. Amédée Mouilleron et Gaston Braun à qui les magnifiques photographies de tous les Musées de l'Europe ont fait un nom universel. Désignés pour photographier tous les monuments de l'Égypte, ces deux artistes consciencieux ont mis dans ces travaux les mêmes soins que M. Dannios[1] dans ses descriptions. Dès ce premier jour tous trois me témoignèrent un intérêt qui ne s'est jamais démenti.

Je leur ai dû, durant nos haltes, des renseignements précieux dont j'aurai occasion de reparler. Grâce à leur présence la causerie fut plus attrayante ce soir-là qu'elle ne l'avait été jusque là à bord du *Gizeh*.

1. Directeur des antiquités de Boulak.

Nous remontions rapidement le Nil et nous arrivâmes le soir à Siout qui est la ville la plus remarquable de la haute Égypte. Siout est l'antique Lycopolis, où les loups c'est-à-dire les chacals étaient adorés dans l'antiquité.

Nous ne débarquâmes que le lendemain, les arabes amenèrent pour nous des ânes sur la plage, les plus jeunes et les plus ingambes d'entre nous se hâtèrent d'enfourcher les montures les plus fringantes. Quant à moi, je demandai un baudet très-doux, et peu disposée à faire la brave, je m'y plaçai à califourchon précédée du drogman, et suivie de l'arabe possesseur de la monture. Depuis dix ans je n'avais fait pareil exercice. Heureusement, la chaleur était supportable et la route que nous suivions pour atteindre les nécropoles cachées dans les flancs d'une montagne était ombragée par de beaux arbres. L'inondation récente du Nil avait laissé aux terres d'alentour une fraîcheur et une végétation printanières, comme on dirait en Europe.

Cependant, après plusieurs heures de cet exercice je me sentis tellement lasse que je renonçai (ainsi que plusieurs autres voyageurs) à visiter les cavernes sépulcrales qui sont, il faut bien le dire, les moins célèbres de la Haute-Égypte.

J'appris, pendant le dîner, qu'un des plus riches habitants de Siout ferait danser le soir, dans le jardin de sa maison, une célèbre almée en l'honneur des invités du khédive. La fête devait se passer dans le voisinage du rivage où nous stationnions:

La nuit se fit, et aussitôt, des torches s'éclairèrent et

des instruments arabes retentirent, nous annonçant que le divertissement allait commencer. Déjà se rendaient vers le lieu désigné la plupart des passagers de la flottille. Un député espagnol, qui, ayant lu mes ouvrages, m'avait fait visite la veille, me voyant debout sur le pont du *Gizeh*, vint m'encourager à les suivre. Je me déterminai à franchir ce pas légèrement scabreux, ainsi qu'une provinciale visitant Paris se décide à entrer à Mabille.

L'affluence masculine était telle que ma présence fut soudain dissimulée par un triple rang de spectateurs, et sans la chaise qu'exigèrent pour moi mes cavaliers je n'aurais rien vu.

Les tambours, les canons, les tefs (tambours de basque), le neji (flûte), dominés par le bruit des crotales retentirent soudain dans les airs et un hurrah européen m'avertit que l'almée entrait en scène. Je n'hésitai pas, pour l'apercevoir, à me mettre debout sur le siége où j'étais assise. C'était une robuste créature, à la beauté inélégante, purement massive ; l'étrangeté de son costume et ses yeux éclatants expliquaient la sorte d'attraction bestiale qu'elle pouvait exercer sur des étrangers.

Dans ma narration d'une *fête antique* chez le khédive, j'ai décrit en détail le costume des almées vulgaires opposées aux almées historiques, savantes et pudiques, qui figuraient à la cour des Pharaons, et dont un petit nombre, parmi les almées modernes, tiennent encore à perpétuer les traditions plastiques.

L'almée de Siout nous apparut seule, comme si elle eut jugé que sa colossale personne suffisait à dé-

frayer l'admiration vulgaire des spectateurs. A ses pieds nus étincelaient des anneaux ; son pantalon et sa chemise de gaze rose ne laissaient à découvert que les seins sur lesquels retombaient le triple rang de colliers et de sequins d'or. Les bras disparaissaient sous des bracelets de ces mêmes sequins tintant comme des clochettes chinoises aux mouvements précipités des hanches et des pieds, accéléré par le heurtement convulsif des crotales. A ses longs cheveux noirs, nattés serré, s'enlaçaient également des myriades de sequins d'or ; principaux joyaux de ces danseuses vénales dont le mérite se mesure à la quantité de ces ornements.

Malgré ses lèvres lascives, son œil avide et ses contorsions du reste du corps, l'almée qui m'apparut ce soir là n'aurait pas dépassé l'impudeur de quelques danseuses européennes, sans les provocations inouïes de quelques spectateurs.

Chose plus grave, deux des plus flegmatiques allemands du *Férou* ne répondirent point à l'appel du soir et restèrent à Siout, garottés dans les chaînes de sequins de l'invincible almée.

Nous les crûmes morts, mais trois jours après ils reparurent à Louqsor, tout glorieux de leur aventure.

Nous quittâmes Siout à l'aube, et dans l'après-midi du lendemain (26 octobre) nous atteignîmes Sohag. Nous fîmes halte pour prendre du charbon. Vers le soir, nous stationnâmes devant Girgeh. Nous y passâmes la nuit et le lendemain 27 nous touchâmes à Belianeh ; c'est là que nous serions débarqués pour visiter Abydos, située à neuf kilomètres

de la rive; mais l'inondation du Nil qui couvrait encore les terres rendit cette excursion impossible. Elle fut remise au retour. Je ne manquerai point de la décrire plus tard, car le temple de *Seti*, le temple de Ramsès, le temple d'Osiris et la nécropole d'Abydos, récemment découverts, sont les monuments à la fois les plus parfaits et les plus anciens de l'antique Égypte; les plus beaux spécimens de l'art égyptien qui se trouvent réunis au musée de Boulak sortent de ces fouilles récentes.

Le 27, dans l'après-midi, nous abordâmes à Queneh, du côté de la chaîne arabique, résidence où se trouve un consulat français et allemand tenu par un arabe qui ne sait pas un seul mot des deux langues européennes. Il a pour secrétaire et interprète un napolitain qui tient à Queneh une pharmacie. Grâce à cet italien, je pus me procurer enfin un peu de gomme arabique, bienfait inappréciable pour ma poitrine en feu. Je donnai en retour au galant secrétaire une de mes épingles à cheveux en chrysocale dont il orna aussitôt sa cravate en me répétant à satiété : « mille gratie. »

Notre courrier, que nous espérions trouver à Queneh, n'y était point arrivé. Le consul arabe nous fait annoncer pour le lendemain chez lui une soirée de danse et de musique où nous verrions la plus fameuse almée de la Haute-Égypte, et où nous entendrions un Paganini arabe.

Excepté quelques amateurs d'almées faciles, qui pullulent à Queneh, où Mehemet-Ali et Ibrahim-Pacha les firent déporter en masse, presque tous les

passagers retournèrent à bord pour s'y reposer, car l'excursion au temple de Danderah, sur la rive opposée, devait avoir lieu au lever du jour.

Être debout à quatre heures du matin, monter sur un âne plus ou moins rétif me causait, je l'avoue, une sensation toujours désagréable. Pourtant, je persistai durant toutes ces excursions plus ou moins accablantes. Souvent en arrière, je faisais partie plutôt des traînards que de l'avant-garde ; mais, tenant bon, et sûre d'arriver au lieu désigné pour notre halte, précédée du drogman et suivie de l'arabe qui guidait mon âne, j'allais, tout en contemplant le paysage, en écrivant çà et là des notes sur mon carnet suspendu à ma ceinture.

Passer d'une cabine étouffante à la fraîcheur de l'aube dans des champs encore imprégnés de rosée, et, çà et là, jonchés de flaques d'eau et ombragés de tamaris et de palmiers, était une rude épreuve.

La sensation paraissait délectable, comme humer un sorbet pendant un accès de fièvre chaude; mais le résultat devait être fatal.

Des fellahs déblayaient et nettoyaient la route qui conduit de la rive au temple, en l'honneur de l'impératrice qui, les jours suivants, devait le visiter. Le pays est giboyeux, et plusieurs des invités de la flottille firent le chemin à pied et se donnèrent, ce matin-là, le plaisir de la chasse.

Comme j'avançais assez péniblement sur un sol accidenté de bois nains et de suintements, j'aperçus un chasseur, correctement équipé, déjà chargé de gibier.

De son havre-sac sortaient de longues plumes d'un aigle roux magnifique. M'ayant avisée, il me salua en disant mon nom.

— Eh quoi! lui dis-je, en le regardant étonnée, vous me connaissez donc?

— Oui, et vous me semblez vraiment courageuse d'avoir entrepris, pour l'amour de l'art, cet écrasant voyage!

Mon interlocuteur parlait si purement français que je m'imaginai avoir affaire à un compatriote; je lui demandai son nom, il me répondit qu'il était le gendre de Meyerbeer, qui souvent lui avait parlé de moi; qu'il avait lu mes livres et qu'il se mettait à mes ordres, non-seulement durant notre excursion, mais à Paris et à Berlin. Ce disant, il me remit sa carte, portant le nom du baron Korff, aide de camp du prince royal de Prusse. Il me montra l'aigle qu'il venait de tuer et m'en offrit la plus belle plume.

Qui m'eût dit qu'avant un an, ce bienveillant étranger serait devenu un des plus forcenés ennemis de la France. Je laissai, ce jour-là, le baron Korff poursuivre la piste du gibier, et je continuai prudemment la route à peu près frayée.

Les approches du temple de Denderah sont encore obstruées par des monticules de sable sur lesquels s'élèvent des masures en ruines; mais, à mesure qu'on approche de l'entrée de cette masse énorme, on en est comme écrasé. Le temple de Denderah est un des mieux conservés et des plus importants de l'Égypte. Il s'élève, comme tous les temples égyptiens, au centre d'une vaste enceinte qui a près d'un kilo-

mètre en tous sens. L'histoire de ce temple est trop connue pour que je la répète ici.

Commencé sous Ptolémée XIII, il fut achevé sous Tibère et décoré sous Néron. Jésus-Christ vivait à Jérusalem quand on acheva de le bâtir.

On est frappé de la profusion de têtes, de tableaux, de bas-reliefs dont il est couvert. On en a mis sur le plafond, sur les portes, les fenêtres, sur les soubassements, sur les parois et les escaliers. Parmi les figures d'un des bas-reliefs, est un portrait que la tradition désigne comme celui de Cléopâtre. J'ai dû à l'obligence de M. Daninos, l'estampage de ce portrait en relief.

A peine engagés sous le péristyle du temple, nous nous asseyons à terre pour déjeuner sur des tapis et faisons honneur avec plus ou moins d'entrain aux provisions apportées par les serviteurs de chaque navire. La lassitude nuit à l'appétit et à la vivacité de la causerie française. Les archéologues dissertent; les uns s'égarent dans les chambres sans nombre; les autres descendent dans les cryptes. Il est désormais irréfutable que ces cryptes, formées de corridors secrets, étroits et longs, ménagés dans l'épaisseur des fondations et des murailles du temple, n'étaient point destinés à la prière, mais formaient un lieu de refuge pour les trésors publics et privés. On y déposait des statues de divinités, en or, en argent, en lapis, en bois de toutes sortes, et à certains jours de fête, on venait les y prendre pour les porter en cérémonie dans les processions.

Hors de ce temps, ces objets servant aux cérémo-

nies du culte étaient si bien enfermés qu'on ne pouvait en soupçonner la présence.

Nous retournâmes en plein soleil au rivage, où nos baudets, rendus plus fringants par notre halte au temple, nous ramenèrent rapidement.

Toute la flottille traversa le Nil, et à midi, stationna devant Queneh. La plupart des passagers eurent le courage de visiter la ville par cette atmosphère incandescente ; les uns coururent à l'abri des bazars, les autres aux marchés des grains, tenus en plein soleil sous une aveuglante lumière, réfléchie sur les blanches murailles des habitations, d'autres se disséminèrent dans les ruelles plus fraîches qu'habitaient les almées.

Voulant assister, le soir, au spectacle attrayant qui devait avoir lieu chez notre consul arabe, j'attendis à bord du *Gizeh* l'heure de la fête.

Comme à Siout, le capitaine m'offrit son bras pour me rendre à la maison aux hautes murailles plâtrées à la chaux, sur lesquelles saillissaient des arabesques primitives rouges et jaunes.

Nous franchîmes un portail et montâmes un assez large escalier, dénué d'élégance et d'ornements, qui nous conduisit dans une vaste salle entourée de banquettes. Un vieux tapis turc couvrait le plancher ; vers un angle de la salle, un grand balcon ouvert donnant sur le Nil laissait pénétrer une brise fraîche. La salle se remplit de tous les passagers de la flottille et de quelques fonctionnaires turcs et arabes accourus pour nous faire honneur. Bientôt trois almées d'une beauté médiocre entrèrent suivies de musi-

ciens plus ou moins barbares. Ces almées vulgaires exécutèrent aussitôt leurs danses les plus lascives et entre autres celle de l'*Abeille*, que j'ai décrite ailleurs. Excepté quelques adorateurs résolus de ces femmes faciles, l'attention générale était distraite et semblait peu satisfaite du spectacle qu'on nous offrait; mais tout à coup survint une danseuse à la mine hautaine et à l'attitude fière; c'était la fameuse Badaouïa, la plus fameuse almée de toute la Haute-Égypte. Elle exécuta avec une noblesse et une pureté d'attitudes la danse héroïque de l'épée, et nous révéla ce soir-là ce qu'avaient été les almées antiques. Des bravos unanimes retentirent. Les mêmes applaudissements furent justement accordés à un musicien qui joua, comme intermède, des solos sur un instrument à deux cordes nommé *Erbabéh*, duquel il sut tirer des effets prodigieux. Sa verve, son habileté, et un sentiment profond de mélodies diverses révélaient dans ce virtuose un génie naturel musical qui eût fait envie à nos plus grands instrumentistes.

Charmée et captivée par ces deux artistes, j'avais oublié ma visite au harem du consul; mais bientôt des almées banales commencèrent une danse nouvelle à laquelle je tournai le dos pour ne pas altérer l'impression que m'avait laissée la pudique *Badaouïa*. Comme je respirais l'air, accoudée sur le balcon et contemplant la beauté de la nuit dont les étoiles reflétées par le Nil répandaient un double rayonnement dans l'espace, le secrétaire-pharmacien vint m'avertir que les eunuques du harem m'attendaient au seuil de la salle, pour me faire descendre aux ap-

partements réservés aux femmes du consul; acceptant le bras qu'il m'offrait, je sortis de la salle encombrée. Deux vieux Nubiens à la face repoussante et assez pauvrement vêtus de tuniques grisâtres me présentèrent le poing aux premières marches de l'escalier; « *i castrati*, » me dit en riant le Napolitain qui m'abandonna à leur garde.

J'avais vu, ainsi que je l'ai dit, une foule de ces malheureux à travers les rues du Caire, mais ce fut la première fois que j'eus à entendre leur voix et à toucher leur peau repoussante. Je refusai de m'appuyer à leur bras nu jusqu'au bas de l'escalier aboutissant au rez-de-chaussée de l'habitation du consul. Mais le harem était situé dans une sorte de cave, et les marches qui y conduisaient suintaient l'eau du Nil; je fus contrainte, pour ne pas tomber, de m'étayer au poignet de mes étranges guides; ce fut pour moi comme l'attouchement répulsif de la peau froide des reptiles. L'un d'eux portait une lanterne éclairant à peine les degrés gluants de l'escalier et les murs délabrés. Enfin nous arrivâmes devant un rideau de brocatelle rouge qu'un des eunuques tira, et je fus introduite dans une petite chambre couverte de vieux tapis et jonchée de coussins, très peu somptueux, sur lesquels se trouvaient assises trois femmes vêtues de clinquant. Elles se levèrent aussitôt pour me faire fête, m'embrassèrent, et m'offrirent comme un siége d'honneur le coussin le moins délabré. Une de ces femmes, fort vieille, était la mère du consul; l'autre, sa femme unique (car la plupart des Arabes ne sont pas assez riches pour profiter de la loi de Mahomet qui auto-

rise la polygamie). L'épouse légitime du vieux consul était une petite naine sans beauté, que je vois encore frétillant dans son pantalon et sa chemise de gaze bleue pailletée fanée ; elle me présenta la troisième femme, du même âge qu'elle, qui était, me fit-elle comprendre, la fille d'un premier lit de son illustre époux. Après le café, qui nous fut servi très-modestement dans des tasses de faïence par une fellahine en sarreau bleu, décorée du nom d'esclave, ces dames se mirent à jouer familièrement avec les plis de ma robe de soie et la chaîne de ma montre ; elles s'extasiaient par des exclamations gutturales sur mes boucles d'oreilles et ma broche fort simples qu'elles tiraient de leurs doigts pointus aux ongles rougis de henné. Une petite écharpe bleue aux ornements d'or que je portais au cou me parut surtout exciter l'envie de l'épouse ; je la lui offris, et sa joie de sauvage et d'enfant éclata par des caresses peu attrayantes. La vieille mère, comme témoignage d'hospitalité et de sympathie, s'obstinait à vouloir me faire fumer son vieux chibouck. Un accès de toux me vint en aide pour lui résister et me servit de prétexte pour abréger ma visite.

Je sortis écœurée de ce harem, le premier que je vis en Egypte et qui, on le comprend, ne pouvait me faire présager les magnificences des harems princiers dans lesquels je fus admise à mon retour au Caire. Les danses venaient de finir comme je remontai dans la salle ; je m'enveloppai de mon manteau et regagnai le pont du *Gyseh*. J'eus l'imprudence de m'y attarder presque une heure dans la contemplation de cette belle nuit toute étincelante d'astres !...

XII

Thèbes. — Karnak et Louqsor. — Les cinq cents sphinx. — La statue de Ramsès. — Antiquités d'Abydos. — Les deux colosses. — La statue de Memnon. — Inscriptions en vers. — Lettre à ma fille. — Arrivée de l'impératrice. — Esneh. — Edfou. — Les carrières de Gibel. — Silsileh. — Ombos. — L'île Éléphantine.

Nous arrivâmes le 29 octobre dans la partie la plus célèbre et la plus intéressante de la Haute-Égypte, où l'antique Thèbes s'étendait sur les deux rives du Nil comme Paris et Londres s'étendent sur les deux rives de la Seine et de la Tamise. Karnak et Louqsor sont situés à gauche en remontant le fleuve, du côté de la chaîne arabique. Sur le rivage opposé s'élevaient le temple de *Qournah*, le temple de *Deïr-el-Bahari*, le *Ramesséum*, les *Colosses*, le temple de *Deïr-el-Medineh*, le temple de *Medinet-Abou* et d'autres temples entièrement détruits qui faisaient partie de l'immense Thèbes, sans compter de vastes nécropoles entièrement en ruines, dont la visite est fixée au lendemain.

Vers midi, nous abordâmes à Louqsor, où s'élève, sur la plage même, l'obélisque jumeau de celui de la Concorde. Ces deux monolithes se dressaient devant le péristyle du temple dont de grandes constructions subsistent encore.

Nous ne résistons pas, malgré la chaleur abrutissante, à la curiosité qui nous pousse vers une gigantesque colonnade. Deux sphinx aux proportions colossales sont accoupis à l'entrée du temple encombrée de débris. Ce monument remonte à la dix-huitième dynastie et au règne d'Aménophis (1600 ans avant Jésus-Christ.) Sa haute colonnade, qui domine le fleuve, fut construite deux siècles plus tard, ainsi que les obélisques.

Au delà des deux sphinx mutilés se dresse un énorme pylone; à l'intérieur de l'enceinte, on trouve les noms de Tahrakah, de Psammeticus et d'Alexandre, ce dernier ayant coopéré plus tard à l'ornementation d'une partie du sanctuaire.

Louqsor était, il y a quelques années, le centre d'un commerce d'antiquités plus ou moins authentiques, mais les fouilles étant défendues désormais en Égypte, ce commerce languit et manque d'aliments. Aussi y trouve-t-on quelques fabriques clandestines de scarabées, de statuettes et de stèles imités avec une adresse qui déroute l'antiquaire le plus exercé.

Vers trois heures, nous montons à âne et nous partons pour Karnak, situé à deux kilomètres de Louqsor. L'attrait de la fameuse avenue de cinq cents sphinx qui décorait Karnak me fait oublier ma fatigue et l'embrasement du ciel.

Je m'enveloppe de voiles, m'abrite sous une ombrelle, et fais porter par l'Arabe qui me suit une secourable gargoulette. La route est çà et là coupée par des mares d'eau, restes de l'inondation du Nil, et des

bouquets de fraîche végétation, parmi lesquels les palmiers et les tamaris dominent toujours. Arrivé en face de l'avenue, on est surtout frappé de l'encombrement incommensurable des ruines. Il faut avoir vu à Londres, au Palais de Cristal, la reconstruction fidèle des six cents sphinx pour que l'imagination en ressucite la majesté sur les lieux même. Là, tout est décombres; la plupart des sphinx renversés jonchent et obstruent l'étendue du sol. On arrive, par delà ces débris, à d'immenses salles et à une série de temples qui étonnent et écrasent. Les monuments de Karnak sont, sans contredit, les plus formidables du vieux monde. Deux obélisques, dont l'un est le plus élevé qui soit connu, dominent ces ruines. Comme j'errais dans ce dédale, j'aperçus Amédée Mouilleron et Gaston Braun qui photographiaient les bas-reliefs les plus curieux et les mieux conservés de la salle hypostyle. Me voyant épuisée de lassitude, ils m'offrirent gracieusement le pliant qui supportait un de leurs appareils.

En retour, je leur fis part des pastilles rafraîchissantes que j'avais en poche et ce nous fut réciproquement une sensation délectable. Je n'aurai pas le pédantisme de donner à mes lecteurs une description détaillée des mémorables ruines de Karnak. On s'est demandé souvent si l'entassement de ces pierres qui offrent de certains côtés la plus pittoresque des ruines de l'antique Égypte, a été produit par quelque tremblement de terre, ou si la destruction de Karnac fut due à l'effroyable effet du passage de Ptolémée Lathyre, lorsqu'il fit le sac impitoyable de Thèbes, après

un siége de plusieurs mois. Des observations récentes ont fait penser à quelques savants que, trop rapprochés des bords du Nil, l'écroulement des monuments de Karnak est dû aux infiltrations du fleuve, dont les eaux, saturées de nitre, corrodent le grès.

Je retrouve mon âne et mon arabe accroupis dans l'allée des Sphinx. le drogman repose nonchalamment près d'un colosse couché, tout en mangeant des fruits destinés à me désaltérer. Je me hisse sans trop d'élan sur mon baudet qui reprend au trot la route de Louqsor.

Des buffles, des chameaux et des troupeaux de moutons au pelage noir paissent l'herbe fraîche qui pousse à l'entour des flaques d'eau. Des arabes en manteau de fête cheminent çà et là. A l'approche de Louqsor, je remarque un mouvement inusité; partout des fellahs qui nettoient les routes et des vendeurs de fruits et de galettes nous saluent et nous sollicitent. Je m'informe et l'on m'apprend que l'impératrice Eugénie débarquera probablement à Louqsor, sur la plage, le lendemain ou le surlendemain. Je me hâte de retourner à bord du *Gizeh*.

Notre excursion aux ruines de Thèbes, sur l'autre rive du Nil, qui devait être une des plus pénibles et des plus importantes du voyage, eut lieu le jour suivant (31 octobre).

Vers onze heures, nous redescendîmes le fleuve durant quelques kilomètres, et nous arrivâmes, vers midi, au lieu d'abordage. La plage est pittoresque et fertile. D'immenses champs de maïs et de cannes a sucre poussent vigoureusement sur ce sol imprégné

du limon du Nil. Des ânes alertes et des fellahs chargés de provisions, de siéges, de pliants et de tapis enroulés, nous attendent sur la rive. Les premiers débarqués s'emparent des meilleurs baudets; j'entends un savant, membre de l'Institut, s'écrier, en déclinant ses titres : « J'ai droit à une bonne monture. » — Oui, ne pus-je m'empêcher de dire en riant, réservez les ânes choisis pour les académiciens. »

Je marche, comme à l'ordinaire, à l'arrière-garde, sur un baudet modeste et doux, dont, cependant, le trot me paraît dur; la course de la veille à *Karnak* semble avoir rendu désormais pour moi, cet exercice impossible; nous nous engageons dans les hautes herbes et dans les massifs des cannes à sucre, dont les pousses montent au-dessus de nos têtes. Des fellahs armés de courtes faucilles marchent en avant et nous frayent un chemin à travers ces végétations exubérantes. Nous nous trouvons tout à coup dans une clairière circulaire, formant une espèce de salle de verdure évidemment disposée de mains d'homme, les herbes y ont été fauchées ras et ne forment plus qu'un gazon, sur lequel sont étendus des tapis; les siéges ont été disposés sous les arbustes en fleurs et les rameaux des cannes, qui ceignent cet hémicycle champêtre. Nous prenons place dans ce lieu de repos où un déjeuner nous est servi.

Restée seule, je hélai mon drogman qui fit la sourde oreille et ne consentit à me rejoindre en maugréant, qu'après avoir englouti la meilleure part de la victuaille laissée à sa disposition. Je lui dis de prendre une gargoulette et de suivre sur son âne les hommes

qui allaient me porter ; aussitôt les quatre fellahs impassibles saisirent les bâtons qu'ils avaient solidement noués au fauteuil où j'étais assise et le soulevèrent sur leurs épaules.

J'eus une sensation de bien-être et de fraîcheur exquise tant que dura la marche rapide de mes porteurs, à travers la route ombragée ; mais, bientôt, nous arrivâmes sur la terre aride, et suivîmes, en plein soleil, le bord limoneux d'une sorte de canal où avaient été endiguées les eaux du Nil. Là, mes forces épuisées furent un moment ranimées par l'admiration que m'inspirèrent les aspects inouïs et toujours nouveaux pour moi, des paysages grandioses de la Haute-Égypte ; à ma droite, à travers les salles du désert formant des monticules, et sur les premières assises de la chaîne libyque se dressaient des ruines sans nombre, des pylones ébréchés, des colonnades tronquées, des portes béantes d'où l'on s'engouffre dans les escaliers profonds, conduisant aux incommensurables nécropoles de l'antique Thèbes. Il était évident que jamais je n'aurais pu suivre mes compagnons de voyage dans les périlleuses explorations de ces temples et de ces sépultures qui ne sont plus qu'un amas de décombres. Depuis les travaux de Champollion, qui trouva presque intact le *Ramesseum*, palais immense que se fit construire et qu'habita Ramsès II (et sur les pylones duquel était sculptée et peinte sa propre histoire, tandis que son colosse formé d'un seul bloc de granit et mesurant dix-sept mètres cinquante de hauteur se dressait à l'entrée) ; depuis, dis-je, ce gigantesque palais, de même que

les temples et les nécropoles qui l'enveloppaient, ne sont plus que des ruines informes ; je laisse à de plus savants que moi à les décrire et à retracer le fameux tableau astronomique qui inspira les travaux du savant Biot.

La statue de Ramsès est couchée sur le dos, la face est mutilée, et ceux qui contemplent cet effrayant monolithe brisé avec acharnement, se demandent si la patience et la force qu'il fallut à ceux qui en détachèrent le bloc des carrières d'Assouan n'ont pas été surpassées par l'énergie de ceux qui l'ont détruite.

Tout en contemplant du haut de mon siége commode cet indescriptible bouleversement de débris, d'entablements, de statues, de colonnes et de pylones que des restes de peinture ornent encore, tandis qu'un soleil incandescent dore les marbres, les pierres, je pensais tristement aux ravages et à la cupidité des hommes, qui ont ajouté leur aveugle destruction à celle du temps. Pas un voyageur qui n'ait enlevé aux palais et aux sépultures un bas-relief ou une momie. Les arabes pilleurs imitant leur exemple ont fouillé en tous sens les nécropoles et les chambres royales pour y chercher des bijoux et autres objets d'art, de sorte qu'il devient presque impossible aujourd'hui de trouver des tombes qui n'aient pas été profanées.

L'édit récent du vice-roi actuel est arrivé trop tard, mais pourra du moins, espérons-le, sauvegarder les antiquités d'Abydos et celles qui pourront être désormais découvertes sur les deux rives du Nil.

Mes porteurs haletaient péniblement tout en traversant ces champs de débris ; moi-même, malgré

mes voiles et l'abri de mon ombrelle, je sentais mon visage en feu ruisseler et ma tête prise d'une sorte de vertige. Nous fîmes une halte au pied d'une ruine, contre laquelle les quatre fellahs avaient trébuché. J'eus pitié de leur fatigue et essayai de marcher appuyée au bras de du drogman; quelques pas me séparaient à peine de la mare qui submergeait les décombres du temple dont le pylone était primitivement orné des deux fameux colosses. Le pylone a disparu; mais les colosses mutilés se dressent encore. Ce temple était à Aménophis III ce qu'était à Ramsès le Ramsesséum. Les deux colosses sont aujourd'hui en brèche mêlée de cailloux agathisés, primitivement ils étaient monolithes. Un accident a fait perdre au colosse du nord sa partie supérieure. Cette partie a été reconstruite avec des blocs disposés en assise. La base des deux colosses est de même matière. Quand ces deux statues s'élevaient devant le pylone disparu, elles avaient dix-neuf mètres de hauteur, ce qui dépasse l'élévation d'une maison de cinq étages. Une de ces figures titaniques représentait Aménophis III, l'autre était le colosse de Memnon.

Je me traînai en chancelant au pied d'un tamaris d'où je pouvais avoir la perspective de ce qui reste de ces figures démesurées.

On ne saurait imaginer l'effet qu'elles produisent en surgissant de la nappe d'eau qui les environne et en se dressant sur la limpidité de l'éther.

Un instant ranimée par ce tableau, je tentai d'en fixer le souvenir en écrivant quelques notes; mais à l'épuisement de ce jour dévorant vint se joindre la

souffrance aiguë d'appuyer sur les pierres brûlantes mes membres meurtris et contusionnés.

Mon drogman n'ayant vue pâlir, après un accès de toux violente, et craignant un accident dont on pourrait le rendre responsable, me dit de son ton le plus patelin, qu'il voyait tout près l'habitation d'un vieil Arabe où, pensait-il, il pourrait se procurer un siége pour moi, et peut-être du lait de chamelle, ajoutant, qu'en tout cas, il irait avertir les porteurs.

Je le laissai faire. Au bout de quelques secondes, il revint avec le vieillard Arabe à la tête superbe et biblique. Cet homme portait magistralement une sorte d'immense cage carrée dont les treillis me semblaient propres à contenir des poules. Je me pris à sourire.

— C'est là, me dit le drogman, que les Arabes dorment la nuit. Ils y étendent leur manteau et l'air circule à travers les barrages.

Pensant que le vieux manteau, dont le bon Arabe s'était muni, pouvait bien contenir plus d'un habitant importun, je le rejetai et m'assis sur la cage, siége aussi dur mais moins brûlant que le sol pierreux.

Me voyant étouffer par la toux persistante, l'Arabe s'éloigna sans parler et revint instantanément portant un énorme vase de terre noire rempli de lait de chamelle. Avec une de ces poses sculpturales qui ne sont données qu'aux races de l'Orient, il se pencha vers moi tout en inclinant vers mes lèvres cette étrange coupe. Je bus ardemment, malgré la fadeur de cet

écœurant breuvage et je ne tardai pas à sentir un apaisement réparateur.

Je m'oubliai là plusieurs heures, considérant ces deux colosses dont l'un (celui de Memnon) avait été au temps de la domination romaine un objet de culte partagé par les Grecs. Dans l'antique Égypte la statue de Memnon n'avait été que la figure d'Aménophis, mais, plus tard, lorsqu'un tremblement de terre en fit tomber la partie supérieure, cet événement qui enlevait à cette figure sa valeur artistique, la doua d'un prodige qui la rendit à jamais célèbre. On s'aperçut que du socle resté intact un tintement sonore, ressemblant à une voix humaine, s'échappait sitôt que le soleil du matin frappait les fentes du monument. De nos jours ce tintement est attribué par la science aux craquements de la pierre mouillée par l'abondante rosée de la nuit et tout à coup échauffée par l'ardeur du soleil. Mais, pour les Grecs et les Romains, voyageant alors en Égypte, ce phénomène fut un miracle. Le colosse était situé dans un quartier de Thèbes appelé les *Memnonia*. Memnon était pour ces étrangers polythéistes le légendaire fondateur de cette partie de la ville. La voix qu'on entendait n'était-elle pas la plainte de Memnon, implorant sa mère divine l'Aurore. La renommée du colosse se répandit ainsi dans toute l'étendue des possessions Gréco-romaines d'où l'on accourut pour entendre la voix merveilleuse. Ceux qui eurent la bonne fortune d'être témoins de ce miracle, gravèrent sur les jambes de la statue leur attestation plus ou moins enthousiaste.

Après deux siècles et demi, Septime Sévère tenta de faire taire cette plainte surhumaine ou de rendre la voix plus belle en restaurant le colosse. La plainte cessa et la voix étouffée sous les blocs de grès resta à jamais muette.

Les plus anciennes inscriptions qui figurent encore sur les membres de Memnon, sont datées du règne de Néron. Les plus récentes, du règne de Septime Sévère. Le règne d'Adrien en compte vingt-sept sans mentionner celles plus nombreuses qu'aucune date ne signale.

Le plus souvent ces inscriptions sont en prose et fort simples, nous citerons celle-ci : « Sabine-Auguste, femme de l'empereur César-Auguste, a entendu deux fois Memnon, aux premières heures du jour. » Puis cette autre inscription plus pompeuse en vers latins : « Moi, Pétroniamus, qui tiens de mon père le nom de Duillius, Romain de naissance, je t'honore, par ces vers élégiaques, dont je fais une offrande poétique au Dieu qui me parle. Beaucoup viennent ici pour savoir si Memnon mutilé conserve une voix. Assis sur son trône et privé de sa tête, Memnon raisonne et soupire pour se plaindre à sa mère de l'outrage de Cambyse. Sitôt que le soleil lance ses rayons brûlants, il annonce le jour aux mortels étonnés. » Voici une autre inscription également en vers. « Ta mère, la déesse Aurore aux doigts de rose, ô célèbre Memnon ! a fait retentir pour moi ta voix que je désirais entendre, la douzième année du règne de l'illustre Antonin, au mois de Pochôn. O être divin ! J'ai entendu ta voix lorsque le soleil s'élevait sur les flots

majestueux de l'Océan. Jadis, le fils de Saturne, Jupiter, te fit roi de l'Orient, maintenant tu n'es plus qu'une pierre et c'est de cette pierre que sort ta voix. Gemella a écrit ces vers étant venu ici avec sa chère épouse Rufilla et ses enfants. » — Les détails que je viens de donner sur le fameux colosse, sont partout et m'intéressaient moins, je l'avoue, que l'aspect du paysage, où je m'étais oubliée. La lumière variait d'instant en instant, à l'or incandescent dont le soleil revêtait les ruines, succédaient des teintes roses qui prêtaient aux gigantesques figures, comme des chairs palpitantes. Je m'arrachai malgré moi à la domination qu'exerce sur nous cette atmosphère embrasée en me souvenant qu'il me faudrait plus de deux heures pour gagner la rive, d'où une barque me transporterait au *Gyzeh*. Je me soulevai de la cage sur laquelle j'étais restée longtemps affaissée, tandis que le vieil Arabe, silencieux, courbé derrière moi, balançait sur ma tête un long rameau pour éloigner les mouches. Je donnai, comme bahschisch à ce pauvre vieillard, la moitié de la monnaie que j'avais dans ma poche, réservant l'autre, pour mes porteurs, qui s'étaient endormis au loin sur la route, au pied d'une ruine. Je regrettai de leur offrir si peu, pour payer le premier de son hospitalité et les autres de leur fatigue, comprenant que de pareils secours ne sauraient être trop récompensés. Le drogman qui avait profité de ma longue rêverie pour faire un bon somme, se mit debout, tout vaillant et presque irrité en me voyant appuyer au bras du vieil Arabe qui assurait ma marche dans les inégalités du

terrain. « Oh! madame, s'écria-t-il, avec son orgueil bête, prenez plutôt mon bras de chrétien que celui de ce fils du diable. » Soutiens-moi aussi, ange madré, repartis-je en riant, deux appuis ne sont pas de trop pour que je ne trébuche pas à travers ces fondrières. Nous atteignîmes péniblement le lieu où m'attendaient les quatre fellahs, inconscients de la fuite du temps. Et quand le vieil Arabe s'inclina et baisa le bas de ma robe en signe d'adieu, malgré la censure tacite du pieux drogman, j'étreignis sa main décharnée et terreuse, en le remerciant de sa bonté tranquille. J'éprouvai une sensation presque voluptueuse, en me retrouvant assise dans mon fauteuil, emporté rapidement au rivage. Je me jetai dans une barque et je me retrouvai bientôt à bord du *Gyzeh*.

Il était certain que ces deux derniers jours (29 et 30 octobre 1869) passés en plein soleil, à travers les ruines de Thèbes, avaient eu raison de l'énergie morale qui soutenait seule mon corps défaillant. Je constate l'état alarmant où je me trouvais par les lignes suivantes que j'adressai à ma fille ce soir-là, et dont je donne ici la copie textuelle :

Ma bien-chère enfant,

Voilà plus de quinze jours que nous remontons le Nil et qu'en vérité je ne sais plus comment nous vivons. Je ne t'ai point écrit, la poste ne marchant pas; mais on m'annonce qu'il y aura demain un bateau qui emportera nos lettres au Caire, et que peut-être aussi nous recevrons notre courrier de France, où

qui, hélas! ne nous est pas encore arrivé, depuis que nous en sommes partis.

C'est une entreprise fort dure et fort périlleuse que ce voyage; il faut être bien robuste d'esprit et de corps pour le continuer. Plusieurs de nos compagnons y ont déjà renoncé. Moi-même, déjà si malade d'une toux continue, j'aurais dû peut-être faire comme eux; mais je n'ai pu me résigner à renoncer à cet éblouissant voyage dont j'avais si longtemps rêvé. La force m'a manqué jusqu'ici pour écrire au *Siècle* sur la Haute-Égypte. Avant tout il faut *sauver sa peau* et te revoir, chère enfant. Tu n'as pas d'idée de la chaleur qui nous dévore et de l'abêtissement que donne ce climat. Les mouches nous tyrannisent le jour et les moustiques la nuit. En t'écrivant, je souffre à crier; heureusement, jusqu'ici j'ai échappé à la dyssenterie et aux ophtalmies dont sont atteints plusieurs d'entre nous.

Les courses à âne qu'il nous faut faire pour voir les temples situés fort avant dans les terres inondées et dans les sables arides me mettent en sang. Aujourd'hui, pour visiter les ruines de Thèbes, j'ai dû renoncer à cette monture et me faire porter par des Arabes.

J'ai vu à distance les deux fameux colosses dont l'un est celui de Memnon; leur base est encore submergée par l'inondation du Nil. Un Arabe, me voyant exténuée, m'a fait boire du lait de chamelle dans un vase fort sale.

A mon retour, je t'écris ces lignes; il faut que je t'aime bien pour en avoir le courage.

Demain, on attend ici l'impératrice. Après-demain nous quitterons Louqsor pour remonter le Nil jusqu'à la première cataracte.

Je vous embrasse tous, le corps épuisé, mais l'âme encore vaillante.

L. G.

Le court sommeil, agité, d'une nuit fiévreuse, ne répara point mes forces, et j'éprouvai une langueur indicible, lorsque le camérière Gaëtano m'annonça le matin qu'on pavoisait le rivage en l'honneur de l'arrivée de l'*Impératrice de France!...* dont la venue aurait probablement lieu dans l'après-midi. Cet avis me rappela à mes devoirs de chroniqueur. Je secouai mon inertie, me vêtis à la hâte, pris mon carnet de notes et me rendis sur le rivage suivie de mon drogman. Déjà, les passagers de la flottille s'y trouvaient en grand nombre, ainsi que des chefs arabes accourus des environs. En avant du temple antique, des fellahs étaient occupés à dresser une vaste tente, surmontée du pavillon égyptien, et sous laquelle était disposée une grande table en fer à cheval. Salomone-Bey avait imaginé de réunir à dîner ce jour-là tous les invités du khédive, pour établir entre eux, disait-il, l'union et la concorde, entreprise ardue, sinon impossible.

Comme à Henneh, le consulat français, aussi bien que le consulat prussien (étrange coïncidence!) sont gérés à Louqsor par un Arabe. La terrasse de sa maison, en face du rivage, est en ce moment ombragée des drapeaux des nations qu'il représente. Fran-

çais et Prussiens y affluent déjà. J'aperçois M. Taglioni, attaché à l'ambassade prussienne à Paris, et le baron Korff, mon brillant chasseur des terres de Dendérah ; ils me saluent, m'appellent et me font place. Le consul arabe, intelligent et lettré, m'accueille avec une courtoisie extrême. Son fils, qui parle un peu l'italien, lui explique qui je suis et lui traduit mon désir de passer, si cela est possible, le reste de la journée dans une chambre de sa maison pour y écrire à l'abri du soleil et des mouches. Aussitôt, le bienveillant Arabe met à ma disposition une petite pièce qui donne sur la terrasse. Les murs en sont nus ; elle n'a pour tout mobilier qu'un vieux divan fort dur. Sur ma demande, une petite table est placée devant ce divan ; j'y pose mes papiers et tout ce qu'il me faut pour écrire.

Une gargoulette d'eau bien fraîche et le café sacramentel bouillant, y sont renouvelés d'heure en heure. M'étant installée, et sûre d'avoir un abri réservé jusqu'au départ du *Gizeh* (fixé à l'aube du jour suivant), je ressors sur la terrasse me mettre en observation.

A quatre heures, arrive le prince Hussein, deuxième fils du khédive, jeune homme de seize ans, qui déjà, dit-on, a la passion de l'archéologie égyptienne ; il en est à son quatrième voyage dans la Haute-Égypte, où il prend plaisir à surveiller les fouilles et les découvertes. Mais aujourd'hui, il est évident que sa venue est pour faire honneur à l'impératrice Eugénie dont, vers cinq heures, on signale l'arrivée. Un magnifique bateau à vapeur du vice-roi, nommé l'*Aigle*, est monté par cette princesse en voyage et sa suite. Sept grands

bateaux, chargés de provisions de toutes sortes, et entre autres de quatre vaches qui donnent à toute heure du lait et du beurre frais, suivent le vapeur impérial et pourvoient instantanément à toutes les recherches de confort et d'élégance de Sa Majesté.

... Il était cinq heures du matin quand le *Giseh* parvint à se dégager de l'encombrement des bateaux à vapeur et des barques qui couvraient le rivage de Louqsor. Nous abordâmes à Esneh dans l'après-midi. Les approches de cette petite ville sont très-riantes. Sur les bords du Nil s'élèvent des bouquets de palmiers, et çà et là de jolis jardins pleins d'ombre et de fleurs. Le débarcadère par lequel doit passer l'impératrice est déjà recouvert de tapis et pavoisé de drapeaux. Les rues et les places sont décorées de courtines et de morceaux d'étoffe de couleurs voyantes, ainsi que cela se pratique en Italie et dans le midi de la France pour le passage des processions de la Fête-Dieu. Sur la rive même d'Esneh, se dresse un temple antique du temps des Ptolémées, époque de décadence, disent les archéologues, comme du temple du Denderah, qui est du même temps. La partie du temple d'Esneh qui est déblayée est d'un aspect élégant qui m'attire; les colonnes en sont moins lourdes que celles des temples plus renommés d'Égypte. Malgré l'épuisement de forces qui aurait dû me river dans ma cabine, je me détermine à visiter ce monument, puis à errer dans le bazar d'Esneh, où la chaleur achève de m'anéantir. Par ce jour de la Toussaint, toujours pluvieux et froid à Paris, le thermomètre marque à l'ombre 32 degrés 5 dixièmes. Je retourne à bord une des

premières, et tombe épuisée sur le pont. Des myriades de mouches enragées y tourbillonnent et s'acharnent sur nous.

Bientôt après, nous arrivions devant Edfou, situé à peu de distance de la rive, où s'élève un temple célèbre, dont une partie seule a été nettoyée jusqu'au dallage. Les autres parties du temple gisent sous les maisons de la ville. La façade et toutes les colonnes de la seule salle de ce temple qu'on peut parcourir sont de l'époque romaine. On y lit les cartouches de Claude, de Domitien, de Commode, de Septime-Sévère, de Caracalla, de Gœta. Le fond de la salle est de l'époque grecque. Les sculptures en sont détestables, et la rédaction des textes est entrecoupée de jeux de mots, de calembours et de lettres détournées de leur sens.

J'avertis scrupuleusement mes lecteurs que je prends ces détails dans l'Itinéraire qui fut distribué aux invités pour visiter la Haute-Égypte, car ma velléité de descendre à Edfou fut réprimée par mon extrême faiblesse. J'ajouterai ce détail intéressant : A l'encontre de la sculpture, qui a été toujours en déclinant depuis le règne des Ptolémées, l'architecture est entrée dans une voie nouvelle et pour ainsi dire ascendante. Les colonnes ont pris de la grâce, les architraves se sont élancés et montent plus hardis pour soutenir les plafonds, les chapiteaux sont formés par des bouquets de lotus épanouis qui rappellent, sans les copier, les feuilles d'acanthe des chapiteaux corinthiens.

Ce temple est évidemment construit sur le même plan que celui de Denderah. Au haut du pylone du

temple, où l'on arrive par un large escalier, sont gravés au couteau, sur les garde-fous en pierre, une foule de noms de nos soldats de la campagne d'Égypte.

Le déblaiement complet du temple d'Edfou est le plus grand travail archéologique ordonné par le khédive actuel.

Tandis que mes compagnons du *Giseh* visitent ce monument (2 novembre 1869), les heures passent pour moi à admirer le rivage du Nil; il est de plus en plus majestueux du côté de la chaîne Arabique. Au retour des passagers, le bateau remonte le fleuve en rasant les carrières de Gibel-Silsileh, où nous devons passer la nuit. Ces carrières, taillées de main d'homme, ont pourvu à la construction de Karnak et de tous les monuments de Thèbes. Le plus souvent elles sont à ciel ouvert, taillées à bord escarpé de quinze à vingt mètres de hauteur. D'autres sont disposées en grands étages. On peut constater encore avec quelle méthode et quel soin ces carrières ont été exploitées. La montagne est pour ainsi dire creusée en plans symétriques.

Ces carrières simulent aujourd'hui d'incommensurables forteresses aux murailles dorées.

Sur le rivage opposé, les carrières sont moins considérables; mais au bord même du fleuve se trouvent de nombreuses grottes dont les Égyptiens faisaient des sépultures.

Sur l'une et l'autre rive, plus de culture; mais, à l'occident, des effets de soleil couchant enflammant toute l'étendue du ciel, tandis que les sommets de la chaîne Libyque se détachent en noir sur cette illumi-

nation fulgurante. La nuit nous surprend devant Gîbel; nous en partons au lever du jour. Les bien portants et les ingambes quittent les navires pour aller visiter quelques carrières et un petit temple creusé dans le roc où se trouvent de beaux bas-reliefs. Dans ces rocs à pic, les anciens Égyptiens avaient pratiqué des sortes de chapelles votives qui se suivent presque sans interruption.

Vers trois heures, nous sommes devant Ombos (du côté de la chaîne Arabique). A Ombos se trouve un temple destiné tôt ou tard à être la proie du Nil, quelque soin qu'on prenne pour sa conservation. Ce temple est l'œuvre des rois grecs successeurs d'Alexandre. Tandis que ces messieurs le visitent, je reste, comme la veille, enchaînée sur le pont, pacifiant ma souffrance et reprenant haleine. Je suis arrachée à ma rêverie par le passage du yacht du prince Hussen, de celui de l'impératrice et des bateaux qui les suivent; ils dépassent notre flottille et cinglent rapidement vers Assouan.

La course d'Ombos à Assouan n'est pas longue : après trois ou quatre heures de marche, nous aperçûmes au sud des montagnes qui semblent couronnées de forts. Le fleuve se resserre, et une île toute verte le partage en deux parties à peu près égales. Au bord de cette île, quelques maisons blanches éclairent cette oasis de dattiers aux branchages sombres. Cette île est l'île Éléphantine, dont la végétation dérobe tout à coup la vue du Nil. Ce qui étonne en arrivant à Assouan (situé du côté de la chaîne Arabique), c'est que le fleuve semble finir là, et que l'œil

surpris lui cherche en vain une issue. Assouan excite la curiosité de tout voyageur européen. On se trouve là dans un monde nouveau ; on dirait que l'Égypte y est finie et qu'une autre région commence ; on y voit, mêlés aux Arabes et aux Turcs, des nègres de toute origine. Les habitants de Khartoum s'y font remarquer par leur haute stature, leur peau noire, brillante comme du jais, et leur tête fine aux traits européens. Sur la plage et dans le bazar s'étalent des marchandises diverses, des gommes (dont je m'empresse de faire une provision), des dents d'éléphant, des peaux de bêtes fauves, des nattes tissées avec un art merveilleux, des pagnes composés d'une petite frange en filet de cuir ornementé de perles et de coquillages, et qui sont tout le vêtement des filles de l'île Éléphantine, puis des monceaux de plumes d'autruche, un des principaux commerces d'Assouan. Les marchands circulent en vous proposant des piques, des lances, des casse-têtes en ébène, des flèches dont les pointes de fer sont, dit-on, empoisonnées, et des poignards du Soudan au fourreau en peau de crocodile.

Me sentant un peu moins brisée, à notre arrivée devant Assouan (4 novembre 1869), je me détermine à descendre sur la rive, accompagnée de mon drogman, et à faire quelques emplettes. Le cours du Nil, devenu étroit au bord de la ville, est presque entièrement couvert par notre flottille et en avant par celle de l'impératrice, toute pavoisée. En me rendant au bazar, je découvre à chaque pas des nègres, des Arabes, des Nubiens et voire des Turcs, assis sur des

escabeaux et jouant gravement, les uns aux dés, d'autres aux échecs, et la plupart à des jeux indigènes qui me sont inconnus. Un nègre qui sans doute a perdu à un jeu de hasard, ôte de son doigt, avec un soupir de regret, une forte bague en argent ornée d'une pierre antique gravée, et me la propose au passage moyennant un fort bahschisch. mon drogman débat le marché, et j'achète pour mon gendre cet anneau de sauvage. Parmi les femmes que je rencontre, peu sont voilées, et la plupart portent comme parure un anneau passé dans la narine ou dans la lèvre supérieure, percées avant la nubilité pour recevoir cet ornement. Je me dirige, en plein soleil, vers le marché aux grains, qui se tient sur une assez vaste esplanade en pente. Je rencontre là le comte de Montmort, qui m'offre son bras et m'engage avec bonté à rentrer à bord au plus vite, jugeant à ma pâleur et à la sueur glacée de mes mains, que la vie peut m'échapper tout à coup, sous cette atmosphère incandescente. Je ne me décide qu'à grand'peine à suivre son conseil bienveillant et m'en retourne au *Giseh*, accablée par cette tristesse immense que ressent tout être énergique en s'apercevant que le corps ne seconde plus la volonté d'esprit. Je reste seule, jusqu'au dîner, en observation sur le pont, plongée dans une rêverie mélancolique.

Quelques minutes seulement nous séparent de l'île Éléphantine. Tout en contemplant, pendant le dîner, les admirables effets de lumière qui se produisent au soleil couchant sur les bords ombreux de cette île,

quel bien-être, pensais-je, doit-on ressentir à travers ces herbes et sous ces branches vertes!

Il y a soixante-dix ans que les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte trouvèrent encore dans cette île un temple à moitié détruit auquel ils donnèrent le nom de temple du Nord, et un second temple d'admirables proportions qu'ils appelèrent le temple du Sud, et dont les dessins exécutés alors nous donnent encore une idée. De plus, une porte monumentale et un quai à pic est précédé par un nilomètre fort ancien. En 1822, les deux temples et le nilomètre disparurent. Les matériaux de ces deux derniers ouvrages romains servirent à des constructions modernes près desquelles se dressent encore aujourd'hui une mauvaise statue d'Osiris. Cette statue et quelques pierres éparses couvertes d'inscriptions sont les seuls vestiges des monuments de l'île Éléphantine. Je laisse mes compagnons s'engager à la poursuite de leurs recherches historiques, et m'enfonce bravement dans les hautes herbes, sous un bois de palmiers qui rase les huttes des insulaires. La marche est difficile sur ce terrain inégal. A peine nous aperçoit-on que nous sommes assourdis par les cris mille fois répétés de « Bahschisch! bahschisch! » des enfants et des femmes qui tourbillonnent autour de nous en nous offrant des colliers et des pagnes. Toutes les jeunes filles portent un anneau à la main droite. On les prendrait pour des naturelles de quelque île sauvage de la mer du Sud. Leur peau a la teinte sombre et luisante des statues de bronze découvertes à Pompéi, leurs traits sont réguliers, leur physio-

nomie attrayante. L'île Éléphantine est exclusivement habitée par des familles nubiennes qui se sont croisées avec la race arabe et la race européenne. J'arrive, toujours suivie par une troupe d'enfants et de femmes à une clairière du bois de palmiers d'où la vue est admirable. Je m'assieds sur un monticule de sable, au pied d'un énorme dattier; j'ai en face des rocs sombres qui coupent le cours du Nil et derrière lesquels il semble s'engloutir. Le soleil couchant les revêt en ce moment de manteaux de pourpre, tandis que sur Assouan et sur la rive de l'île où nous sommes abordés s'allument déjà de claires étoiles.

Sans les cris redoublés dont ces sauvages me harcèlent, j'aurais passé là plusieurs heures de méditation et d'extase, mais j'ai beau distribuer toute ma monnaie à ces importuns et les faire supplier par le drogman de me laisser seule, ils s'obstinent à m'entourer et à balancer sur ma tête des branches de palmiers et des rameaux de canne à sucre pour chasser les mouches. L'île Éléphantine n'est qu'à deux cents lieues du Caire, mais on pourrait s'y croire à mille lieues de la civilisation musulmane. Cette population nue a des familiarités inouïes avec les européens. Deux fois par mois, un bateau à vapeur s'arrête sur le rivage et y amène des Anglais, des Allemands, des Russes, des Français, des Italiens, qui y sont attirés par la beauté renommée des femmes.

Comme contraste aux huttes bâties en limon du Nil et à la forêt de palmiers qui les abrite, les fils d'un télégraphe électrique passent à travers l'île

Éléphantine. Je m'oublie là jusqu'à la nuit, puis, me souvenant que mes compagnons peuvent avoir regagné le bateau, j'y marche à grands pas, toujours suivie de mon escorte bruyante.

Toute la flottille de l'impératrice s'illumine instantanément, tandis que nous retournons à bord du *Gizeh*. La rosée commence à tomber comme une pluie fine. Je frissonne sous ma mante et suis prise d'un de ces accès de toux qui me rappelle soudain aux nécessités corporelles.

Avant de m'endormir, je rendis dans les vers suivants les impressions que j'avais emportées de l'île Éléphantine.

L'ILE ÉLÉPHANTINE

La pourpre du soleil baignait les horizons,
Et sous les grands palmiers de l'île Éléphantine
Les femmes de Nubie à la taille enfantine,
Un anneau dans le nez, ainsi que des bisons,
Des mouches plein le sein, plein la face et l'échine,
Agitaient dans leurs bras de maigres nourrissons.

Cheveux crêpus épars, et sauvagement belles:
Leurs yeux, diamants noirs, sous leurs larges prunelles,
Dardaient de chauds rayons et des feux inconnus;
Plus blanches que le lait coulant de leurs mamelles
Leurs dents riaient gonflant leur bouche aux bords charnus
Et de bronze on eût dit leurs corps fermes et nus.

La plus jolie était une petite fille
Aux traits purs, à l'œil doux plein de vive clarté;
On n'avait pas encor dégradé sa beauté
En transperçant sa lèvre, ou son nez, d'une aiguille
Rougie au feu; barbare et hideuse estampille,
Dont on marque la vierge à sa nubilité.

Autour de moi sortaient, ras du sol, des tannières,
D'horribles vieilles et de monstrueux vieillards,
L'âpre soleil avait rongé leurs yeux hagards,
Trous sanglants, désormais béants sous leurs paupières.
Par groupes, trébuchaient dans le sable et les pierres
Des petits moribonds grouillant de toutes parts.

Triste, je contemplais, vieillards, enfants et mères,
Sombres êtres suivant obstinément mes pas,
Compagnons d'un moment, rencontres éphémères,
Vous graviez dans mon cœur des images amères.
— A quoi sert d'être vus, pour ne se revoir pas? —
Que pouvais-je pour eux, sinon pleurer tout bas!

Hélas! pour leur rachat, ou pour leur allégeance
Le poëte attendri sentait son indigence.
Qu'est l'immense pitié montant d'un cœur navré?
La souveraineté, mieux que l'intelligence,
L'or, le vouloir subit d'un despote inspiré
Pourraient seuls relever ce peuple torturé.

Oh! la vaillante tâche! oh! la noble entreprise
Que d'infuser une âme où rampent des instincts!
Comme si j'étais roi j'en aurais l'âme éprise!
Dédaignant les palais, les joyaux, les festins,
Tout mon orgeuil serait que mon nom s'éternise
En arrachant un peuple à ces abjects destins!

Cessant d'humilier la chair par les supplices,
Décrétant le bien-être et la salubrité,
J'assainirais les corps, je ferais mes délices
De voir éclore en eux l'esprit et la fierté;
Tel un stérile arbuste entrouvre ses calices
Alors qu'on le transplante en un sol abrité.

Non! non! il n'est pas vrai que cette race entière,
Fatalement rivée à l'immonde matière
Doive à jamais porter le joug des animaux...
Le bien libérateur, hostile à tous les maux,
Partout va refoulant la nuit sous la lumière :
La justice et le droit ne sont plus de vains mots.

Tandis que je rêvais de ce sinistre arcane,
Leur troupe m'enserrait comme un vol noir d'oiseaux,
Et, gloutons, ils suçaient le sucre de la canne
Dont leurs mains sur mon front balançaient les roseaux.
— Tout rouge et zébré d'or, le grand Nil diaphane
Reflétait l'île entière au miroir de ses eaux.

Haute-Égypte, novembre 1869.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE I. — Départ de Paris, les adieux. — Antony Deschamps. — Embarquement à Marseille sur le paquebot à vapeur *le Mœris*. — Les passagers français et allemands. — Morgue et raideur de quelques-uns.— La glace est rompue par le mal de mer.— Ma compagne de cabine. — Nous longeons la Corse et l'île de Caprera.—Messine et les côtes de la Calabre entrevues la nuit. — Perspective du port d'Alexandrie. — Ebloussement du ciel africain. — M. de Lesseps vient à bord.—Triomphateur de l'idée.—Vrai roi de l'Égypte, il nous introduit dans ses États. — Séjour à Alexandrie. . 5

CHAPITRE II. — Nous débarquons à Alexandrie; aspect du port et de la ville.— Le journaliste Eugène Tarbé et le caricaturiste Darjou. — Premier hôtel inhabitable. — L'hôtel suisse. — Confortable installation à *l'hôtel de l'Europe*. — Empressement de son propriétaire italien et de son compatriote Tonino bey Salomone, officier de cérémonie du khédive. — Les Françaises d'Alexandrie et du Caire. — Je parcours Alexandrie.— Aiguilles de Cléopâtre.— Colonne de Pompée.— Inaction musulmane. — Le canal Mahmoudieh. — Jardins du vice-roi et villas de ses hauts dignitaires. — Aspect d'Alexandrie au temps de Volney. . . . . .

CHAPITRE III. — Départ d'Alexandrie. — Route du Caire e Paysages, villages et villes vus à toute vapeur.— Le Delta. — Un excellent déjeuner nous est servi à mi-route.— Rencontre de sir Samuel Baker.— Le désert.— Le Nil; pont monumental construit par l'Anglais Stephenson. — Les ibis. —

Palais de Bonuh où fut assassiné Abbas-Pacha, avant-dernier vice-roi.—Les trois pyramides de Gyzeh.—Le Caire, la citadelle et la mosquée de Méhémet-Ali nous apparaissent. — Préparatifs de fêtes pour l'arrivée de l'impératrice Eugénie.—Installation à l'*Hôtel-Royal*.—Spectacle de ma fenêtre. — Les puissantes femmes des Harems.—Les Eunuques.— Place de l'Esbekieh. — Rosée de la nuit. — Promenade à travers le quartier arabe. — Le Caire le soir. 74

CHAPITRE IV. — Aspect des quartiers marchands du Caire. — La citadelle.— La mosquée de Méhémet-Ali.—Massacre des Mamelouks.—Folie de la victime et folie du bourreau. 90

CHAPITRE V. — Mes compagnons de table à l'*Hôtel-Royal*. — Audience du vice-roi Ismaïl-Pacha. — Son portrait. — Son vrai caractère. — Ce que je lui aurais dit si je l'avais vu seul. — Le gros horticulteur et sa jeune épouse. — Fête du soir à la française au palais du khédive. — Le duc et la duchesse d'Aoste. — Vraie fête orientale. — Fin de la soirée 104

CHAPITRE VI. — Principales mosquées du Caire. — L'excellence sicilienne vient déjeuner à l'*Hôtel-Royal*. — Toast à Garibaldi.—Survient il signor Salomone qui nous annonce que nous nous embarquerons le lendemain pour la haute Égypte. — Promenade de Choubrak. — Les tombeaux des Kalifes. 162

CHAPITRE VII. — Excursion à la forêt des *Palmiers pétrifiés*; majesté du désert par une pleine lune. — Le Kemsin. — Incidents. — Récit d'un drogman. — Détails sur la mort d'Abbas, le monstrueux khédive. — Beauté des *Tombeaux des Califes* par une claire nuit. — Retour à l'hôtel.— Visite de M. Charles Blanc. — Journée de souffrance du lendemain. — Promenade dans la partie déserte de Choubrak. 180

CHAPITRE VIII. — Départ. — Mes compagnons. — Embarquement le soir au port de Boulak. — Malpropreté du petit bateau à vapeur *le Gyzeh*. — MM. Boulanger du *Journal de Paris*, Camille Pelletan du *Rappel*, Eugène Tarbé du *Gaulois*. — Le docteur et le capitaine. — Nos souffrances des premiers jours. — Un spectre oublié. — Supplices endurés au bord du *Gyzeh*. 192

113

CHAPITRE IX. — Départ de la flottille. — Bords du Nil. — Décors. — Palais et harems. — Inondations persistantes du fleuve. — Grands effets de la lumière africaine. — Fayoum. — Érudition et faconde du capitaine. — Recueillement et bain de silence. — La vérité presque impossible à dire aux contemporains. 220

CHAPITRE X. — Les eaux du Nil nous interdisent de faire halte aux trois premières stations désignées dans l'*Itinéraire des invités*. — Grands aspects des deux rives. — Premier soleil couchant sur le fleuve. — Dîner en plein air. — Mouches et moustiques. — Court arrêt à Beni-Souef. . 253

CHAPITRE XI. — Halte à Rodah. — Palais du khédive. — Raffinerie de sucre. — Amours et mœurs arabes. 285

CHAPITRE XII. — Thèbes. — Karnak et Louqsor. — Les cinq cents sphinx. — La statue de Ramsès. — Antiquités d'Abydos. — Les deux colosses. — La statue de Memnon. — Inscriptions en vers. — Lettre à ma fille. — Arrivée de l'impératrice. — Esneh. — Edfou. — Les carrières de Gibel. — Silsileh. — Ombos. — L'île Éléphantine. 299

FIN DE LA TABLE.

INST. TAYLOR OXFORD

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

6768186D

LES

PAYS LUMINEUX

VOYAGE EN ORIENT

PAR

Mme LOUISE COLET

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

CHASSES ET VOYAGES

C. D'AMEZEUIL

Les Chasseurs excentriques. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 »

LESTRELIN

Les Paysans russes. Usages, mœurs, caractère, religion et superstition. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 »

M. DE FOSSEY

Le Mexique, ancien et moderne. 1 vol. in-8. . . . . 5 »

O. FERÉ

Les Régions inconnues. Aventures de chasse et de pêche dans l'extrême Orient. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 »

B. H. RÉVOIL

Bourres de fusil. Souvenirs de chasse. 1 vol. gr. in-18 jésus. . 3 »

RÉMY

Voyage au pays des Mormons. Relation, géographie, histoire naturelle, théologie, mœurs et coutumes. 2 vol. gr. in-8, gravures et carte 20 »

UBICINI

Les Serbes de Turquie. Études historiques et statistiques. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 50

COMTE RAOUL DU BISSON

Les Femmes, les Eunuques et les Guerriers du Soudan. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 50

F. CHASSAING

Mes Chasses aux Lions. 1 vol. gr. in-18 ésus, illustré. . . . 3 »

VICOMTE LOUIS DE DAX

Nouveaux souvenirs de chasse et de pêche dans le midi de la France. 1 vol. gr. in-18, illustré 3 50

CHARLES DIGUET

Tablettes d'un Chasseur. 1 vol. gr. in-18 jésus . . . . . 3 »

DEYEUX

Le vieux Chasseur. [illegible] édition, préface par Jules Ja[illegible] in-32 orné de 50 gravures [illegible] »

Vte DE LA NEUVILLE

La Chasse au chien d'arrêt. 3e édition illustrée, par F. Grenier, 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 50

OLYMPE AUDOUARD

L'Orient et ses peuplades. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 5 »

L'Egypte et ses mystères dévoilés. 1 vol. gr. in-18 jésus. 5 »

A travers l'Amérique. 2 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 7 »

L. DEVILLE

Une aventure sur la mer Rouge. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré . 3 50

Une semaine sainte à Jérusalem. 1 vol. gr. in-18 jésus. . 2 »

Une excursion dans les Cornouailles. 1 v. gr. in-18 jésus 2 »

DURAND-BRAGER

Deux mois de campagne en Italie. 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 »

DUC DE CHARTRES

Souvenirs de voyages. Visite à quelques champs de bataille de la vallée du Rhin. 1 vol. in-18 jésus. . 3 »

J.-P. FERRIER

Voyages et Aventures en Perse, dans l'Afghanistan, le Beloutchistan et le Turkestan. *Nouv. édition.* 2 vol. gr. in-18 jésus, avec carte. . . . . 7 »

J. GÉRARD

Le Mangeur d'Hommes. Récits de chasse dans l'Inde. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré. 3 50

GABRYEL

Danube, Nil et Jourdain. 3 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 6 »

GRENIER

La Grèce telle qu'elle est. 1 vol. gr. in-18 jésus. . . . . 3 »

LOUIS JACOLLIOT

Voyage au pays des Bayadères. 1 vol. gr. in-18 illustré par Riou. 4 »

Voyage au pays des Perles. 1 vol. gr. in-18, illustré par E. Yon. 4 »

Voyage au pays des Éléphants 2 vol. gr. in-18 jésus, illustré par Riou . . . . . 8 »

Voyage aux Ruines de Golconde et à la Cité des Morts. 1 vol. in-8. 6 fr.

Mme LOUIS JACOLLIOT

Trois mois sur le Gange et le Brahmapoutre. 1 vol. gr. in-18 orné de gravures. . . . . 4 »

G. DE MOLINARI

Lettres sur la Russie. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

JULES PATOUILLET

Trois ans en Nouvelle-Calédonie. 1 vol. gr. in-18, avec carte et gravures. . . . . 3 »

A. TOUSSENEL

Le Monde des Oiseaux. Ornithologie passionnelle, 3 vol. in-8, orné de figures. . . . . 21 »

Tristia. Histoire des misères et des fléaux de la chasse de France. 1 vol. gr. in-18. . . . . 5 »

Paris. — Imprimerie de E. Dentu, rue Cassette, 1.